

8° ÉDITION

Anatole LE BRAZ



CONTES

Du Soleil  
et de la Brume



PAYSAGES DE LÉGENDE  
NUITS D'APPARITIONS  
ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS



PARIS  
LIBRAIRIE DELAGRAVE  
15, RUE SOUFFLOT, 15

1927

8<sup>e</sup> ÉDITION

Anatole LE BRAZ



CONTES

Du Soleil  
et de la Brume



PAYSAGES DE LÉGENDE  
NUITS D'APPARITIONS  
ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS



PARIS  
LIBRAIRIE DELAGRAVE  
15, RUE SOUFFLOT, 15  
1927

À  
*Reine-Anne, Marguerite*  
et  
*Robert LE BRAZ*

# Paysages de Légende

# Paysages de Légende

---

## UNE CIME SACRÉE



### I

Avec sa haute croupe solitaire, dressée à plusieurs kilomètres en avant de la chaîne d'Arrée, au-dessus de la plaine trégorroise, le *Ménez-Bré* produit l'effet d'une montagne, pour ainsi dire, en rupture de ban. Aucun lien géologique apparent ne le rattache aux cimes de l'intérieur. Il a même l'air de leur tourner le dos, de s'en tenir éloigné à dessein, comme s'il était d'une autre espèce et qu'il se fût séparé d'elles, dès les vieux âges, poussé, qui sait? par quelque secret instinct d'aventure, ou peut-être attiré par la mystérieuse fascination de la mer.

A cheval sur les deux paroisses de Louargat et de Péder nec<sup>1</sup>, il domine des lieues immenses de pays, l'horizon, je pense, le plus étendu qui soit en Bretagne. La longue houle des monts cornouaillais, avec

1. Dans l'arrondissement de Guingamp.

ses rebroussis de schistes, pareils à une écume pétrifiée, barre, derrière lui, les profondeurs du sud; mais rien n'intercepte la vue du côté du septentrion. L'œil plane sans obstacle sur les terres mouvementées du Trégor, du Penthièvre et du Goëlo. Zone heureuse entre toutes, justement saluée du nom de « Ceinture d'or ». Elle ondoie comme une écharpe de féerie, tissée des plus riches nuances. Au printemps surtout, le spectacle est unique. La broderie des ajoncs et des genêts fait courir ses arabesques éclatantes parmi la moire verte des jeunes blés. Dans le creux des vallées, sous le voile léger des frondaisons nouvelles, les quatre rivières sœurs<sup>1</sup> allument de-ci, de-là, de frémissantes clartés qui brillent, à travers les replis changeants du paysage, ainsi que les reflets éparés d'une gigantesque agrafe d'argent. La mer, enfin, déroule au dernier plan sa large bande d'azur vif, dont on dirait du ciel condensé. C'est un décor à la fois très harmonieux et très ample, mais qui plaît à l'âme et qui la touche plus encore qu'il ne la saisit. On a écrit de cette région qu'elle était l'Attique bretonne. Son charme est d'essence sobre et fine : c'est une terre spiritualisée.

Le Ménez la contemple, comme en extase, avec une sorte de satisfaction attendrie. Il veille sur elle,

1. Ce sont le Jandy, le Guindy, le Trieux et le Guer.

il la couve, tel qu'un berger son troupeau. Et, sous sa bure de gazon jaunissant, élimée par places, il semble, en effet, un monstrueux pâtre millénaire, gardant les collines moutonneuses qui s'acheminent côte à côte vers la mer, en un pêle-mêle bariolé de toisons. La sollicitude qu'il paraît montrer à la plaine, la plaine, en retour, la lui rend en vénération. Elle le révère comme un patriarche, comme un aïeul.

« C'est l'ancêtre de la contrée, *tad-coz ar vró*, » me disait de lui un taupier de Bégard.

Il en est aussi le génie familier. On a plaisir à le sentir là-haut, toujours visible, toujours présent. Il n'est pas assez élevé pour que les nuages le déroberent; il l'est suffisamment pour que de tous les points du littoral trégorrois on l'aperçoive. Et il n'a pas une silhouette seulement : il a un visage, une physionomie mobile, animée, vivante, et même un langage symbolique accessible aux intelligences les plus humbles.

« Il connaît du temps, me disait encore à son sujet Jérôme Guénézan, le taupier. C'est un voyant, je vous assure, et un avertisseur. »

S'il fait mine de froncer les sourcils et de rentrer les épaules, c'est signe qu'il se prépare « du noir » dans l'atmosphère et qu'il est urgent de mettre les foins en meules ou de tirer les barques sur le rivage. Qu'il se hausse, au contraire, en se reculant, et nage

suspendu sur l'horizon, comme pour mieux embrasser du regard le panorama qu'il commande, alors, bonace certaine en mer et clair soleil sur les champs. La montagne a, comme on dit, exorcisé l'espace. Car il n'est pas sans posséder une sorte de don magique, le vieux Ménez. Il a des vertus occultes et bienfaisantes. Quelque divinité tutélaire dut habiter ses flancs, au temps où le naturalisme si gracieux des primitives théogonies celtiques florissait ici dans toute sa fraîcheur. Plus tard, en tout cas, les Bretons du sixième siècle n'hésitèrent pas à lui confier l'ombre de leur fameux Gwenc'hlan, dont le souvenir et les chants les avaient accompagnés dans leur exode. Barde et prophète, comme Merlin, Gwenc'hlan, dont le nom veut dire l'homme « de race sainte », passait pour avoir été un de ses plus brillants continuateurs. On sait la plainte amère et sauvage que lui a prêtée, dans le *Barzaz-Breiz*, le vicomte de La Villemarqué :

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux, je chante encore.

Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin cependant...

Dans toute l'ancienne Domnonée<sup>1</sup>, ses prédictions

1. On désignait ainsi le versant nord de la péninsule, sur la Manche.

étaient célèbres. Elles furent même rédigées par écrit, et l'on en conservait, paraît-il, un recueil, il y a quelque deux cents ans, chez les moines de Landévennec. Aujourd'hui, ce n'est guère que dans la mémoire du peuple que l'on peut retrouver un écho fort affaibli de ces paroles sibyllines, de ces *Diouganou*

Marguerite Philippe — la reine du folklore breton — vous en pourra citer des spécimens étranges. D'elle encore vous apprendrez la véridique histoire de Gwenc'hlan, telle qu'elle se raconte aux « file-ries » d'hiver, sous les chaumes. Il habitait, à l'entendre, le manoir de Rûn-ar-Goff, sur le versant occidental de la montagne. Son physique même n'était pas celui du commun des hommes. Il avait la tête mobile sur les épaules, et pour voir derrière lui n'avait pas besoin de tourner le corps. Ainsi, rien ne lui échappait : il avait les yeux partout à la fois. *Il était comme le Ménez, qui, sans bouger, regarde les quatre coins du ciel.* Au moral, pareillement, il possédait l'omniscience. Les autres mortels ne connaissent les événements que lorsqu'ils se sont produits; lui les voyait se mettre en marche. D'humeur taciturne, il se plaisait peu à la conversation des humains, mais il avait avec les animaux de longs colloques. Les corbeaux, avant de regagner leurs gîtes des bois, venaient, le soir, lui faire leur rapport, et les oiseaux de passage s'arrêtaient sur le rebord de

sa croisée pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient observé d'insolite sur leur parcours.

Une année, il fut informé par eux qu'une horde innombrable de soudards saxons s'appêtait à faire irruption sur nos côtes. Alors, dédaignant de répondre à ses gens, qui le pressaient de questions, il revêtit son harnois de guerre, ceignit sa lourde épée qui, d'ordinaire, reposait étendue sous son traversin, et, toujours silencieux, le visage plus impénétrable encore que de coutume, se dirigea seul sur la montagne. Parvenu au sommet, il commença de brandir en l'air, tout autour de sa tête, sa flamberge, ahannant et se démenant avec une ardeur farouche, comme s'il eût eu affaire à des milliers d'assaillants invisibles. De l'aube au couchant, il ferraila de la sorte, au grand soleil. Les coups se multipliaient si brusques et si rapides que, d'en bas, on eût dit un perpétuel jaillissement d'éclairs. Sur le soir seulement il cessa de batailler, puisa de l'eau de pluie dans le creux d'une roche et lava sa sueur.

« Comprenez-vous, maintenant? » demanda-t-il, de retour dans la plaine, aux personnes que sa bizarre conduite avait intriguées.

Il montrait, du geste, le ciel, la mer lointaine, où ru'sselaient des pourpres sombres; les nuages avaient l'air de traîner leurs franges dans du sang, et le vent de Manche charriait des odeurs fades et lourdes, les mêmes qui, après les grands fauchages

d'hommes, s'exhalent des champs de massacre. Gwenc'hlan avait exterminé jusqu'au dernier les futurs envahisseurs.

Quand approcha pour lui l'heure fatidique, un aigle de mer la lui vint annoncer. Il arracha une plume à l'aile de l'oiseau, et, avec cette plume, il écrivit son testament :

« Je vais disparaître, disait-il. Qu'on ne cherche point ma tombe : il ne sera au pouvoir de qui que ce soit de la découvrir. Je veux dormir en paix dans une sépulture inconnue. Qu'on ne cherche pas davantage mes livres et les secrets qu'ils contiennent. Je les emporte avec moi pour me servir d'oreiller. Quant à mes richesses, qui sont immenses, je les eusse volontiers léguées à mes concitoyens. Mais je leur donnerais là un présent funeste. Que les Bretons gardent leur pauvreté : elle est la source des meilleures joies. »

Cela fait, il plia le papier en quatre et le jeta au vent. Puis, à la nuit close, il se mit en route vers le Ménez. Derrière lui venaient les douze chariots de Rûn-ar-Goff, chargés de tonnes d'or, d'argent et d'escarboucles. Il avait eu soin, au préalable, de bander les yeux des conducteurs, en sorte que ceux-ci voyagèrent à l'aveuglette, réglant leur marche sur celle des chevaux. Ils racontèrent le lendemain qu'ils

avaient dû accomplir un très long trajet. Le vrai, c'est que Gwenc'hlan, pour les mieux dépister, leur avait fait faire plusieurs fois le tour de la montagne. Brusquement, les attelages s'étaient arrêtés ; d'eux-mêmes aussi les chariots s'étaient vidés : les tonnes pesantes avaient chu sans bruit, comme englouties dans un puits sans fond. Après quoi l'on avait entendu s'élever une espèce de psalmodie vague, suivie d'un grand soupir. Et c'était tout ce que l'on avait su de la fin de Gwenc'hlan.

J'ai rapporté fidèlement le récit de Marguerite Philippe, plus connue sous son sobriquet de *Godic ar Vonzès* (la Manchote).

« Et depuis ? lui demandai-je ; ces trésors enfouis par le prophète au flanc du mont, ne s'est-il trouvé personne... ? »

Elle ne me laissa point achever :

« C'est là une question, voyez-vous, à laquelle je ne réponds jamais. Je n'ai nulle envie d'être citée en justice pour une parole de trop, comme cela est arrivé jadis à la femme Burlu, de Péder nec. »

Ses réticences mêmes prouvaient qu'il y avait un épilogue à la légende : j'essayai de la pousser, de lui faire dire au moins quels avaient été les propos compromettants tenus par la femme Burlu, de Péder nec. Mais, sur ce chapitre, elle si expansive, si loquace, elle demeura obstinément fermée.

« Tout ce que je puis ajouter, conclut-elle, c'est

que le Ménez-Bré passe à bon droit pour être la tombe de Gwenc'hlan. Aucune autre n'eût été digne de couvrir la dépouille du grand sorcier. Vivant, il aimait à y promener ses contemplations ; mort, il y repose. Tous les cent ans, dit-on, la nuit de la première lune, la montagne s'ouvre, au moment précis où le disque argenté de l'astre effleure le bord de l'horizon. Si quelqu'un, saisissant cette minute, se risquait dans la fente, une lumière magique se lèverait devant lui, pour le guider jusqu'à Gwenc'hlan. Et il verrait le prince des sages couché là, ses livres sous sa tête, une branche d'ajonc dans sa main gauche et sa claire épée à son côté ! Peut-être même l'entendrait-il parler comme en songe. L'esprit de Gwenc'hlan remplit les entrailles de la montagne comme la vertu de saint Hervé en parfume le sommet. »

C'est, je pense, pour tâcher d'abolir dans la mémoire du peuple la figure semi-païenne du vieil enchanteur que le christianisme imagina d'implanter sur la cime du mont le culte de saint Hervé. Il eût difficilement fait un choix meilleur et qui fût davantage dans le sens de la tradition. C'était, en effet, remplacer par un autre thaumaturge le thaumaturge primitif, substituer un barde réputé orthodoxe à un barde suspect d'idolâtrie. Orthodoxes? Ces vieux saints de la liturgie celtique ne l'ont jamais été que d'une façon assez libre. Ce n'est point une canonisation posthume, c'est la vénération populaire qui, de leur vivant même, les a béatifiés. Une complète indépendance d'esprit fut leur trait commun. Chacun d'eux adorait Dieu à sa manière, selon le vœu de son cœur et l'interprétation de sa conscience. Tous furent des individualistes indomptables et doux. C'est à travers leurs rêves et dans les spectacles grandioses ou charmants de la nature qu'ils contemplaient la Divinité. Leur religion, un peu aventureuse, était restée toute pénétrée de l'antique génie de la race. Rien ne le marque mieux que la légende de saint Hervé, telle qu'on peut la lire chez le plus sincère de nos hagiographes.

Cela débute par une idylle d'une grâce toute biblique. Hoël II régnait en Bretagne, lorsque arriva au pays léonnais un Breton insulaire, du nom d'Hyvarnion. C'était déjà le temps où la séduction mélancolique et si prenante du chant des Celtes commençait à se répandre sur le continent.

Les joueurs de *rote*, quittant les bords brumeux de la mer natale, voyageaient par les chemins du monde, bien accueillis des rois barbares, dont l'âme frémissait d'un trouble inconnu à entendre célébrer, par ces passants mélodieux, les merveilles amoureuses et les idéalistes prouesses de la cour d'Arthur. Hyvarnion appartenait à la confrérie de ces aèdes errants. Il avait été quatre ans l'hôte de Childebert, successeur de Clovis. Et, maintenant, comblé de cadeaux de toute sorte, il n'aspirait plus qu'à rentrer dans sa patrie. C'est dans cette intention qu'il avait gagné l'extrémité de la presqu'île armoricaine, où il espérait trouver quelque navire en partance pour la Grande-Bretagne. Mais, à la veille de mettre à la voile, il eut un songe singulier. Une apparition lumineuse se montra près de son chevet et lui dit :

« Il est dans les desseins de Dieu que tu t'établisses en ce pays. Tu rencontreras, à la margelle d'une fontaine, une jeune fille nommée Rivanone. Tu la prendras pour épouse, et de vous deux un enfant naîtra qui sera un grand saint. »

Cette vision ne laissa pas d'inquiéter l'esprit d'Hy-

varnion. Et toutefois, à l'aube, il s'achemina délibérément vers la mer. Déjà, par l'échancrure des collines, il apercevait les hautes vergues du navire qui devait l'emporter, lorsque, à un tournant de la sente, une fontaine brilla, surmontée de son édicule de pierre. Et près de la fontaine se tenait, la main appuyée à la cruche qu'elle venait de remplir, une jeune fille aussi fraîche que l'eau de la source, aussi rose que le matin naissant. Hyvarnion comprit que c'était sa destinée qui l'attendait au bord de la route et qu'il n'y avait plus qu'à marcher vers elle.

« De quel nom dois-je vous « bonjourer ? » demanda-t il à la jeune fille.

Elle baissa les yeux et répondit :

« J'ai nom Rivanone.

— A qui, reprit Hyvarnion, devra s'adresser l'homme désireux d'obtenir votre main ? »

Rivanone dit, rougissante :

« Je suis la sœur de Rivoaré, qui habite derrière ce bouquet d'arbres. C'est la cheminée de sa maison que vous voyez fumer là-bas entre les feuillages. »

Il s'ouvrit alors à elle de la vision qu'il avait eue, et la jeune fille lui confessa que le même ange lui était apparu, qu'il lui avait parlé dans les mêmes termes et que c'était sur son ordre qu'elle s'était rendue à la fontaine. Ils descendirent ensemble vers la demeure de Rivoaré, chez qui furent célébrées

leurs noces. De ces poétiques épousailles naquit saint Hervé. Au temps du bon hagiographe Albert Legrand, lequel écrivait au dix-septième siècle, on conservait encore au village de Kérérân, en Léon, l'humble berceau du saint, que l'on venait visiter en pèlerinage, comme une relique, et dont on faisait baiser aux enfants malades le vieux rouvre noirci.

Le fils de Rivanone avait, dès son entrée en ce monde, connu la pire infortune : il était aveuglé. Il ne sut de la beauté du ciel, des bois et de la mer que ce qu'il en apprit des lèvres maternelles. Mais le paysage intérieur qu'il portait en lui surpassait en magnificence les prestiges les plus admirables de la réalité. Comment se fût-il plaint de ce que l'univers visible lui était fermé ? Il vivait dans l'infini. Et quelle lumière terrestre eût été capable de rivaliser de richesse et d'éclat avec celle qui lui baignait toute l'âme de sa pure, de son inaltérable clarté ? Conduit aux écoles, il émerveilla ses disciples et ses maîtres. Jamais personne n'avait vu aussi loin dans la création que cet infirme privé d'yeux. L'évêque de Léon, ayant ouï parler de son extraordinaire sagesse, le manda près de lui et, malgré sa cécité, lui voulut conférer la prêtrise. Hervé n'accepta que de recevoir les ordres mineurs, alléguant qu'il ne se sentait point de force à soutenir une dignité plus haute. Sans doute répugnait-il

à se laisser emprisonner dans une hiérarchie. De son père le jongleur il avait hérité, avec le don d'harmonie, le goût de la vie aventureuse.

Comme ces bardes nomades que l'on rencontre encore de-ci, de-là, sur les routes trégorroises, il allait vagabondant à travers la péninsule, guidé par son inséparable Guiharan, sorte de Sancho breton, âme un peu grossière qui mettait souvent à l'épreuve la patience du saint, mais qui lui demeura fidèlement attachée jusqu'à la mort. Un loup qui s'était pris pour Hervé d'une affection de caniche complétait le trio. L'on cheminait au hasard, par petites étapes, hébergés tantôt dans une ferme, tantôt dans une abbaye. Guiharan ne se faisait pas faute d'exhiber le fauve docile et d'en tirer de menus profits, à la façon de ces montreurs de loups qui, dans mon enfance, descendaient à époques fixes des forêts de l'Argoat<sup>1</sup> pour promener leurs captures de porte en porte dans les bourgades du littoral. Hervé, devant les auditoires paysans, exerçait son incomparable talent de chanteur, et, parmi les moines, ses prodigieuses facultés d'exorciste. Il faut lire dans Albert Legrand le récit de cette naïve odyssée. La popularité du barde aveugle fut bientôt universelle dans les sept évéchés. Il n'y eut point de fête à laquelle on ne le conviât, et, dans les graves circonstances,

1. C'est le nom par lequel on désigne l'intérieur boisé de la Bretagne.

on tint plus de compte de ses lumières que de la science des plus grands docteurs.

On le vit bien lorsqu'il fut question de juger Comorre le Tyran, qui commandait au pays de Van nes. Ce Comorre, le plus odieux des hommes, couronnant une longue série de crimes par un forfait abominable, avait mis à mort sa femme, la douce et mélancolique Tryphine, pour anéantir avec elle le fruit qu'elle portait. Une immense clameur d'exécration s'éleva dans toute la Bretagne. Cédant à la voix populaire, les prélats décidèrent de s'assembler en concile afin de retrancher solennellement de l'Église « ce membre pourri ». Restait à choisir le lieu. Les avis différèrent : ceux-ci opinèrent pour Tréguier, ceux-là pour Quimper, d'autres pour Dol.

« Qu'Hervé tranche le débat, » dit-on finalement.

Un cavalier fut dépêché à la recherche du barde. Il le trouva, prétend la légende, qui dormait dans un courtil du terroir de Péder nec, sur un lit de sauges en fleur, la tête appuyée à une ruche d'abeilles. Les bestioles autour de lui butinaient en silence, par crainte de troubler son repos, et de temps à autre venaient voltiger au-dessus de ses lèvres entr'ouvertes pour y laisser tomber leur miel. Informé de ce qu'on lui voulait, le saint étendit le bras dans la direction du Ménez-Bré.

« Une sentence prononcée de là-haut atteindrait plus sûrement le coupable, » déclara-t-il au messager.

Son conseil fut suivi, et le tribunal se réunit sur la montagne. L'humble clerc avait été prié d'en faire partie et de siéger à côté des évêques. Aveugle et, par surcroît, Celte, c'est-à-dire volontiers flâneur, il ne se pressait point de paraître. Tout le monde avait depuis longtemps pris place, qu'on l'attendait encore. Attente médiocrement récréative, sur cette cime dénudée, en plein soleil et en plein vent. La morgue de quelques dignitaires en murmura, et lorsqu'il arriva enfin, escorté de son loup domestique et précédé de l'éternel Guiharan, plus semblable sous ses haillons à un obscur quêteur d'aumônes qu'à un barde glorieux, d'autant qu'il achevait de croquer des mûres enveloppées dans un pan de son manteau, un des assistants, qui le voyait sans doute pour la première fois, ne put se défendre de chuchoter à l'oreille de son voisin :

« Quoi! c'est pour ce misérable aveugle qu'on nous a fait tant patienter! »

Si bas qu'eût été proférée cette réflexion désobligeante, elle n'échappa point, sinon à l'ouïe d'Hervé, du moins à sa divination.

« Mon frère, dit-il avec douceur, pourquoi me reprochez-vous mon infirmité? Ne savez-vous pas que Dieu nous a faits comme il lui a plu?... »

Un cri d'épouvante l'interrompit. L'orgueilleux prélat s'était affaissé sur lui-même : il avait les yeux hors de la tête et sentait pendre le long de ses joues

leurs orbes sanglants. Touché de compassion, Hervé se pencha, cueillit à ses pieds une poignée de ces simples dont la montagne foisonne, et, les ayant appliqués sur la plaie, rendit instantanément la vue au maléficié. Ce ne fut pas le seul miracle qu'il accomploit ce jour-là. Sur les midi, en effet, après que la délibération eut pris fin et que l'archevêque de Dol, métropolitain de Bretagne, debout sur le plus haut sommet du mont, eut chargé les souffles de l'espace de porter jusqu'à Comorre le verdict qui le mettait au ban de la chrétienté celtique, il se trouva que les membres du concile, altérés par la chaleur de l'atmosphère, peut-être aussi par celle de la discussion, s'enquirent, comme il était naturel, d'une fontaine où se rafraîchir. Des pâtres, hélés, offrirent leurs gourdes. Ce n'était pas de quoi étancher la soif de six-vingts personnes. D'autre eau, il n'en fallait pas chercher dans la montagne : les ardeurs de juillet avaient tout desséché, même le creux de roche où, jadis, se lava Gwenc'hlan. Hervé, cependant, souriait dans sa barbe inculte. Soudain, on le vit saisir des deux mains son dur bâton de chêne, qui, chaque printemps, reverdissait comme un jeune arbre, et le planter droit dans la terre ainsi qu'un épieu. Des ondes, aussitôt, jaillirent en bouillonnant.

Elles coulent depuis lors, intarissables, entre les mamelons jumeaux du Menez-Bré. Après avoir fourni

à boire à des évêques, à des abbés mitrés, à des primats d'Église, elles n'abreuvent aujourd'hui que les gardes de moutons qui paissent leurs troupeaux dans ces parages. Mais ce sont, j'imagine, ces âmes rustiques dont la reconnaissance reste la plus douce au cœur d'Hervé. Elles ont fait de lui une sorte de dieu indigène, de bon génie de la montagne. Par leurs soins, un fruste oratoire de pierre lui a été érigé là-haut, au point culminant de la petite Alpe bretonne. Quatre murs bas et solides, percés au levant d'une lucarne à vitraux, une toiture massive, fleurie de lichens et de joubarbes, avec un clocheton de granit posé à cheval sur le faitage, un porche, enfin, où les jeunes agneaux se viennent volontiers abriter des vents d'est : c'est tout l'édifice. Telle quelle, cette humble « maison de prière » n'en jouit pas moins, aux yeux des Bretons du Trégor, d'un prestige unique. Vous chercheriez vainement à quinze lieues à la ronde un sanctuaire aussi renommé.

De jour, l'on ne s'y rend guère. La dévotion à saint Hervé n'est point une dévotion diurne : elle veut le silence, la solitude et l'ombre. Et cela se conçoit : le bon thaumaturge ne vécut-il pas dans une perpétuelle ténèbre ? C'est donc le soleil couché qu'il est d'usage d'aller lui demander audience. La chose est passée en proverbe ; on dit : « Voyager de nuit comme les pèlerins de saint Hervé. » Je fis

rencontre, il y a quelque quatre ans, d'un de ces pèlerins. C'était un vieillard du pays de Trégrom. Assis au bord de la route, les pieds dans la douve, il attendait, avant de poursuivre vers la montagne, que le crépuscule fût moins clair. Son visage trahissait la fatigue, et l'on pouvait lire dans ses yeux une vague appréhension. Il m'avoua qu'il n'était pas, en effet, très rassuré de s'engager seul, à pareille heure, dans le Ménez. La nuit n'a pas cessé d'apparaître aux Bretons entourée du cortège des épouvantes primitives. J'offris au vieux de le ramener jusqu'au prochain village ; il hocha la tête, refusa.

« Quel vœu si pressant avez-vous donc fait ? » m'informai-je.

Il répondit avec une candeur touchante, une simplicité d'enfant :

« Eh ! ce n'est point un vœu. Je n'ai désir que de savoir combien j'ai de temps encore à être de ce monde. »

Les somnambules extralucides, qui commencent à prendre les chemins de nos « pardons », ne tarderont sans doute pas à diminuer la clientèle du « saint de la montagne ». Mais, jusqu'à nouvel ordre, il demeure le grand voyant, l'oracle des oracles. Et il ne révèle pas seulement le destin des vivants, mais aussi celui des morts. Les Celtes sont peut-être, de toutes les races, la plus hantée par les préoccupations de l'au delà. C'est une croyance, en Bretagne,

que le sort heureux ou malheureux de l' « âme défunte » est irrévocablement fixé le trentième jour après le décès.

Mais ce redoutable mystère d'outre-tombe, comment le percer? Comment découvrir si c'est heur ou malheur, condamnation ou salut? Il y a un moyen, vous dira-t-on, et il n'y en a qu'un, qui est de faire célébrer un office de « trentaine » dans la chapelle du Ménez-Bré.

J'ai eu occasion de décrire, dans la *Légende de la mort*, cette pratique étrange où semble survivre, adoucie et poétisée par l'imagination bretonne, je ne sais quelle réminiscence de la « Messe noire » et de l'horrible sabbat. L'essentiel est, d'abord, de trouver un prêtre au cœur assez hardi pour renouveler là-haut les exorcismes dans lesquels excella saint Hervé. Car il y faut beaucoup de courage en même temps que beaucoup de science. La défaillance la plus légère peut avoir pour l'officiant les conséquences les plus tragiques. Jadis, on s'adressait toujours à Dom Guillermic, recteur de Bégard, plus souvent désigné par son surnom de *Tadic-Coz*<sup>1</sup>.

On le citait dans la contrée pour sa maîtrise incomparable en ces matières, et le digne homme était probablement le seul à ignorer les singulières attributions que lui prêtait la rumeur publique.

1. Vieux petit père.

La tradition nous le montre se déchaussant au bas de la montagne et gravissant la pente pieds nus, « afin d'être prêtre jusqu'à la terre », selon les exigences du rite. D'une main il portait un bénitier d'argent, de l'autre il brandissait un goupillon. Et, naturellement, c'était à la nuit close que cela se passait.

Lorsqu'il avait atteint la chapelle, — au prix de quels efforts, le pauvre cher Tadic-Coz! — il pénétrait sous le porche, allumait un bout de chandelle, tirait d'une cachette qui était là, dans la pierre, une poignée de graines de lin, et, après avoir invoqué saint Hervé, se mettait en devoir de débiter la « messe de trentaine », qui veut être dite à rebours. Des heures durant, il marmonnait de la sorte, et avec une telle application d'esprit, avec une telle volubilité de langue, que le sol était encore humide, le lendemain, de la sueur qu'il avait répandue. De grands vols noirs, cependant, tournoyaient dans l'espace et venaient s'abattre à l'orifice du porche. C'était tout l'essaim des démons infernaux, accourus à l'appel de l'exorciste. Il les faisait défiler un à un devant lui, et pour qu'ils ne se plaignissent pas d'avoir été dérangés en vain, les renvoyait munis chacun d'une graine. Si l'âme dont il s'agissait de connaître la destinée n'était vue par lui entre les griffes d'aucun d'eux, c'est qu'elle n'était pas tombée en leur possession et, partant, qu'on pouvait la tenir pour sauvée.

### III

Les légendes, comme les nuages, s'assemblent volontiers autour des cimes. Le Ménez-Bré en a, quant à lui, toute une couronne. Sépulcre d'un prophète, trône d'un barde, asile des incantations nocturnes, il est par là triplement sacré aux yeux d'un peuple qui ne se complait guère que dans les songes et dont le surnaturel est l'atmosphère, pour ainsi dire, normale. Les Bretons le vénèrent un peu comme les anciens Grecs vénéraient leur montagne delphique, où parlait la voix de la Pythie et d'où s'épanchaient les sources aimées des Muses. C'est le Parnasse de la Bretagne. Nos chanteurs populaires eux-mêmes s'en rendent compte et subissent en quelque sorte son attraction. Je demandais un jour à l'un d'eux, précisément à ce Yann ar Minouz dont j'ai relaté ailleurs l'histoire<sup>1</sup>, quelle raison l'avait poussé à quitter son pays de Pleumeur et sa famille pour venir habiter Bégard, où il n'avait aucune attache.

« C'est, me dit-il, que, là-bas, je me sentais trop loin du Ménez. »

Et il m'expliqua qu'il ne se mettait jamais en chemin pour sa « tournée de chansons » sans avoir été, au préalable, saluer saint Hervé dans sa chapelle,

1. Cf. *Au Pays des Pardons*.

boire une gorgée d'eau fraîche à sa fontaine et se fleurir le chapeau d'un brin de genêt cueilli sur sa montagne.

« De même, quand je rentre, ajouta-t-il, mon premier soin est de lui porter mon bâton de route et de le suspendre dans son porche, en guise d'ex-voto. »

Nos ballades et nos mythes, toute la floraison littéraire de la Bretagne, en un mot, c'est, on peut le dire, dans le rayon du Ménez-Bré qu'elle s'est épanouie. Là, notre folkloriste national, M. Luzel, a engerbé les épis les plus abondants de sa magnifique moisson ; là aussi, M. Bourgault-Ducoudray a noté de la lèvres des fileuses et des pâtres les plus purs, les plus pénétrants de nos vieux airs. S'il prenait jamais fantaisie aux Bretons de symboliser dans un monument le génie poétique et légendaire de leur race, c'est sur la montagne trégorroise et la face orientée vers la Manche qu'il sera juste de l'édifier.

## SAINTE TRYPHINE



C'était à Lanmeur, — jadis une des vieilles villes abbatiales de la Bretagne, aujourd'hui un simple chef-lieu de canton, sur les confins du Finistère et des Côtes-du-Nord.

Je venais de visiter l'antique église de Kernitron, située hors de la bourgade, au sommet d'un tertre verdoyant qu'une ceinture de hêtres séculaires enveloppent de leurs puissants ombrages. Il faisait un soir d'été très doux. Entre de longues bandes de nuées violettes dormaient des fleuves de pourpre où le couchant achevait de mourir. Une vieille en cape de laine brune filait sa quenouille, assise sur le parapet de pierre qui forme banc pour les pèlerins autour de l'enclos sacré.

« Qui donc, lui demandai-je, est la patronne de Kernitron? »

Elle me dévisagea un instant avec des yeux surpris; puis, jugeant sans doute à mon ignorance que je devais être étranger, elle répondit d'une voix un peu chevrotante, mais dont le timbre avait des résonances singulièrement pures :

« C'est Notre-Dame, monsieur. »

Puis, après un silence :

« Il y a beaucoup de Notre-Dame. Seulement il n'y en a qu'une comme la nôtre.

— Ah! fis-je, l'air intéressé.

— De son vivant, elle s'appelait la Reine Tryphine. Si vous voulez entendre son histoire, je puis vous la conter. »

Je l'en priai, et elle commença.

I

Il y a dans cette paroisse un manoir qui s'appelle Kervouron, du nom du seigneur qui l'habitait aux temps anciens. Ce seigneur était un homme ambitieux et capable de tout pour réussir. Il alla faire un voyage en Angleterre, dans l'espoir d'y amasser des richesses, et il fit tant et si bien qu'il finit par être présenté au roi. Or il y avait déjà des années que le roi était malade de la *lorgnès*<sup>1</sup>, qui est, à ce que j'ai appris, un mal terrible et honteux, quelque chose d'aussi épouvantable que la peste.

« Vous êtes en bien mauvais état, sire, lui dit Kervouron en le saluant.

— Hélas! répondit le roi, j'ai fait venir de tous les pays du monde les médecins les plus réputés. Mais ils ne font que hocher la tête et croiser les mains sur leur ventre, en signe d'impuissance.

— Et que donneriez-vous à celui qui vous guérirait, sire? demanda Kervouron.

— Ce que je lui donnerais, Jésus mon Dieu!... Je lui donnerais à l'instant même la moitié de mon royaume et la main de ma fille par-dessus le marché. »

Il faut vous dire que la fille du roi d'Angleterre

1. La lèpre.

était, sans conteste, la plus belle princesse qu'on eût vue marcher sous le soleil béni.

« Eh bien ! sire, prononça Kervouron, je reviendrai vous voir. Je n'en dis pas davantage pour le moment »

Et le voilà de reprendre la mer, pour s'en retourner en Basse-Bretagne, au pays de Lanmeur. Il connaissait, non loin de son château, une sorcière dont les conseils lui avaient été utiles en plus d'une circonstance.

« Ma commère, lui dit-il, j'ai besoin d'un bon avis. »

Et il la mit au courant de l'affaire. La sorcière réfléchit quelques instants. Enfin elle répondit :

« Je ne vois qu'un moyen de sauver le malade, car je ne sais qu'un remède contre la maladie. Il faut que vous vous procuriez un enfant noble de six mois, que vous le fassiez rôtir sur un gril et que vous donniez à manger de sa chair au roi.

— Mais où le prendre, cet enfant ?

— Est-ce que votre sœur Tryphina, la femme du roi Arzur, n'est pas sur le point d'en avoir un ? Cet enfant remplirait admirablement les conditions voulues, et au delà, puisqu'il sera noble des deux côtés, tant par son père que par sa mère.

— Ainsi vous me conseillez... ?

— Je vous conseille de décider, dès aujourd'hui, votre beau-frère, le roi Arzur, à vous accompagner

en Angleterre, sous un prétexte ou sous un autre. Pendant son absence, sa femme, votre sœur, ne demandera pas mieux que d'aller habiter votre château de Kervouron, qui est une belle résidence, en bon air, et où, à cause de la proximité de Lanmeur, elle aura la sage-femme, pour ainsi dire, sous la main. Cette sage-femme, entendez-vous avec elle. Moyennant quelques écus, vous vous en ferez une auxiliaire docile, qui exécutera vos ordres ponctuellement. Il faudra qu'elle laisse croire à la mère que le nouveau-né sera mort en venant au monde, qu'elle le fasse élever en secret et qu'elle vous l'expédie en Angleterre avec sa nourrice. »

Ainsi parla la sorcière. Et Kervouron de lui obéir incontinent.

Huit jours après, il s'embarquait pour l'Angleterre, accompagné du roi Arzur, tandis que Tryphina s'installait avec joie au château de Kervouron. Et, peut-être sept semaines plus tard, la nourrice et le nourrisson cinglaient à leur tour vers Londres. Quelques incidents signalèrent la traversée, qui montraient bien que ce nourrisson n'était pas un enfant ordinaire.

Par exemple, à peine le navire eut-il gagné la haute mer qu'il s'éleva une tempête subite, épouvantable. Vent, éclairs, coups de tonnerre. Les matelots se crurent perdus. Ils s'imaginèrent que c'était le nouveau-né qu'ils avaient pris avec eux qui leur portait malheur.

« Jette ce marmot à la mer, crièrent-ils à la nourrice blottie au pied du mât, sinon nous allons couler tous ! »

— Jamais je ne ferai cela, répondit-elle. S'il doit être jeté à la mer, je l'y veux suivre. »

Elle allait s'y précipiter. Mais l'enfant étendit les bras, et les éléments furieux se tranquillisèrent aussitôt, comme des chiens battus.

Il se produisit encore un autre miracle.

La nourrice était jeune, fraîche et jolie. Les ma-

rins, qui étaient des hommes rudes et à demi païens, complotèrent, parce qu'ils la tenaient à leur merci, d'abuser de sa faiblesse. Un jour, ils lui déclarèrent, en la cernant :

« Que tu le veuilles ou non, il faut que tu en passes par où il nous plaira.

— Tout de même, répondit-elle, vous êtes des scélérats sans conscience. Hier, vous demandiez la mort d'un enfant, et maintenant vous prétendez attenter à l'honneur d'une femme !... »

Les matelots s'approchaient déjà pour la saisir. Mais, de nouveau, l'enfant étendit les bras, et les trois hommes — ils étaient trois — furent soudain changés en autant de statues de pierre. En même temps, le pont s'ouvrait sous eux, et ils étaient engloutis à fond de cale.

Cependant le navire, quoiqu'il n'y eût plus personne pour vaquer à la manœuvre, continuait de voguer toutes voiles dehors. En sorte qu'il ne tarda pas à arriver en vue de Londres.

Notre saint-père le pape habitait alors cette ville. Et justement il était à sa fenêtre, en train de prendre le frais, comme chaque soir, en contemplant la mer.

« Voyez donc, dit-il tout à coup à un des prêtres qui se tenaient auprès de lui, voyez donc l'étrange navire ! Point d'équipage, ni de capitaine, ni de pilote !... Personne à bord, si ce n'est, sur la dunette, une nourrice avec son nourrisson dans ses

bras!... Il faut que je m'informe de ce que cela signifie. »

Et le pape de se rendre au quai, où le navire, de lui-même, venait d'accoster.

« D'où arrivez-vous de la sorte, bonne nourrice? demanda-t-il à la fille de Lanmeur.

— Ma foi, monsieur le recteur<sup>1</sup>, répondit celle-ci, qui n'avait jamais vu de pape, j'arrive de bien loin; j'arrive de Lanmeur en Basse-Bretagne, de l'autre côté de la mer grande.

— Et à qui est cet enfant que vous portez dans vos bras?

— La sage-femme qui me l'a confié ne m'a point révélé qui il était. Elle m'a seulement dit de m'embarquer avec lui pour Londres et que là je trouverais son père, à m'attendre sur le quai.

— Et vous n'avez vu venir personne?

— Personne, excepté vous.

— Eh bien! suivez-moi; je veux que ma maison soit la vôtre et celle de cet enfant.

— Mais, objecta la nourrice, on m'a bien recommandé de ne remettre l'enfant qu'à son père. »

Le pape sourit et dit :

« Remettez-le-moi donc, je suis le père de tous les chrétiens; je suis celui qu'on nomme le saint-père le pape. »

1. C'est le titre par lequel on désigne en Bretagne le curé de la paroisse.

Comme bien l'on pense, la nourrice ne se fit pas prier davantage. Or, tandis qu'elle s'acheminait avec le fils de Tryphina vers la maison du pape, Kervouron débouchait sur le quai, mais trop tard. Il ne trouva dans le navire que les trois matelots pétrifiés, étendus de leur long à fond de cale, lesquels, étant devenus sourds et muets, ne purent ni l'entendre ni lui répondre.

Il regagna son hôtellerie, furieux contre sa sœur Tryphina, parce que son enfant lui échappait. Et il jura par tous les démons infernaux qu'il se vengerait d'elle. Comme son beau-frère, le roi Arzur, s'avancait à sa rencontre, il prit un air tout triste, tout désolé, comme quelqu'un qui apporte de mauvaises nouvelles.

« Qu'avez-vous donc, Kervouron? demanda le roi, et pourquoi cette mine si longue?

— Il y a, dit Kervouron, que je viens d'avoir des nouvelles de Tryphina, ma sœur et votre femme. Des matelots de Lanmeur m'ont raconté sur elle des choses horribles que je rougis de répéter. Elle a mis au monde, depuis quelque temps déjà, un enfant mâle, beau comme le jour; mais son premier soin, paraît-il, a été de l'étrangler de ses propres mains. Qu'elle ait ou non commis ce crime, toujours est-il qu'on ne sait ce qu'est devenu le pauvre nouveau-né.

— Tryphina, une femme si douce et si parfaite, avoir accompli un forfait si abominable! s'écria

Arzur... Je retourne de ce pas en Basse-Bretagne  
Je convoque mes juges et je leur livre cette mère  
dénaturée, pour qu'ils la condamnent selon la loi. »

Le soir même, il était en route... Quand Tryphina  
apprit par le son des trompes et des cors que son  
mari était de retour, elle courut toute joyeuse au-  
levant de lui. Mais Arzur, la regardant d'un œil  
évère, lui demanda :

« Que n'avez-vous apporté votre fils dans vos bras  
pour saluer son père ? »

— Hélas ! répondit Tryphina, fondant en larmes,  
les gens ne vous ont-ils pas prévenu qu'il était mort  
en naissant ?

— Vous mentez, mère indigne, car c'est vous qui  
l'avez étranglé de vos propres mains ! Hommes,  
poursuivit-il en se tournant vers ses gardes, empoi-  
gnez cette femme et jetez-la en prison... »

Pendant que Tryphina était en prison, elle vit par  
la lucarne sa femme de chambre qui passait.

« Ma camarade, lui dit-elle, si tu m'aimes, donne-  
moi des hardes de pauvre. Plutôt que d'attendre ici  
le jugement, j'aime mieux fuir loin de ce pays et  
mendier mon pain le long des routes. »

La servante eut pitié d'elle et lui glissa, la nuit,  
par la lucarne, les effets de pauvre qu'elle sollicitait.  
Et Tryphina, ainsi déguisée, sortit de la prison sans  
être reconnue du geôlier.

## III

Elle marcha longtemps, longtemps.

Enfin elle arriva auprès d'une chapelle dont la  
porte était ouverte. Elle entra, s'assit sur une chaise  
et s'y endormit de lassitude. La chapelle dépendait  
du manoir voisin. La dame du manoir étant venue  
le matin, suivant son habitude, réciter ses prières  
dans la chapelle, réveilla Tryphina et, voyant son  
air de fatigue et ses misérables vêtements, eut com-  
passion d'elle, au point de lui proposer sur-le-champ  
d'entrer à son service.

« Votre physionomie me plaît, dit-elle. Vous avez la  
mine humble et douce. Venez, vous serez ma femme  
de chambre. Vous êtes de loin d'ici apparemment, à  
en juger par votre costume ? Quel nom avez-vous ? »

— J'ai nom Marie-Yvonne, répondit Tryphina, qui  
ne se souciait pas de livrer son nom véritable.

— Eh bien ! Marie-Yvonne, suivez-moi ; vous ne  
recevrez que de bons traitements dans ma maison. »

Et, en effet, elle eût vécu heureuse dans ce ma-  
noir, si elle avait pu oublier combien brutalement  
s'était comporté envers elle le roi son époux, qu'elle  
aimait tant... Sa maîtresse ne savait plus se passer  
de sa compagnie, et rien ne lui était plus agréable  
que son entretien. Souvent elle lui disait :

« Marie-Yvonne, vous avez plutôt l'air d'une grande dame que d'une fille de condition. »

Quelquefois aussi elle interrogeait Tryphina sur son passé. Mais celle-ci baissait la tête et se contentait de répondre :

« Je suis une mineure<sup>1</sup>, voilà tout, une pauvre mineure délaissée, n'ayant plus un parent ni un proche. »

Or, un soir, le petit page vint annoncer à la dame qu'un grand et beau seigneur demandait à lui parler... La dame aussitôt de descendre. On entendait le cheval du seigneur piaffer dans la cour. Tryphina s'approcha de la fenêtre pour voir quel pouvait être ce visiteur... Elle faillit se pâmer de saisissement, d'espérance et de crainte tout à la fois en reconnaissant le roi Arzur!

C'est que, dans l'intervalle, l'innocence de la reine avait été proclamée. La sage-femme avait fait des aveux, sans dénoncer toutefois Kervouron, dont elle redoutait le farouche ressentiment. Et le roi, depuis un an, battait les chemins à la recherche de Tryphina. On lui avait signalé la présence, dans le manoir, d'une servante venue on ne savait d'où et qui paraissait avoir eu des malheurs.

« Voudriez-vous, s'il vous plaît, me permettre de parler à la jeune fille que vous avez pour femme de

1. Les Bretons disent une « mineure » (*minorez*) pour une « orpheline ».

chambre? demanda-t-il à la dame, quand on l'eut introduit auprès d'elle.

— Volontiers, dit la dame. Seulement, apprenez-moi d'abord, je vous prie, si c'est pour son bien ou pour son mal que vous êtes venu.

— Pour son bonheur et pour le mien, répartit le prince Arzur, si, du moins, elle consent à me pardonner les souffrances que je lui ai fait endurer naguère et à me rendre ses bonnes grâces. »

Tryphina fut mandée, et, sitôt qu'elle se montra sur le seuil de la porte, le roi se précipita comme un suppliant à ses genoux.

« Je vous ai soupçonnée à tort, s'écria-t-il, je m'en repens de tout mon cœur et je vous aime plus que jamais. »

Voilà donc Tryphina et son mari plus épris que jamais l'un de l'autre. Mais l'odieux Kervouron vint de nouveau se mettre à la traverse de leur félicité.

Il était rentré d'Angleterre, furieux de n'avoir pu guérir le roi de ce pays, ni, par conséquent, obtenir la main de sa fille avec la moitié de son royaume. Et sa haine contre Tryphina n'avait fait que s'accroître par cet échec. Il l'alla cependant voir, s'excusant de s'être laissé tromper si indignement sur son compte et lui faisant gracieux visage, jusqu'à l'inviter à venir, avec son mari, passer quelques jours dans son château de Lanmeur.

Le misérable avait ses projets.

Tryphina, heureuse de l'amitié que lui témoignait son frère, se rendit à son invitation avec empressement, et le roi Arzur, qui ne voulait plus se séparer de sa femme, l'accompagna. Kervouron cependant dit un matin à deux de ses soldats :

« Voici de l'or et de l'argent à foison, à la condition que vous exécuterez mes ordres. Vous n'ignorez pas que Tryphina aime à se promener dans le jardin. Vous irez à elle et vous lui direz que je l'attends dans le petit bois qui est derrière, que j'ai un pressant besoin de lui parler. Vous la suivrez jusqu'au bois, et là, de gré ou de force, vous l'embrasserez. »

Ayant congédié les deux hommes d'armes, il alla rejoindre le roi Arzur.

« Faisons une promenade, lui dit-il. Tryphina est déjà levée : je l'ai vue s'acheminer vers le petit bois qui est derrière le jardin. Nous sommes sûrs de l'y rencontrer. »

Ils entrèrent dans le petit bois juste comme les soldats embrassaient la reine par trahison.

« Ceci est trop fort, s'écria Kervouron. Comment! ma sœur donne maintenant rendez-vous à des goujats et se fait embrasser par leurs bouches sales!... »

Quant au roi, il était blême de rage.

« Qu'on enlève cette mauvaise femme de devant mes yeux, commanda-t-il. Cette fois elle n'échappera point au châtement... »

Les juges la condamnèrent à être décapitée.

## IV

Laissons-la pour l'instant dans la prison où elle attend la mort, et retournons en Angleterre. Le fils de Tryphina allait avoir neuf ans. Le pape l'avait fait baptiser; mais, à cause de son air noble, on ne l'appelait jamais que *Baron bihan* (petit baron). Il avait beaucoup grandi en force et en sagesse. Un matin le saint-père entra dans la chambre de la nourrice.

« Le moment est venu, lui dit-il. Préparez un habit blanc à l'enfant; qu'il ait épée à son côté et cheval pour le porter. Il faut qu'il arrive à Lanmeur à temps pour empêcher qu'on ne décapite sa mère. »

Le *Baron bihan* ne se tenait pas d'aise, tandis qu'on l'habillait en chevalier. Lorsqu'il prit terre dans le pays de Lanmeur, le sol trembla sous les sabots de sa monture.

Tryphina, agenouillée, se préparait saintement à recevoir le coup mortel.

C'est alors que le *Baron bihan* parut.

« Ne touchez pas à ma mère, cria-t-il, ou vous saurez ce qu'il vous en coûtera!

— Quel est ce marmot? dit l'insolent Kervouron.

— Quelqu'un qui est prêt à te prendre mesure, malgré tes dix pieds de haut, païen de malheur! »

Et voilà les épées en l'air.

Du premier coup, l'enfant transperça le ventre de Kervouron d'un coup si véhément que les entrailles sortirent et se répandirent dans l'herbe. Alors le mécréant implora pitié. Il tomba à genoux et fit de ses crimes une confession entière, demandant pardon aux assistants avant de rendre l'âme.

Tryphina, à partir de ce jour, vécut heureuse auprès de son mari. Celui-ci, quand elle mourut, lui fit faire de somptueuses funérailles, auxquelles tout le pays assista. Elle avait choisi pour sa sépulture la colline où nous sommes ; on lui érigea l'église que voilà et qui, en mémoire d'elle, reçut le nom de Kernitron, c'est-à-dire « maison de la Dame », afin que, morte, elle demeurât la grande souveraine de la contrée sur laquelle elle avait régné vivante.

\* \* \*

Tel est le récit que la vieille Jacquette Craz, filandière de son métier et « pèlerine par procuration », aussi souvent que l'on a recours à ses offices, me conta de sa délicieuse voix chantante, à Kernitron de Lanmeur, un soir d'août, comme la nuit tombait.

## TERRES FUNÈBRES

— ∞ —

### I

Un pays vraiment funèbre, et dont la grandiose tristesse respire je ne sais quelle majesté d'outre-tombe, c'est toute cette contrée sauvage du Cap-Sizun qui, de Douarnenez, au nord, et d'Audierne, au sud, va se rétrécissant vers l'extrême ouest, et revêtant des aspects de plus en plus farouches, jusqu'aux deux promontoires jumeaux du Raz et du Van, où la beauté qui lui est propre éclate, si j'ose dire, dans toute son horreur. Les noms mêmes des lieux évoquent de sinistres images : Enfer de Plogoff, Baie des Trépassés... Il n'est pas jusqu'à la chapelle de Bon-Voyage qui ne fasse songer au départ éternel. Ses dévots sont les premiers à s'en rendre compte.

« Donne-nous heureuse traversée, murmurent-ils dans leur prière à la vieille madone enrubannée qui surmonte l'autel ; que si nous ne devons jamais reprendre le sentier qui mène chez nous, accorde-nous du moins vent arrière, pour aller droit au paradis où tu règnes. »

Il faut tout prévoir ici, et surtout la mort prompte, inattendue, avec la mer pour tombe, les algues pour linceul, les mouettes pour enfants de chœur et les goélands « aux larges manches » pour officiants...

On se rappelle le beau sonnet des *Trophées* :

Pour me conduire au Raz, j'avais pris à Trogor  
Un berger chevelu comme un antique Evhage...

C'est un marin-paysan qui me vint prendre à la gare d'Audierne, avec sa carriole, par ce matin gris de 1<sup>er</sup> novembre. L'air était plein de graves tintements de cloches se répondant, de bourgade en bourgade, à travers l'étendue. Nous gravîmes au pas du bidet la montée d'Esquibien. Un reste de verte Cornouaille nous accompagnait aux deux bords de la route, des prés diamantés de fines gouttelettes, des bouquets d'arbres encore feuillus. Puis, comme nous approchions de la crête, un souffle plus vif nous fouetta la face, et j'eus la sensation que j'entrais dans un monde nouveau. L'horizon s'élargit, devint subitement très vaste. Les terres se soulevèrent en de longues houles, de teintes imprécises et neutres, où dominaient les tons noirâtres. De part et d'autre, des glèbes fraîchement retournées, des labours bruns, mouchetés de marbrures violettes, des landes d'ajoncs, des champs de bruyères défleuries, des flaques d'eau stagnante, des carrières abandonnées semblables à des lèpres, des dos de collines tristes, au loin, où des clochers pointaient. L'homme me les

nommait à mesure. C'étaient, à droite, Beuzec, Goulien, Cléden-du-Cap; à gauche, vigoureusement dessinée sur un fond de mer, la tour massive de Saint-Tujenn, terminée par une coupole byzantine, comme une mosquée d'Orient, et la flèche élégante de Primelin, et l'oratoire de Saint-Théodore, bâti près d'un dolmen que les populations de cette côte entourent d'une immémoriale vénération.

Il est curieux, ce monument des âges primitifs, et pas du tout conforme au type ordinaire. La table du dolmen sert, en quelque sorte, de baldaquin à une espèce de lit creusé dans le sol et où il n'y a place que pour une personne. Des pierres grossièrement taillées garnissent les parois. La légende veut qu'un des pieux thaumaturges de l'émigration bretonne ait eu là sa demeure, sa maison de rêve et de mortification. Il y vécut, dit-on, de longues années, étendu sur le dos, immobile, les mains jointes sur la poitrine, ne mangeant ni ne buvant rien, ne parlant jamais. Il semblait de granit, comme sa dure couchette; des mousses, des lichens, avaient poussé sur ses vêtements. Seuls, les yeux remuaient au fond des orbites, brillaient d'un éclat surnaturel. On s'aperçut, un jour, qu'ils étaient fermés, et l'on en conclut que le saint était mort. On transporta son cadavre rigide à l'église de Primelin, où il fut enterré dans le chœur. Mais sa vertu est restée attachée à son ancien gîte; les malades s'y viennent étendre, dans la pos-

ture qui lui était chère, pour être guéris de la mauvaise fièvre par ce contact sacré.

De Saint-Théodore on descend au Loc'h, profonde échancrure de mer, ainsi que son nom l'indique, sorte de fiord découpé comme à l'emporte-pièce dans les puissantes assises du Cap-Sizun. Sous la poussée du vent d'ouest, du terrible *kornog*, les vagues s'y engouffrent avec fracas, rebondissent par-dessus la route, vont s'abattre de l'autre côté de la chaussée, dans un étang marécageux, parmi les roseaux et les joncs.

« Il ne fera pas bon passer ici, ce soir, le soleil couché, me dit mon conducteur.

— Pourquoi donc ?

— Le Loc'h est un purgatoire de noyés. La veille de la Toussaint, ils se trémoussent et hurlent, que c'est une pitié; l'eau se hérissé de milliers, de millions de têtes; on voit luire des prunelles angoissées, se tendre des bras suppliants. C'est un spectacle à rendre fou. »

Devant nous, dans les landes abruptes qui forment la berge occidentale du fiord, des feux de goémon brûlaient, exhalant de longues fumées blanches qui montaient, âcres et lourdes, dans l'air matinal. C'est la principale industrie des femmes, en ce pays, que cette fabrication de la soude à ciel ouvert et suivant les procédés les plus primitifs. L'homme, avec le manche de son fouet, me montra ces brasiers épars.

« Les morts de la mer, prononça-t-il, n'ont pas, comme les autres, le droit de revenir, cette nuit, s'asseoir dans les cendres de l'âtre familial. Un inexorable destin pèse sur eux... Du moins, pourront-ils se réchauffer à ces tas de varechs... Les « brû-leuses », tantôt, auront soin d'attiser la flamme, puis regagneront en hâte leur logis, avant la tombée du crépuscule... Et les âmes, les pauvres âmes grelottantes, se hisseront jusqu'à ces feux, s'attrouperont à l'entour, tâcheront de s'y réchauffer. Dieu nous garde! Entre l'Angélus de ce soir et celui de demain matin, il y aura de singulières figures par la lande, et des paroles y seront échangées qui glaceraient d'épouvante les vivants, s'ils les entendaient. »

Sur l'autre versant du Loc'h, tout au sommet de la falaise, un édifice apparut, solitaire, une haute nef d'aspect assez fruste que l'on eût prise pour une grange, n'eût été le clocheton grêle qui surmontait un des pignons. Mon compagnon, soulevant son béret, se signa dévotement.

« Avez-vous jamais visité *Béaj-Vad* (Bon-Voyage)? me demanda-t-il. C'est le sanctuaire le plus renommé de notre région. De tout le Cap, et même de l'île de Sein, les gens y viennent en pèlerinage, pieds nus, un cierge dans la main. Et non pas les vivants seulement, mais aussi les morts. Enfant, j'ai gardé les moutons dans cette lande. Et voici ce qui m'est arrivé, à moi qui vous parle. C'était au temps des

semilles, un soir d'octobre. Le soleil allait se coucher. L'air était calme, sans un souffle; vous n'eussiez pas vu remuer un brin d'herbe. Or, brusquement, le *kornog* se leva de la mer : j'entendis le grondement de sa voix, avant de sentir sa rude haleine. La nuit se fit en un clin d'œil, comme si une grande aile noire se fût déployée sur tout l'horizon. Je rassemblai mes bêtes en hâte; mais elles tremblaient sur leurs jambes, se pressaient les unes contre les autres, refusaient d'avancer, restaient là, stupides, à bêler lamentablement. En vain je les frappai de ma longue gaule : elles ne bougèrent pas. Toutes regardaient vers un même point, là-bas, du côté de l'occident, dans la profondeur sombre. Je regardai à mon tour, et la peur aussi, une peur blême, s'empara de moi. Si je revoyais aujourd'hui pareille chose, je crois que je mourrais sur place. Les vagues, fouettées par le vent, lançaient des gerbes d'écume jusque sur le rebord de la falaise, et, à chaque paquet d'eau qui s'écroulait de la sorte, une forme humaine se dressait, livide, et se mettait à courir d'une course folle, éperdue, dans la direction de la chapelle.

« Je vis passer je ne sais combien de ces spectres. Sans cesse il en surgissait de nouveaux. C'est à peine si leurs pieds touchaient le sol, tant ils allaient vite; ils semblaient voler, portés par des ailes invisibles, se heurtaient aux murs du sanctuaire comme

des oiseaux qu'une lumière aveugle, et tournoyaient désespérément à l'entour, cherchant pour y pénétrer une issue qu'ils ne trouvaient pas. Parfois une rafale plus forte menaçait de les entraîner : alors ils se jetaient à plat ventre et, cramponnés aux touffes de bruyère ou d'ajonc, se plaignaient en une langue inconnue, avec de sourds gémissements. Je suis d'angoisse. Une voix secrète me criait d'aller ouvrir la porte à ces malheureux. Je les aurais sauvés, paraît-il, sauvés à jamais des purgatoires de la mer. Mais la terreur me paralysait. Je m'étais accroupi dans la lande, sans force et sans mouvement, mon chapeau rabattu sur mes yeux. Je serais demeuré à cet endroit toute la nuit, si le maître à qui appartenaient les moutons, inquiet, ne s'était mis lui-même à ma recherche, escorté de ses domestiques munis de fanaux. Ils me ramassèrent à demi hébété d'épouvante et de froid. J'en fis une maladie dont je fus près d'un mois à me rétablir. Notre-Dame de Bon-Voyage ait pitié des *pauvres défunts!* »

Nous grimpons maintenant la côte de Penn-an-Néac'h. Le paysage se prolongeait, vaste, dénudé, sous la pâle lumière d'automne. Des murets de pierres croulantes encadraient de maigres labours, des terres brunâtres fraîchement écobuées. La mer, très haute sur l'horizon, nous enveloppait de son grand bruit que traversaient, à intervalles égaux, des décharges retentissantes. Ça et là se montraient de rares manoirs, rompant à peine l'uniformité de l'étendue. Oasis pauvres dans un désert triste. Des ormes souffreteux, des arbres craintifs, infirmes, bizarrement tordus, s'abritaient derrière d'antiques maçonneries, débris de remparts romains. Mais ce qui donnait à la contrée un caractère particulièrement funèbre, c'étaient les moulins à vent, debout, ainsi que des restes de fortifications barbares, sur tous les sommets avoisinants. Leurs bras pendaient immobiles et comme cassés. Ils semblaient les témoins en ruine d'une civilisation disparue; ils avaient l'air inhabités, morts, et ajoutaient je ne sais quoi de plus poignant à la désolation de ces parages.

La montée franchie, le petit cheval capiste allait prendre le trot. Son maître le retint. Nous arrivions auprès d'un de ces calvaires destinés, dans la pensée

des Bretons, à écarter les mauvaises fées, hôtesses dangereuses des carrefours.

« C'est ici la fameuse croix, » me dit le paysan.

Sur une stèle fruste, de granit du pays, taillée peut-être dans un ancien menhir, fut entée, il y a quelque trente-cinq ans, une croix en pierre bleue de Kersanton, ouvragée artistement, et dont l'histoire plonge, par de mystérieuses racines, au cœur même de la légende. Des marins de Laoual, étant une nuit à pêcher le congre au large de la baie des Trépassés, sentirent soudain au bout de leurs grosses lignes un poids inaccoutumé.

« C'est assurément quelque bête monstrueuse et inconnue, » murmurèrent-ils entre eux.

Et ils se mirent à tirer en douceur, avec précaution. Grande fut leur surprise quand, au lieu du poisson phénoménal qu'ils s'attendaient à voir paraître, sortit des eaux une croix de pierre fleurie de coquillages, enchevêtrée d'algues et de goémons.

Ils crurent d'abord à un méchant tour de Satanas, restèrent un instant ébaubis et méfiants devant leur trouvaille, sans oser y porter la main, de peur de se brûler; car, sous le reflet de la lanterne que tenait le mousse, la croix resplendissait d'une lueur étrange. Un des hommes proposa de la rejeter à la mer. Mais le patron s'écria :

« Pour Dieu, n'en faites rien!... J'ai vu, j'ai vu!... L'image du Christ y est!... Je distingue clairement.

Ça, c'est la couronne d'épines; ça, la ceinture flottante; ça, les clous!... »

Il commanda à l'équipage de s'agenouiller et entonna, d'une voix forte, la prière.

« Tout de même, fit observer quelqu'un, — l'oraison terminée, — il n'est pas naturel, avouez-le, gars, qu'on pêche des croix de granit en haute mer, par vingt brasses de profondeur.

— C'est cependant bien simple, repartit un vieux, le nommé Guilcher, de Kérudavel. N'avez-vous donc jamais entendu dire que la baie des Trépassés fut, aux temps anciens, la grande rue de Ker-Is? Une rue de sept lieues de long, camarades. D'un côté étaient les palais; de l'autre, les églises et les cimetières. Or, elle vit toujours, la ville somptueuse. Cela ne fait de doute pour personne. Par les douces nuits de juin, quand le silence est sur les eaux, il n'est pas un de nous qui n'ait ouï, au moins une fois, tinter ses cloches d'argent massif. Nous avons dû laisser tomber nos lignes dans un des cimetières de cette capitale enchantée, et nos hameçons en ont ramené cette croix. Soyez certains qu'elle marquait une riche sépulture, peut-être un tombeau royal. Rapportons-la chez nous pieusement : le recteur nous révélera ce qu'il convient d'en faire. Pour moi, à vous ouvrir toute ma pensée, ceci me semble un signe que Ker-Is est près de ressusciter et que notre race de pauvres hères va connaître des jours

plus cléments. Dieu veuille que je ne me trompe point. *Amen.* »

Ainsi parla Jean-René Guilcher, homme antique et de sage conseil. Le patron pencha pour son avis, et l'on ne pêcha plus. L'ancre levée, la barque rentra, bien avant le jour, au havre de Feuntun-Od.

« Que vous voilà donc de bonne heure! dirent ce matin-là les femmes, en sentant leurs maris se glisser près d'elles, plus tôt que de coutume, dans la tiédeur étroite des lits clos... Auriez-vous fait la pêche de saint Pierre?

— Miraculeuse, en effet, a été notre pêche! »

Il y eut, dès l'aube, un attroupement considérable dans l'enclos sacré de Saint-Colloden, où la croix avait été déposée. On défilait autour d'elle, mains jointes, en récitant des *Pater* et des *De profundis*. Les vieilles remuaient leur tête branlante et disaient :

« Vous verrez que ce sera une bénédiction pour le pays. »

Le recteur de Plogoff, averti par exprès, vint avec son vicaire, tous deux revêtus de leurs ornements sacerdotaux; et la croix-épave, comme on la nommait, fut transportée au bourg, sur une civière ornée d'un drap blanc, au milieu d'un immense concours de peuple chantant en chœur l'hymne latine : *O crux, ave, spes unica!* Il fut entendu, d'un commun accord, qu'on l'érigerait sur le fût décoloré du calvaire de Penn-an-Néac'h, parce que de

là-haut elle dominerait tout le Cap, les petits champs tristes, la stérilité des landes et le retentissement sauvage de l'Océan.

Après m'avoir conté par bribes cette histoire, mon conducteur ajouta :

« C'était une croyance, chez nos pères, que, le jour où la croix de Ker-Is serait ramenée en procession à Plogoff, la ville entière, maisons et gens, sortirait des ondes à sa suite... Mais, conclut-il mélancoliquement, ou bien celle-ci n'est pas la croix de Ker-Is, ou bien nos pères ont été dupes d'un mensonge. Depuis trente-cinq années que ce christ est là, il a sous les yeux le même spectacle, la même solitude, peuplée seulement de moutons épars, la même route déserte où, dix mois sur douze, il ne passe que du vent! »

Et il rendit la bride à sa bête. Sur notre droite, d'un fond de val embrumé, surgissait la croupe d'une église, et dans le ciel pâle, ouaté de nues floconneuses, la silhouette d'un clocher montait.

## III

Plogoff. Il est près de onze heures et demie. Le *Sanctus* tinte, la grand'messe va finir. Assis sur la margelle de l'échaliier qui donne accès dans le cimetière, j'achève de noter la physionomie du bourg.

Une dizaine de maisons tout au plus, pèle-mêle et comme en tas, basses, trapues, solidement enracinées dans le sol, tournant uniformément le dos à la mer. Une branche d'ajonc desséché sert d'enseigne à une auberge. C'est ici un des derniers villages de France, du côté de l'Atlantique; au delà, il n'y a plus rien que deux ou trois kilomètres de terres pauvres plongeant à pic dans l'immensité. Malgré l'étroitesse de ses ruelles, il a grand air, avec ses vieux logis de pierre grise qui ont bravé tant d'assauts, bercé tant de générations héroïques.

L'église, malheureusement et maladroitement retouchée à diverses époques, surtout au dix-huitième siècle, conserve néanmoins de très belles parties. La tour s'élance d'un seul jet, svelte comme un épi, et, sur sa base, sont sculptés en relief des motifs maritimes, armes parlantes du clan de pêcheurs qui fit édifier le monument à ses frais. Telles, en particulier, ces deux barques symboliques, soulevées par des lames en fureur, mais qu'une équipe de rameurs

infatigables conduit, d'un mouvement souple, à travers la colère impuissante des eaux.

Les descendants de ces rameurs ont, comme eux, des têtes superbes d'énergie et d'audace.

Les voici paraître sur le seuil du portail, tenant leur béret d'une main, essuyant de l'autre la poussière des dalles collée à leurs genoux. Ils sont grands, pour la plupart, avec des allures un peu lourdes, dégingandées; ils ont la gaucherie des oiseaux du large que « leurs ailes de géants empêchent de marcher ». Race de corsaires, ingénus comme des enfants, âmes violentes et candides. « Le vent peut souffler, la mer peut gronder, dit un de leurs adages, le Capiste n'a peur de rien, si ce n'est d'un regard de femme. » La femme exerce, en effet, sur ces natures indomptées, un empire étrange. Elle les subjugué par sa faiblesse même, par sa supériorité morale, peut-être par d'inconscients artifices. C'est une influence qui tient du sortilège, de l'envoûtement.

Mais aussi, qu'il est clair, et sérieux, et dominateur, le regard des *Capenn*, des frustes filles du Cap!

Elles viennent de se répandre dans le cimetière, parmi les tombes. Les toutes jeunes ont une grâce singulière et, en dépit de leur vêtue grossièrement taillée, des formes presque élégantes. La figure est fine, le teint mat comme l'ivoire; l'ombre longue des cils descend sur de beaux yeux roux, couleur de goémon, attirants et profonds comme des

gouffres. C'est le lieu de transcrire ce propos d'un marin entendu à Troguër :

« Méfiez-vous de ces yeux-là : ils ont des lames sourdes. »

Même chez les vieilles, les traits gardent une noblesse. Rien de vulgaire ni de bas. Jusque dans le parchemin ridé des visages, persiste un je ne sais quoi de frais, de délicat, de pur, le reflet d'une candeur éternelle.

En écrivant ceci, je songe surtout à Gaïd Alain, dont je fus, en ce plaintif soir de novembre, l'hôte attendri et reconnaissant.

Des gens renseignés m'avaient dit, quelques jours auparavant :

« Si, comme il est fort possible, vous ne trouvez pas de lit à Plogoff, adressez-vous à Gaïd Alain. »

Justement les auberges étaient pleines. Partout j'avais reçu la même réponse :

« Mille regrets. Il nous est venu du monde de notre parenté, pour la Commémoration des défunts. »

Force me fut de m'adresser à Gaïd Alain. Un marin me la désigna, agenouillée au pied du calvaire, là où l'on prie pour les morts sans tombe, pour les noyés dont la mer n'a jamais revomi les cadavres. Je vis une petite vieille toute ridée, au corps si réduit qu'il donnait l'impression de quelque chose d'impondérable, d'immatériel. Quand elle se fut levée, je m'avançai et lui fis ma requête. Elle eut

un gracieux sourire, qui courut dans ses yeux clairs comme un rayon de soleil sur la face des ondes.

« Certes, certes, dit-elle en un joli breton chantant, vous n'aurez pas seulement un lit, vous aurez une chambre. Venez tout de suite, si cela vous agrée. Il y a de la soupe fraîche au Manër : vous vous mettez à table avec nous. »

Je l'accompagnai sur-le-champ, et, dès les premiers pas, elle me traita en ami, en confident, m'ouvrit sa délicieuse petite âme, son âme charmante et surannée, toute parfumée d'antiques croyances, de mélancoliques choses d'autrefois, et qu'elle comparait elle-même à un livre gardant, entre ses feuillets déteints, des formes et des odeurs de fleurs desséchées.

La route que nous suivions, à travers le grand pays nu, était comme suspendue dans l'espace. Son large ruban se dessinait en clair sur un sol décharné dont l'âpre ossature de granit perçait à chaque pas. Des pointes de roches grisâtres crevaient la terre rousse des landes, semée d'ilots de bruyères d'une teinte délicatement rosée, d'une fine nuance d'héliotrope. Sur les crêtes lointaines, des silhouettes d'hommes, de femmes, se profilaient avec une extraordinaire netteté, prenaient des proportions quasi surnaturelles sur le vide prestigieux de l'horizon. Parfois, des « brouées » de vent passaient, remuant un air sursaturé de sel, de saumure marine, d'âcres

senteurs, — un air trop fort pour des poumons humains.

Et, tout à coup, une cassure se faisait, presque à toucher la route, dans l'architecture du paysage; et c'était, dans un éblouissement subit, une brusque ouverture sur l'abîme, sur les solitudes béantes de la mer, sur l'infini. Jamais je n'ai mieux senti la vanité des épithètes par lesquelles nous essayons d'exprimer la divine magie de l'Océan.

Ni bleues ni vertes, ces eaux, ni d'aucune des colorations céruléennes qu'on a coutume d'y voir. Seules les mobiles, et fugitives, et insaisissables irisations du cou des ramiers en auraient pu rendre l'éclat changeant. Et c'était encore comme un lac de métal liquide qui allait s'éclairant d'une pâle lumière sidérale jusqu'à ce qu'il se confondît, tout là-bas, avec les profondeurs ennuagées du ciel.

Comme nous passions devant une de ces échancreures de mer, une goélette surgit à l'improviste de derrière la falaise, glissa sur le champ miroitant des ondes et disparut, de la même allure silencieuse, de l'autre côté du versant. Ce fut une chose de songe, la fuite momentanément aperçue d'un vaisseau fantôme. Gaïd eut-elle la même impression que moi? Elle interrompit ses confidences personnelles pour me demander, à brûle-pourpoint :

« Avez-vous entendu parler du « navire de la « Peste » ?

— Jamais.

— C'est ici, voyez-vous, une terre d'expiation. Depuis les débordements d'Ahès, fille de Gralon, une malédiction pèse sur elle, qui ne sera levée que le jour, promis, mais inconnu, de la résurrection de Ker-Is.

« Regardez ! Ces landes, ces hauteurs tristes, ces amas de roches stériles, ces calvaires dressés un peu partout, ne dirait-on pas la désolation d'un cimetière immense ? C'en est un. Oui, chacun de ces coteaux est une tombe qui enferme les ossements, non pas d'une famille, mais d'un village entier, de toute une peuplade. Trogor, Lestrézec, Penn-ar-Gér, bourgs florissants autrefois et qui ne sont même plus l'ombre de ce qu'ils ont été. Le son du biniou retentissait alors dans ce désert, et les danses du dimanche s'y déroulaient de Plogoff au Raz.

« Dieu crut sans doute que les orgies de Ker-Is menaçaient de recommencer. Il manda la Peste :

« — Va, lui dit-il, dénoue les danses et fais taire les binioux.

« Un jour donc, à l'entrée de la baie des Trépassés, se montra un navire gigantesque dont les voiles noires obscurcirent tout l'horizon. C'était un dimanche : les Capistes se livraient à leurs ébats. Ils s'arrêtèrent déconcertés, cherchant quel pouvait être ce bateau sinistre qui interceptait de la sorte la lumière du soleil béni.

« Et voici que du bateau s'éleva une forme blanche, semblable à une femme vêtue de longues mouselines flottantes, et qui ondulait dans l'air ainsi qu'une fumée.

« Un vieux qui savait les choses de la vie et de la mort s'écria :

« — Malheur sur nous, sur nos biens et sur nos âmes ! Ce navire est le navire de la Peste, *lestr ar Vossen* ! Et cette forme qui vient vers nous, c'est Elle, la Vierge blanche, qui n'a ni chair, ni sang, ni cœur, qui empoisonnerait de son souffle la mer même, et dont la robe, sur tout ce qu'elle touche, se glace comme un linceul.

« Il achevait à peine que la robe de la Peste l'enveloppait, lui et tous ceux qui étaient là, comme une nuée de sardines prises dans les mailles d'un filet...

« Une *gwerz*, continua Gaïd, a conservé la mémoire des ravages exercés par le fléau. »

Sur ma prière, elle l'entonna, de sa voix douce, où survivaient des notes jeunes, d'une exquise fraîcheur :

... Au village de Lescoff, c'était pitié  
D'entendre les jouvencelles jolies  
Faire, mourantes, leur testament.

— Mon tablier de percale fine,  
Je le donne pour essuyer le calice ;

Et mon tablier de toile de Hollande,  
Pour servir de nappe sur l'autel de saint Colloden...

Sept jeunes hommes de la même maisonnée  
S'en sont allés en terre dans la même charretée ;

Leur pauvre mère les trainait;  
Derrière, le père pleurait.

La peste a tout fauché, sauf deux :  
Une vieille de quatre-vingts ans  
Et un fils prêtre qu'elle avait...

Nous arrivions au seuil d'une cour, ceinte de hauts murs croulants. Gaïd se tut. Nous étions au Manèr.

L'antique demeure délabrée du Manèr, une gentilhommière qui eut ses jours de splendeur, est comme sculptée au flanc septentrional du morne que termine, vers l'ouest, la pointe du Raz. Elle domine une vallée nue, ouverte sur le large, sorte de tourbière immense où bleuit, entre des tiges blondes de roseaux, un vaste miroir d'eau stagnante. Des nuages en fuite le balayaient de leurs grandes ombres. Gaïd Alain étendit le bras : « L'étang de Laoual, » me dit-elle. Et, de nouveau, évoquée par elle, surgit devant moi la tragique et mystérieuse image de Ker-Is.

Ces eaux mortes couvrent une église enchantée. Vous connaissez les deux vers de la complainte, les seuls que la mémoire des hommes en ait retenus :

Sept-vingts manteaux d'écarlate, sans compter les autres,  
Venaient de la ville d'Is entendre la messe à Laoual...

La nuit de Noël, on les rencontre, les sept-vingts manteaux d'écarlate, chevauchant sur des bêtes d'Apocalypse vers l'étang fatal. Des gens du parage les ont vus. Et ils ont vu aussi l'eau bleuâtre s'illuminer soudain, des vitraux multicolores flamboyer dans ses

profondeurs, et des foules innombrables, pleines d'un singulier silence, s'engouffrer sous l'ogive étincelante du porche.

Un très vieux prêtre, aux cheveux si longs et si blancs qu'ils se confondent avec la blancheur de son surplis, se tient debout devant l'autel, les mains levées au-dessus d'un missel d'or, les lèvres entr'ouvertes pour achever une parole restée en suspens. Qu'un vivant l'achève pour lui, et Ker-Is aussitôt ressuscitera de ses limbes. Mais quel peut-il bien être, ce mot magique, ce mot interrompu? Nul ne le sait.

Parfois, dans les soirs très calmes, des frissons subits rident la face de l'étang, et des bruits de cloches très lointains, étrangement mélodieux, se propagent à travers les ondes, gagnent peu à peu les couches supérieures de l'air, enveloppent tout le pays d'une musique ineffable.

Gaïd Alain n'eût pas été de sa race, si elle n'avait elle-même entendu la sonnerie ensorcelante des cloches de Ker-Is. Que d'heures elle avait passées à l'écouter, assise sur ce seuil d'où elle me commentait, avec un geste de prêtresse des temps fabuleux, tous les détails de ce grave et majestueux horizon, historié de lugubres légendes!

Lorsque, après le frugal repas servi par les deux filles de mon hôtesse, j'annonçai mon intention de faire le tour de la baie des Trépassés, ou plus exacte-

ment de la baie des Ames (*Boë an Anaon*), Gaïd s'offrit spontanément à me conduire de station en station, comme elle disait, dans ce funèbre pèlerinage.

« Les jeunesses iront à vêpres prier pour les « enterrés ». Moi, en vous guidant, je réciterai mes *De profundis* le long de la mer. C'est un cimetière aussi; les corps de mon grand-père, de mon père et du second de mes fils y dorment à jamais. »

Nous dévalâmes par les landes.

J'avais presque peine à suivre cette vieille femme, dont le corsage dégrafé, formant veste, voltigeait en avant de moi, tantôt parmi de hauts ajoncs aux teintes métalliques, tantôt parmi des feuillages sanglants de fougères. Des eaux plombées de l'étang de Laoual, des bandes des sarcelles, de pluviers, s'élevèrent à notre approche, d'une aile furtive, silencieuse, comme alourdie par l'humidité de l'espace.

« Des âmes, monsieur! » prononça Gaïd. Un chasseur forcé commit le sacrilège de tirer sur une d'elles. Comme il allait la fourrer dans sa gibecière, elle le supplia d'un ton dolent :

« — Je ne t'ai fait aucun mal. Pourquoi troubles-tu ma pénitence?... »

Un bourrelet de sables industrieusement amoncés par la mer barre l'étang et ne laisse filtrer dans la grève qu'un mince filet d'eau.

« Voilà! » me dit Gaïd.

A nos pieds s'étalait une plage couleur d'ocre,

enserrée à droite, à gauche, entre deux pinces sombres, deux grands promontoires déchiquetés, découpant sur le ciel des silhouettes identiques, également âpres et tourmentées, l'un Beg-ar-Raz, l'autre Beg-ar-Van, taillés en quelque sorte sur le même patron, semblables, l'un et l'autre, aux derniers pans restés debout d'un monde en ruine. L'intervalle était rempli par l'escalier mouvant de la mer, dont les houles s'étagaient, à perte de vue, jusqu'aux extrêmes confins de l'horizon. Rien ne saurait rendre l'impression d'absolue solitude, de veuvage, de néant que donne, l'hiver, cette « baie des Ames », *Boë an Anaon*, comme l'appellent les Bretons, en leur langue, d'un mot sourd et plaintif, emprunté, dirait-on, au vocabulaire de *l'au delà*. La puissante lamentation de la mer tantôt éclatait en sanglots, tantôt se traînait en longs gémissements.

Par instants, d'une des failles béantes de la pointe du Raz, un fracas plus sonore, une espèce de hurlement sauvage montait, et, sur la crête des roches, des écumes bondissaient, couraient, pareilles à des crinières de cavales affolées.

« L'Enfer, le trou des Damnés, » murmura Gaïd Alain.

Au centre de la baie, vers le large, se dresse l'îlot abrupt de Tovinok, que couronne un phare, seul point occupé de cette côte sinistre. Les deux gardiens qui y vivent emmurés dans leur tour de pierre

assistent fréquemment, s'il faut en croire la légende, à des scènes fantastiques dont ils aimeraient autant n'être pas les témoins.

Ils partagent, en effet, cet écueil avec le muet « batelier des Ames ». Les nuits de tourmentes, quand souffle le kornog<sup>1</sup>, ils le voient, dans sa barque en forme de cercueil, empiler les uns sur les autres les cadavres errants des noyés que poussent vers lui les vagues et qu'il recueille à mesure tout ruisselants. Puis, le chargement terminé, il hisse sa voile noire, brodée d'une croix blanche. Il se dirige d'abord vers le trou des Damnés. On entend : plouf!... plouf!... Les corps maudits s'engouffrent, avec des cris atroces, et des flammes livides jaillissent des profondeurs de l'enfer marin... La ténébreuse embarcation a viré de bord : elle vogue maintenant vers la pointe opposée, va mettre sous la protection de saint Theï les morts à qui reste quelque espoir de salut.

La fruste et minuscule chapelle est accrochée au revers de la falaise du Van, surplombant l'abîme. Elle m'apparut, au milieu de ce vaste paysage funéraire, comme le sanctuaire mystérieux de la déesse de la Mort.

Pendant que nous regagnions la terre habitée, sa cloche grêle, au timbre rouillé, tinta pour l'Angélus du soir, et je ne pus me défendre d'un sentiment d'angoisse, de détresse infinie, mêlé d'effroi.

1. C'est le nom du vent d'ouest, le « roi des vents bretons ».

## AU VENT DES ILES. — YANN-HE-GROK

—∞—

### I

Le ciel est immense. Des stries de nuages s'y balancent doucement comme les sillons des vagues sur la face de la mer. Les brumes matinales se sont levées. Et voici monter des eaux trégorroises des monstres inattendus. Ce sont les îles-sœurs, au nombre de sept, chiffre fatidique. Elles se suivent à la file, semblant nager comme en procession l'une derrière l'autre. La grande Tomé, plus voisine de la terre, surveille, dirait-on, leurs ébats avec des yeux indulgents d'aïeule. Quant aux jeunes îles, elles s'aventurent hardiment au large. Elles sont blondes, sous le soleil, du blond soyeux et délicat des cheveux d'enfant en Bretagne. Derrière elles, très loin, tout au fond de l'horizon, le phare des Triagoz pointe comme la houlette d'un pasteur des flots. Autour de notre barque, la mer donne l'impression d'un pré mouvant, tant elle est couverte de goémons, d'algues, de longues herbes étranges, de lianes marines.

Une croupe de bête préhistorique, la queue mince, quasi rattachée encore au continent, la tête plus

monstrueuse que le corps et tournée vers le large, telle est Tomé. On l'appelle en breton Taféak. Un gazon foisonnant, roussi au vent de mer, lui fait un pelage de fauve.

J'y débarque seul, par ce clair matin d'août. C'est une exquise sensation que celle du dépaysement absolu... quand on sait qu'il ne doit pas trop durer. Il me revient du fond de mon enfance, le rêve, qui me fut si cher autrefois, d'une vie à la Robinson. L'île est déserte ou paraît l'être. Déserte d'humains, s'entend. Car elle est toute peuplée d'oiseaux marins : près de moi, une troupe de goélands sèchent sur une roche leurs ailes éployées ; à un mouvement que je fais, ils s'envolent, mais sans hâte, d'un essor grave, comme des gens polis qui se lèveraient à l'approche d'un étranger.

On dit en Bretagne que les goélands vivent très vieux. Ceux-ci ont l'air de patriarches, avec leur ventre blanc et leurs allures solennelles. Ils devaient être déjà de ce monde lorsque saint Kirek, venant d'Hibernie, aborda en ces lieux. Ils l'ont vu arriver dans son auge de pierre, tendant au-dessus des eaux, en guise de voile, un pan de son manteau de bure. Je n'ai rien de commun avec saint Kirek, hélas ! si ce n'est d'être un des derniers fils de sa race proscrite, un des derniers songeurs que hante encore le spectre mélancolique du passé. J'imagine pourtant qu'au lendemain de la tempête saxonne il dut, en

prenant terre aux grèves de Taféak, éprouver quelque chose d'analogue à ce que je ressens : ce repos, cette fraîcheur soudaine qui détend l'âme et qui l'embaume toute, au contact d'un pays vierge, ce grand silence, ce calme de l'isolement qui s'infiltré en vous comme un bien-être mystérieux...

J'escalade des roches, je franchis une haie d'épine sauvage, et me voilà au milieu d'un beau champ de blé ! Il y a donc des hommes ici ?

Un sentier battu longe la côte, un petit sentier de corniche. Les hauts épis, lourds de grain, me frôlent au passage. Au bout du champ, un échelier. Je suis dans une cour jonchée de bouses et de goémons. Assis sur un tas de fougères fraîchement coupées, un enfant dépouille un congre. L'énorme anguille traîne à terre, écorchée à demi. Ma présence ne dérange en rien le gamin, qui continue en paix sa besogne sanglante. Je lui demande en *brezonnec*<sup>1</sup> :

« Gars, c'est toi qui demeures en cette maison ?

— Oui, avec mon père et mes deux sœurs. Ma mère est morte. »

C'est à peine s'il a levé les yeux.

1. En breton.

## II

La maison est en galets de grève cimentés d'argile; un toit de vieilles ardoises brodées de lichens grisâtres qui ressemblent à des cristallisations; une porte basse, une lucarne munie d'une barre de fer dentelée comme une crémaillère. Çà et là, devant la façade, des outils de labour pêle-mêle avec des engins de pêche. Une grande belle fille vient d'apparaître sur le seuil. Elle m'a entendu parler breton à son frère, elle m'accueille avec une rudesse aimable.

« Entrez hardiment. Vous trouverez escabeau pour vous asseoir. »

Tous ces intérieurs de Basse-Bretagne ont la même étrangeté. Il y règne je ne sais quelle ombre religieuse où l'on a peine d'abord à s'orienter, tant est pâle et discret le mince rayon de lumière que laisse filtrer l'unique fenêtre. C'est une obscurité bleuâtre, une atmosphère nocturne de rêve; les choses n'y ont ni contours ni formes. Seule une statue toute neuve, une Vierge en plâtre, d'un blanc cru, fait une clarté au fond de la mesure. Cela vous donne l'impression d'être dans un oratoire, dans un de ces sanctuaires moisis du pays armoricain, qui ne s'ouvrent qu'une fois l'an, le jour de la fête patronale.

La grande fille qui m'a précédé époussette du

coin de son tablier un des bancs de l'âtre. Je m'y installe. La conversation s'engage. Tout en allant et venant à travers la maison, en dressant le couvert pour le repas du matin, mon hôtesse m'apprend qu'elle a nom Rose Kervégan, et que depuis des générations les Kervégan sont fermiers de l'île.

« Autrefois, dit-elle, nous étions à l'aise, et rien ne manquait chez nous, ni la viande de boucherie, ni le cidre, ni même le bon vin, à ce que nous a conté notre père. Il a connu ces temps-là, et il s'en souvient, quoiqu'il fût alors plus jeune que mon frère Yvic. Aujourd'hui nous ne sommes plus que des gens de misère. C'est le train du monde. Mais il y a toujours un morceau de pain et une écuellée d'eau claire pour le passant. Mon père et ma sœur Monna ne vont point tarder. Vous mangerez avec nous, si le cœur vous en dit.

— Je ne demande pas mieux, mais que tout soit en commun. »

Je vide sur la table les provisions que j'ai apportées de la « grande terre<sup>1</sup> » et dont je croyais déjeuner seul dans quelque recoin de Taféak.

« Ho! ho! s'écrie la fille, vous êtes un mangeur de pain blanc, vous! Du reste, cela se voit à vos habits. Si j'avais prévu que vous eussiez le bissac si bien garni, je me serais donné garde de vous convier à notre repas de pauvres.

1. C'est-à-dire la terre ferme, le continent.

— Vous auriez eu tort... »

Le père vient d'entrer. C'est un homme de haute taille, aux traits énergiques, aux yeux très doux et presque enfantins : une figure de forban placide. Il ne paraît nullement surpris de me trouver là.

« Beau temps, n'est-ce pas ? dit-il du ton le plus naturel, et comme si ma présence sous son toit était chose coutumière.

— Superbe, en vérité. »

Il n'y a pas eu de glace à rompre. Nous causons déjà comme de vieux amis.

Monna, une fillette à peau brune, aux yeux aigus et sournois tout ensemble, jette à poignées dans la marmite des crevettes qui frétilent encore. Yvic, le garçonnet, fait une entrée triomphale d'Hercule enfant, ses deux poings retenant la gueule du congre jeté en travers sur son épaule, le corps ployant sous le cadavre du monstre frais écorché, tout heureux de montrer sa force devant un inconnu. Brusquement il lâche la bête, la contemple un instant, allongée à terre, puis prend plaisir à l'enrouler plusieurs fois sur elle-même, comme un agrès sur le pont d'un navire.

La belle Rose me désigne ma place — la place d'honneur — au bout du banc, près de la fenêtre. J'ai rarement déjeuné d'aussi bon cœur. Par instants, de grands vols d'oiseaux blancs passent dans le champ de la lucarne. Des mouches dorées bour-

donnent dans les plis des petits rideaux retenus par de minuscules embrasses. A la cloison de bois brut, en face de moi, s'effiloque une vieille image où se voit le *Boudédéo*, le Juif errant, enjambant des villes et des fleuves, et où se lisent encore quelques couplets de sa complainte bretonne.

Mes yeux se sont habitués aux douces ténèbres qui emplissent la pièce. Je distingue çà et là des cadavres de meubles, un bahut croulant, une gaine d'horloge dont le balancier dort immobile, un lit enfin, le seul visible. Les yeux en trous de vrille de la taciturne Monna ont suivi mon regard.

« Le « monsieur », dit-elle en s'adressant à son aînée, s'étonne de ce qu'il n'y a qu'un lit dans la maison. Il ne sait pas qu'Yvic et le père couchent sur du varech dans le grenier.

— Oui, continue Job Kervégan, le chef de famille, et nous y dormons plus souvent de jour que de nuit. Vous n'êtes ni gabelou ni employé de la régie, je peux bien vous faire cette confidence. Voyez-vous, c'est pour les pauvres gens de la côte que le bon Dieu a créé la nuit. Sans elle, je me demande ce que nous deviendrions. Comment voulez-vous qu'on vive avec quelques boisseaux de blé et cinq ou six cents de pommes de terre ? Heureusement la mer est là. La mer est la pourvoyeuse de ceux qui n'ont que leurs bras, leur faim et leur misère. Elle nous donne, bon an, mal an, quinze douzaines de homards que

les filles vont vendre à Perros. Mais elle est surtout la « mère aux épaves ». Les épaves, c'est notre vraie moisson. Vieux bois, vieux fers, cela se transforme en beaux écus. La récolte dure toute l'année, depuis l'heure où s'allument les phares, les *feux de nuit*, jusqu'à celle où l'aube commence à poindre. Par exemple, il faut y mettre sa peine. Gare aux douaniers ! Ces oiseaux du « gouvernement » se tiennent perchés au haut des falaises. Ils sont toujours prêts à s'abattre sur vous, comme des cormorans sur une proie. Ce n'est pas que je leur en aie rancune. Ils font leur métier ; ils gagnent leur pain à leur façon, comme nous le nôtre. Mais notre façon à nous est plus dure. Ah ! il n'en était pas ainsi du temps de ma jeunesse !... Puisque vous avez habité Penvénan, *ô trou*<sup>1</sup>, vous avez dû entendre parler de Yann-he-Grok<sup>2</sup> ?

— Certes oui.

— Vous voyez en moi le dernier survivant de ses treize fils. »

1. Monsieur.

2. Jean au Croc. On l'appelait ainsi parce qu'il avait eu le poing amputé et qu'il portait un crochet de fer en guise de main.

### III

En disant cela, Job Kervégan, à qui j'ai tendu une gourde de rhum, s'en verse une pleine rasade et l'avale d'un trait. Ses yeux brillent d'un orgueil naïf. C'est sa noblesse à lui, cette parenté avec le pirate le plus ingénieux, le plus jovial, le plus féroce, le plus drôle dont on s'entretienne aux veillées d'hiver en ces parages. Si j'ai entendu parler de Yann-he-Grok ? Il a été le cauchemar de mes sommeils d'enfant. Aujourd'hui encore, quand il m'arrive d'être distrait par les craquements sourds d'une charrette qui passe au loin, dans la nuit, je me souviens aussitôt de ce Croquemitaine bas-breton, j'évoque mes terreurs d'autrefois dans la grande chambre de Penvénan, et je me dis :

« C'est le chariot de Yann-he-Grok. »

Si l'on m'avait consulté hier sur l'authenticité du personnage, j'aurais probablement répondu que Yann-he-Grok, comme *Yann-ann-Od*<sup>1</sup>, *Yann-he-vaz-houarn*<sup>2</sup> et tant d'autres Yann, ou grotesques ou mal-faisants, devait être une figure de légende, le type mythologique du « fraudeur », tel que l'avaient pu rêver des imaginations de vieilles femmes sur

1. Jean des Grèves.

2. Jean au Bâton de fer.

le littoral armoricain. Eh bien ! non : Yann-he-Grok a existé, Yann-he-Grok a une histoire que je vais connaître, et c'est son propre fils qui va me la conter. Bénie en soit Notre-Dame de Bonne Fortune, qu'on invoque à Confort en faisant tourner sa roue garnie de clochettes ! J'éprouve l'émotion ingénue d'un chasseur qui, sorti pour une simple promenade, voit tout à coup un lièvre magnifique venir se jeter affectueusement dans ses bras.

« Comment ! vous êtes le fils de Yann-he-Grok ! Buons à sa mémoire, Job Kervégan ! Mais, dites-moi, est-ce bien vrai tout ce qu'on raconte de lui ? »

J'ai visé juste : j'ai piqué au vif mon interlocuteur.

« Les « terriens », *ô trou*, racontent son histoire, mais ils n'en ont jamais eu que les miettes. Venez ! Quand je parle de lui, moi, il me faut le grand air. »

Au sortir de la maison, c'est un éblouissement.

Tout flambe dans la lumière intense de midi. La mer, le ciel, de l'or en fusion ! L'île flotte là dedans comme un lingot gigantesque. Le continent, vers le sud, semble une fumée légère, volatilisée. Il fait très chaud, avec de grands souffles frais qui passent de temps en temps et vous épongent.

Nous grimpons un raidillon. Les oiseaux blancs tourbillonnent au-dessus de nos têtes. On se croirait au flanc d'un Sinaï, ou mieux de l'Horeb, le buisson ardent brûlant là-haut. C'est l'heure de la basse

marée. D'immenses prairies jaunes s'étalent à nos pieds, à perte de vue. Les grèves paraissent toutes frissonnantes de colzas en fleur. De toutes parts monte une odeur âcre, singulièrement forte, et vivifiante, et saine. Le gars Yvic, vautre dans l'aire, entonne d'une voix aiguë, d'une voix de courlis, une chanson sauvage aux finales mélancoliques, qui se doit entendre à des lieues. Les paroles mêmes ont une surprenante netteté. Elles arrivent jusqu'à nous, élargies par le milieu sonore, et cependant très précises :

Tudo iaouanc, deuz ar bord-all,  
Mar'c'heus c'hoant da ziski dansall,  
N'ho peus met disken er Porz-Gwenn ;  
Eno man mestr ann danserienn.

Ha bep zul da noz, goude coan,  
Ve ann danso en Crec'h-Morvan !

« Cette chanson que vous écoutez, me dit Job Kervégan, a été faite par mon père à son ami Noël Kerleau. Ce n'est pas pour le vanter, voyez-vous, mais cet homme-là avait tous les dons. S'il avait voulu, Yann-Ar-Guen, le grand rimeur, n'eût été qu'un enfant de chœur auprès de lui. Mais il avait bien d'autres choses en tête !... »

1. « Jeunes gens de l'autre côté (du pays à l'est de la rivière de Tréguier), — si vous avez envie d'apprendre à danser, — vous n'avez qu'à descendre à Port-Blanc ; — là est le maître des danseurs. — Et chaque dimanche, après souper, — ont lieu les danses à Crec'h Morvan... »

#### IV

Nous sommes parvenus au point culminant de l'île.

Le merveilleux décor ! Un archipel groupé harmonieusement et comme en de nobles attitudes ; la mer retirée tout au fond du ciel, suspendue très haut dans le lointain, ainsi qu'une grande moire d'or ; à droite, à gauche, des promontoires lumineux, l'un d'eux portant en croupe un sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Clarté. Ça et là des sémaphores, maisonnettes blanches aux toits blancs, accroupis comme des roufs de navire au pied de leurs mâts ; dans une anse, au milieu d'un fouillis de verdure, le bourg de Perrôs-Guirec, des bleus clairs d'ardoises, un clocher de granit rouge pointant au-dessus.

Nous nous asseyons dans l'herbe courte et drue, dans cette herbe des îles qui ne verdit jamais, qui grisonne, l'hiver, comme une chevelure de vieillard et se reprend à blondir, l'été, comme des frisons d'enfant. La terre chauffée exhale une tiédeur douce et qui sent bon. Des houppes d'un rose délicat et pâle, les fleurs d'une espèce de trèfle marin, émaillelent autour de nous le gazon.

Job Kervégan a bourré sa pipe. Il a aux lèvres un

léger fil de bave comme on en voit pendre aux fanons des bœufs.

Il raconte d'une voix lente, avec des pauses, de soudains silences, des recueils pendant lesquels ses yeux se voilent, comme repliés dans la contemplation de ses souvenirs.

C'est un poème, une épopée d'une majesté tour à tour sauvage et grotesque, que cette histoire de Yannhe-Grok. J'en veux fixer ici quelques épisodes, avec le regret toutefois de ne les point transcrire dans la langue même du « fermier » de Taféak. En pareil cas, ce n'est pas seulement le récit, c'est encore l'accent du conteur qu'il faudrait pouvoir rendre.

« Il doit y avoir de ceci environ quatre-vingts ans, *ô trou.*

« Notre famille habitait à Trômeur, là-bas, dans la grande terre, un moulin à vent dont les ailes tourment encore. Mon aïeul était meunier de son état, mais il était surtout fraudeur par vocation, et aussi par besoin, car la maisonnée était nombreuse. Quand il se rendait chez ses pratiques, dans sa petite charrette attelée d'un bidet de Cornouailles, il était bien rare qu'il ne transportât point quelque ballot de marchandise prohibée, dissimulé sous les sacs de farine. Mon Dieu, il ne faisait en cela que suivre la mode du temps, car les meilleures familles de la contrée se livraient alors à la contrebande. Je pour-

rais vous citer des noms de riches, en honneur dans le pays, dont la fortune n'a pas d'autre origine. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Les « maltôtiers » (douaniers) surveillaient d'un œil méfiant le meunier de Trômeur. Lui plaisantait volontiers avec eux, étant jovial de son naturel, et volontiers leur payait chopine, alors surtout qu'il venait de leur jouer quelque bon tour.

« Un soir, il prit à part mon père, qui était le plus jeune de ses enfants et n'avait pas encore fait sa première communion.

« — Yann, lui dit-il, j'ai dû laisser dans les pierres de Bruk, sous le rocher de la Jument, un sac de tabac fin. Va flâner de ce côté, à la nuit tombante, et tâche de rapporter le sac. Mais veille bien aux gabelous !

« Au « trouble de nuit », Yann dévala vers la grève. C'était déjà un garçon futé, quoiqu'il n'eût pas encore dix ans. Voyant venir un douanier qui allait prendre sa faction dans ces parages, il se mit à siffloter et à muser de roche en roche, faisant mine de chercher des patelles. Il arriva ainsi jusqu'à la Jument, cette grosse pierre que vous apercevez d'ici. Le sac était lourd. Yann se disposait à le traîner entre les galets, quand le douanier, qu'il croyait loin, surgit tout à coup derrière lui :

« — Ah ! maudit avorton, je t'y pince ! Cette fois, nous la tenons, l'engeance des Kervégan !

« Au lieu de fuir, l'enfant s'était couché sur le sac, s'y cramponnait des deux poings. Le gabelou avança la main pour lui faire lâcher prise. Yann la lui mordit jusqu'au sang, de ses dents aiguës comme celles d'un blaireau.

« — Malédiction rouge ! hurla l'homme ; et, dégainant son sabre court : Tu lâcheras cependant, vilaine vermine !

« Le poignet droit de Yann fut presque tranché du coup. Le gabelou emporta le sac, laissa là le garçonnet évanoui. Celui-ci ne revint à lui qu'à la marée montante, quand déjà les vagues lui léchaient les joues.

« Il eut juste assez de force pour rentrer à Trômeur avec sa main pendante, qui saignait tout le long du chemin... »

V

Comme au temps où le petit Yann eut le poignet à demi coupé, dans la grève de Bruk, la mer monte par douces saccades, ou plutôt semble descendre vers nous du fond mystérieux de l'horizon. Le flot envahit les grandes prairies dorées avec une lenteur mesurée et, en quelque sorte, rythmique. Il balance les algues, redresse les goémons, promène sur les végétations marines sa belle ondée calme et réparatrice. Ah ! ces gouttes de sang tombées de la main de l'enfant breton, la mer les a bues, comme bien d'autres. Qui sait pourtant si ce n'est pas elles — et non les varechs — qui font là-bas, sur les pierres, ces larges taches rousses !...

« Mon père, *ô trou*, en resta manchot, après une fièvre dont il faillit mourir. On pansa son moignon avec de l'eau de mer. Plus tard, on commanda pour lui, chez le forgeron de Trélevern, le fameux croc auquel il doit son surnom. »

Il va sans dire que Yann-he-Grok grandit dans la haine des gabelous. La vengeance qu'il tira, jeune homme, du douanier qui l'avait mutilé, enfant, mérite d'être relatée.

Ce douanier s'appelait Liscoat. Peu après l'aventure du coup de sabre, il avait quitté le pays. Des

années se passèrent. Un beau jour, on apprit son retour au Port-Blanc avec le grade de brigadier. Yann fut le premier prévenu. Il donna rendez-vous à quelques compagnons, et le brigadier Liscoat fut enlevé par une troupe de solides gaillards, une nuit qu'il faisait sa ronde entre Roch-ann-Nik et Treztél. On le transporta, ligeté de cordes neuves, au moulin à vent de Trômeur. Kervégan, l'aïeul, était là qui fumait sa pipe à l'angle du foyer.

« Ha ! ha ! c'est toi, monsieur Liscoat, dit-il avec sa bonne humeur goguenarde. Sois le bienvenu chez les meuniers. »

Il alla à son armoire, en tira une vieille bouteille d'armagnac provenant d'un naufrage et en remplit un verre qu'on fit boire de force au gabelou.

« Maintenant, Yann, fais à ton gré. Il est assez lesté. Tu peux lui donner de l'air. »

Le malheureux fut attaché à une des ailes du moulin, et, toute la nuit, les ailes tournèrent, promenant dans l'espace, de leur grand geste de roue de torture, gémissante et sinistre, le cadavre du brigadier. On le retrouva le lendemain, très loin de là, dans une lande.

On attribua sa mort à une congestion, et, ajoute Job Kervégan d'un ton paisible, « l'État fit une pension à sa veuve ».

Yann-he-Grok, dans les récits de son descendant,

apparaît comme le génie même de la contrebande bretonne. Il a des inspirations qui déconcertent. Fils d'une race superstitieuse, superstitieux lui-même en ses moelles profondes, il exploite la superstition d'autrui, s'en fait un précieux auxiliaire. Poète, créateur de mythes, il imagine des légendes terribles, qu'il lâche comme une meute, pour en écarter le passant, à travers les chemins que suivent d'ordinaire ses convois de marchandises. Il les colporte en personne, il les propage. Il feint d'en être le premier épouvanté. Des rouliers, le souper mangé, devisent devant le feu, dans l'auberge. Tout à coup la porte s'ouvre d'une poussée brusque. Yann-he-Grok entre, pâle, défait, les cheveux en désordre :

« Au nom de Jésus-Christ et de la Vierge, logez-moi ! Pour rien au monde je ne retournerais ce soir à Trômeur. »

On s'empresse, on l'entoure. Les questions pleuvent. Une vague angoisse se lit d'avance sur toutes les physionomies, l'attente de l'extraordinaire, le frisson du surnaturel. Ce n'est pas un trembleur que Yann-he-Grok. Pour qu'il soit ému à ce point... Le champ est ouvert aux suppositions les plus folles. Et qu'il en profite habilement, le satané luron, ménageant l'intérêt en artiste consommé !

« Voilà. Je m'en revenais tranquillement de Kerbeulvenn, où j'avais été toucher le prix d'une mouture. Soudain, arrivé près de la croix du Logellou,

j'entends des cris, des appels, des plaintes. Je regarde, je ne vois rien.

« Une voix s'élève plus distincte :

« — Yann ! Yann, tes souliers sont durs. Ne marche pas sur nous, tu nous fais mal.

« En même temps, je sens une cuisson, comme si j'avais le feu aux jambes. Je me jette de côté, dans la douve. Et alors... vous me croirez si vous voulez... alors je vois de petites flammes blanches courir sur la route et tourbillonner comme les feuilles mortes au vent d'orage. Au milieu de chaque tourbillon, une forme humaine se tordait ; et c'étaient toutes ces apparences d'hommes ou de femmes qui poussaient les gémissements et les cris.

« Je dois être blême, n'est-ce pas ? Tout à l'heure je ne sais, en vérité, s'il me restait une seule goutte de sang vivant dans les veines. Je marchais du pas d'un somnambule, me déchirant aux ronces des talus, me cramponnant aux ajoncs, tellement je défailtais, fermant les yeux pour ne point voir et voyant tout de même, poursuivi tout le long du chemin par une affreuse odeur de chair roussie. Tenez, je la sens encore. Mes vêtements en sont imprégnés... »

On venait le flairer à tour de rôle. Et il se trouvait qu'il sentait, en effet, cette odeur de purgatoire!...

Dès lors, comme bien vous pensez, le chemin où Yann avait eu de ces visions horribles était classé

parmi les routes suspectes, celles qu'un chrétien ne fréquente plus après certaine heure de nuit sous peine d'être frappé par la folie ou par la mort. Les douaniers eux-mêmes, Bretons pour la plupart, partageaient le sentiment général à l'égard de ces voies hantées et s'en tenaient, autant que possible, à bonne distance. En sorte que les fraudeurs y pouvaient circuler librement, en toute sécurité, protégés qu'ils étaient par la superstition, la plus efficace des sauvegardes.

## VI

« Vous a-t-on raconté le « tour du cercueil », ditrou ? »

Ah! elle est merveilleusement imaginée, cette histoire. Un lougre anglais avait débarqué à la côte, au fond de l'anse de Pelinec, un fort stock d'objets de contrebande, du drap, des dentelles, des ballots de tabac, des barils de rhum. Il importait de mettre tout cela au plus vite en lieu sûr et de le transporter à la Roche-Derrien, où l'association avait son principal entrepôt.

Or, la Roche-Derrien est à trois lieues de Pelinec. De plus, on perdait un temps précieux si on s'en tenait, en cette circonstance exceptionnelle, à la pratique ordinaire, qui était de suivre de préférence le sinueux lacs des sentiers de traverse, afin de mieux dépister les gabelous. D'autre part, la grand-route offrait bien des dangers. La surveillance y était active, continuelle. Enfin, quel moyen de transport employer? Le plus expéditif était certainement la charrette. Cela permettait de ne faire qu'un voyage, de tout emporter en bloc. Mais c'était aussi courir le risque de se faire arrêter au premier kilomètre et de laisser toute la cargaison aux mains de la mal-tôte. On se réunit en conseil, l'affaire étant d'import-

tance. Chacun ouvrit un avis. Quand tous eurent parlé, Yann-he-Grok sourit doucement. C'était signe qu'il avait trouvé le vrai joint. La proposition qu'il soumit à l'assemblée fut accueillie par des hourras d'enthousiasme. Il faut dire que c'était une idée de génie.

Le jour même elle fut mise à exécution. Yann-he-Grok se rendit au bourg de Penvénan et se présenta chez le menuisier le plus cossu de l'endroit.

« Camarade, dit-il, je suis venu te commander un cercueil.

— Il y a donc quelqu'un de mort dans vos environs?

— Ma foi oui, et le plus bel homme du quartier. Aussi faut-il que le cercueil soit de grandes dimensions et construit en planches solides.

— Qui est-ce qui payera?

— Je suis chargé de faire les conditions et de verser l'argent. Le mort commence à sentir mauvais ; on voudrait que la mise en bière pût avoir lieu avant la nuit.

— Où devrai-je envoyer le cercueil?

— Des hommes le viendront prendre à la brune, si toutefois tu es en mesure de le livrer dans ce délai. »

Le menuisier promit d'autant plus volontiers d'être prêt que Yann-he-Grok se montra tout à fait coulant sur le prix.

Pendant ce temps, un autre fraudeur se transpor-

tait à Saint-Gonval et entra en pourparlers avec le bedeau chargé de l'entretien de cette chapelle, aujourd'hui déchu de son ancien rang d'église paroissiale. Le bedeau se fit un peu tirer l'oreille. La chose était grave. Il ne s'agissait de rien moins que de prêter pour une nuit la croix d'argent à clochettes, le drap mortuaire, une douzaine de cierges et les quatre fanaux qui accompagnent le dais les jours de grande procession. Après quelques tergiversations chez le bedeau, des offres de plus en plus tentantes de la part du fraudeur, le marché fut cependant conclu.

Qui eût été cette nuit-là dans la hêtraie de Pellinac, dont les grandes masses sombres se mirent presque dans la mer, eût assisté à un étrange spectacle. Des gaillards coiffés de suroïts pointus qui les faisaient ressembler à des moines en cagoule « arrimaient » méthodiquement dans une bière colossale des objets de toute forme et de toute nature. Quand on voulut poser le couvercle, il se trouva qu'il ne fermait point.

« Amarrez avec des cordes, dit Yann-he-Grok ; le drap mortuaire couvrira tout. »

Et maintenant c'est un spectacle plus étrange encore, un de ces cortèges fantastiques comme il ne s'en déroule que dans les légendes ou dans les tableaux macabres. En tête s'avance le grand Yann, portant la lourde croix massive solidement assujettie

à son croc de fer. Il a passé sa chemise par-dessus ses vêtements. Il est tête nue, pieds nus. Les petites clochettes, au rythme de sa marche, tintent dans l'air lugubrement. Puis vient le cercueil, soutenu par dix hommes, et, de chaque côté, sont douze adolescents portant des cierges dont les flammes montent pâles, à peine vacillantes, dans l'atmosphère immobile de la nuit. A quelque distance suit un vieillard ; les quatre fanaux qui l'escortent promènent sur son front dénudé, sur ses longues mèches blanchissantes, de singuliers reflets : on dirait le crâne d'un squelette échappé d'un ossuaire. Un vague surplis couvre ses épaules et tombe presque jusqu'à ses talons. Il accomplit religieusement sa besogne de faux prêtre, tient les yeux fixés sur un grimoire qui lui sert de livre d'heures. Des femmes, des enfants, cheminent derrière lui, pêle-mêle, et dans l'ombre grise, embrumée, qui déforme tout, choses et gens, entre les hauts talus qui estompent mystérieusement la route, ce bizarre convoi d'enterrement a bien l'air de sortir d'un autre monde, du pays lunaire et fantomatique de la mort.

Yann-he-Grok avait une voix superbe... Par intervalles, il entonnait, en un latin de sa façon, un « couplet de deuil », lugubre à faire frémir. Il avait des intonations cavernieuses et cependant retentissantes, qui roulaient dans la nuit sonore, se répercutaient au loin d'échos en échos. C'était un chant

si lamentable que, sur le parcours, dans les aires des fermes, les chiens se mettaient à hurler d'épouvante...

Le silence après chaque verset semblait plus profond, et ce long défilé d'ombres, plus terrifiant. Parmi les fraudeurs mêmes, plus d'un avait la chair de poule. L'idée de Yann commençait à ne leur plus paraître aussi drôle. Beaucoup pensaient :

« C'est une vilaine comédie que nous jouons là ! Pour sûr, il nous arrivera malheur ! »

A Croaz-ar-Brabant, il y eut une alerte. Quatre routes se croisent à cet endroit, et, comme tous les carrefours, le lieu a mauvaise réputation. Aussi, pour conjurer les sortilèges, y a-t-on érigé un calvaire à l'un des angles. Les fraudeurs venaient de se signer devant le christ, quand tout à coup, sur le talus, les ajoncs remuèrent. Des têtes parurent, puis des corps. C'étaient les gabelous, toute une brigade, mousquet au poing.

« En joue ! » commanda le chef.

Et, en même temps, il sautait sur la route.

« Vous allez me dire ce que signifie ce cortège, à pareille heure, » fit-il en s'adressant à Yann.

Celui-ci ne se démonta point pour si peu. Et c'est en excellent français, d'un ton d'autorité tranquille, avec une nuance de menace, qu'il répondit :

« Cela signifie, monsieur, que si, à l'instant même, vous ne donnez point à vos hommes l'ordre de pré-

senter les armes, ainsi qu'il est d'usage quand passe un prêtre en surplis conduisant un mort, je vous rends responsable du scandale, et, avant vingt-quatre heures, je vous fais casser. »

Et Yann, entonnant un nouveau verset, se remit en marche, suivi de tout le convoi. Sans attendre l'ordre du chef, les douaniers avaient d'eux-mêmes redressé les canons de leurs fusils. La contrebande passa. On atteignit la Roche-Derrien sans encombre.

## VII

Cette aventure fut d'ailleurs funeste à Yann-he-Grok. L'imagination de ses acolytes ordinaires avait été frappée. Ils avaient vu la mort de trop près; surtout, le sentiment d'avoir commis un sacrilège leur était pénible. Leurs femmes, quand ils rentrèrent au logis, se récrièrent en leur trouvant des mines si pâles et si défaites. Ils devinrent mélancoliques, taciturnes, perdirent le goût du pain, séchèrent sur pied, glacés par le souffle de l'*Ankou*<sup>1</sup> qu'ils sentaient constamment sur eux. Il en trépassa, dans l'année, une dizaine. La même croix d'argent à clochettes, le même drap mortuaire, les mêmes cierges qui avaient servi pour « le coup du cercueil » les conduisirent l'un après l'autre à l'enclos des tombes, dans la trêve de Saint-Gonval.

Les survivants de la bande se rendirent un soir chez Yann-he-Grok, au moulin de Trômeur. Yann fumait sa pipe, assis sur la marche du seuil.

« Je sais ce qui vous amène, leur dit-il, avant même qu'ils eussent ouvert la bouche. Vous venez m'annoncer que je n'ai plus à compter sur vous. C'est bien. Retournez à vos champs ou à vos barques.

1. Personnification masculine de la mort en Bretagne.

Grattez la terre avare, éventrez la mer stérile. Vivez et crevez en gueux : cela vous regarde. Bonsoir ! »

Et il les congédia du geste, non sans avoir craché sur le sol en signe de mépris.

Pour lui, il continua son métier de fraudeur jusqu'à son dernier jour. Ce dernier jour eut un caractère singulièrement tragique. Voici, en effet, en quelles circonstances disparut Yann-he-Grok. Je laisse la parole au fermier de Taféak.

« Il pouvait être environ deux heures du matin. Je dormais avec trois de mes frères, en *pagaille*, dans un grand lit clos, au bas bout de la maison. Le père vint et nous réveilla durement. Il avait à la main la lanterne sourde dont il avait coutume de se munir quand il partait en expédition.

« — Ça, Jacques, Pierre, Job, levez-vous, fit-il. Vous allez m'accompagner.

« Job, c'était moi, comme vous savez; Pierre et Jacques étaient les deux aînés.

« Mon frère François, le quatrième des treize gars, qui couchait aussi avec nous, demanda :

« — Vous n'avez pas besoin de moi ?

« — Non, répondit le père; tu peux te recoucher. Seulement si la mère, à l'aube, s'étonne de notre absence, tu lui diras que vers midi nous rentrerons sûrement... A moins, ajouta-t-il après un silence, à moins d'accident imprévu.

« Il faisait, dehors, nuit grise et triste, mais sans brume, et la mer éclairait. Le père marchait très vite, et nous étions obligés de trotter pour le suivre. Il était songeur, préoccupé. C'était l'heure de la demi-marée; notre barque était encore à flot dans la crique rocheuse où d'habitude on la mouillait. Quand nous fûmes à bord, le père, qui jusque-là n'avait pas desserré les dents, nous dit :

« — Mettez-vous aux avirons et nagez en silence.

« Mes frères me l'ont avoué depuis : à ce moment ils eurent, comme moi, le cœur étreint d'une vague angoisse. L'oppression d'un malheur était sur nous. Le père, accoudé à la barre, regardait devant lui, au loin, de l'air d'un homme absorbé en des pensées graves. L'eau, à peine ridée, luisait d'un éclat mat, comme endormie. Nos rames ne faisaient pas plus de bruit que si on les eût plongées dans de l'étaupe. Comme nous tournions l'île Saint-Gildas, nous aperçûmes la silhouette d'un navire qui fuyait, grand large.

« Les courants sont terribles dans ces parages. A quelques encablures se dressait Ar Vroac'h, une roche âpre et haute, ainsi nommée à cause de sa forme qui est celle d'une *vieille* accroupie.

« — Voilà où il faut aborder, dit le père. Souquez ferme, les enfants !

« Il se pencha pour prendre au fond de la barque un rouleau de corde et en noua une des extrémités

solidement autour de ses reins. Un ressac violent battait les flancs de la roche : nous parvînmes cependant à le dompter.

« — Attrape, Job! me cria le père en me lançant l'autre bout de la corde.

« D'un bond, au risque de se tuer mille fois, il avait sauté sur la roche. Notez, *ótrou*, qu'il avait alors cinquante-sept ans sonnés. Souple comme un chat, malgré son âge.

« — Filez l'amarre, nous dit-il, mais ne lâchez que si je vous l'ordonne.

« Il nous avait souvent employés à des besognes de ce genre. Nous savions ce que nous avions à faire : nous maintenir dans les eaux calmes, sans toutefois que l'amarre se tendit au point d'entraver les mouvements de Yann-he-Grok. Nous restâmes là, penchés sur nos avirons, prêts au moindre appel.

« Ar Vroac'h était une des cachettes de recel pour la fraude, la plus dangereuse, partant la moins suspecte. Le navire que nous avions aperçu gagnant le large venait, sans doute, d'y déposer de la marchandise, et c'était cette marchandise, emmagasinée dans une fente de la pierre comme dans une armoire, que le père dégageait avec précaution, de peur d'endommager les ballots. Nous le regardions aller, venir, extraire les paquets de toutes formes et les empiler sur une étroite corniche au pied de la roche. Les douaniers, ma foi, nous n'y pensions guère! D'a-

bord, ils ne paraissaient jamais dans l'île; et puis, à moins d'une trahison, il ne pouvait leur venir à l'esprit de surveiller Ar Vroac'h. Sur les eaux assoupies régnait un vaste silence, un silence émouvant, tellement il était profond. Tout à coup, le bruit sec d'une détonation retentit. Je crois l'ouïr encore. Jacques, le frère aîné, avait baissé vivement la tête.

« — Père, dit-il, on tire sur nous! J'ai entendu siffler la balle!

« Le père répondit :

« — Larguez l'amarre, hissez la voile et gagnez au vent!

« — Mais vous? criâmes-nous d'une seule voix.

« — Mille millions de tonnerres! faites donc ce que je vous dis!...

« Il n'y avait pas à répliquer. Avec lui, il fallait obéir au doigt et à l'œil. Je larguai l'amarre, tandis que Jacques hissait la misaine et que Pierré empoignait le gouvernail. Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Là-bas, dans les rochers de l'île, des torches s'allumaient. Un homme, muni d'un porte-voix, lança dans la nuit cette phrase en breton :

« — Ohé! oh! Yann-he-Grok, nous savons que c'est vous!... N'essayez pas de fuir, nous mettons la péniche à vos trousses!... Nous vous aurons cette fois, vivant ou mort!... A votre gré!... »

## VIII

« Je vous redis la chose mot pour mot. Tous les détails de la scène me sont présents à la mémoire, comme si cela datait d'hier. Les gabelous ne doutaient pas que Yann-he-Grok ne fût dans la barque. Voyant que nous gagnions le large, ils nous détachèrent une seconde bordée de coups de fusil ; les balles passèrent au-dessus de nous, trouant le foc et la grand'voile. Le père, lui, nous criait :

« — Lofe! lofe!... serrez le vent.

« Derrière nous, sur les houles calmes, la péniche des douanes semblait voler, enlevée à force de rames par des bras solides. Nous n'avions, nous autres, que des poings de mousses ou de novices, des poings de gringalets trop jeunes. Et, quant à la toile, elle nous gênait au lieu de nous servir, flasque et flottante le long du mât, car c'était le moment de la basse mer, et le vent, en cette saison, ne monte qu'avec le flux. Entre la péniche, effilée comme une pirogue, et notre embarcation lourde et ronde comme un vrai sabot, la lutte était inégale : nous nous sentions vaincus d'avance. Le père, sans doute, le comprit et se sacrifia :

« — Ohé! les gabelous!... si c'est le homard qu'il

vous faut, à quoi bon courir après les crabes?... Vous cherchez Yann-he-Grok. Il est ici!... A votre disposition, messieurs! »

« Assis au pied du mât dont je tenais la drisse, je n'avais pas perdu de vue le rocher. Mon père m'apparut debout sur la cime de pierre, avec sa haute silhouette noire nettement dessinée sur le fond grisâtre du ciel que les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir. La péniche cessa de nous poursuivre et vira de bord. Un des hommes — le patron, je pense — prononça :

« — C'est bien lui!

« Un autre dit d'une voix goguenarde :

« — Ha! ha! Yann, nous t'y pinçons, cette fois!

« — Toi, Jean Karadec, s'écria mon père, tu as parlé trop tôt.. Parions qu'où je vais tu ne viendras pas me chercher!

« En même temps il faisait un grand signe de croix... comme ceci, tenez, comme ceci!... Je le vois encore, en vérité... Oui, et j'entends aussi sa prière... *Me ho salud, Mari, leún a c'hras* (Je vous salue, Marie, pleine de grâce)... Cela dura peut-être une minute, pas même... Son oraison terminée, il dit :

« — *Kenavo, Eflamina!*

« Eflamine était le nom de ma mère. Cet adieu

1. « Au revoir, Eflamine! »

arriva jusqu'à nous, très distinct. Sur mer, la nuit, les moindres paroles ont d'étranges sonorités.

« Après cela, un « plouf! » et ce fut tout. Ni Jean Karadec ni aucun de ses compagnons n'osèrent plonger là où venait de disparaître Yann-he-Grok.

« Ainsi mourut le grand fraudeur. La mer n'a jamais rendu son cadavre. »

## Nuits d'apparitions

## Nuits d'apparitions

---

### CEUX DE LA « GORGONE »

—oo—

Je m'étais embarqué à l'île de Sein sur un lougre paimpolais qui, la saison de pêche terminée, rentrerait hiverner au pays.

Nous venions de doubler les Pierres-Noires, au sud d'Ouessant. La tristesse du crépuscule occidental commençait à se vaporiser sur les eaux, noyant les confins de l'espace, où les phares s'allumaient un à un, comme de pâles veilleuses de la mer, d'un éclat encore incertain.

Le grand silence nocturne avait quelque chose de religieux. Nous causions à mi-voix, accoudés au bordage. Jean Marker, le patron du lougre, souleva tout à coup son bonnet en peau de lapin.

« Saluez, me dit-il d'un ton grave, nous traversons un cimetière. »

Et comme je le regardais sans comprendre :

« Les morts de la *Gorgone* ont trouvé ici leur sépulture, » prononça-t-il.

Il ajouta :

« Vous êtes trop jeune : vous ne savez pas le deuil que cela répandit sur nos côtes. L'équipage, pour les deux tiers, se composait de Bretons... Moi-même, j'avais tout au plus quinze ans à l'époque; mais à ce naufrage se rattache un de mes souvenirs les plus singuliers... Descendons à la chambre. Je veux vous faire ce récit. »

I

L'écouille fermée au-dessus de nos têtes, Jean Marker ôta sa chique, la serra soigneusement dans la doublure de son bonnet et dit :

— Voilà. Je vous parle d'un temps où le pont de Lézardrieux n'était pas encore construit. On eût même fort étonné les bonnes gens de la contrée en leur donnant à entendre qu'un jour à venir on irait de Trégor en Goëlo par une route en fil de fer tendue dans l'espace, à cent vingt pieds de hauteur. Un bac mettait en communication les deux berges de l'estuaire. Le passeur, c'était mon père, Olivier Marker, plus connu sous le sobriquet de Saperlott. On l'avait surnommé ainsi à cause d'un juron dont il était coutumier, quand les choses ne marchaient pas à son goût. Nous demeurions sur la rive trégorroise, dans une maisonnette en chaume accrochée à mi-pente, derrière la chapelle de Saint-Christophe.

Dès le petit matin, mon père dévalait, par un étroit sentier taillé dans le flanc de la colline, jusqu'à la jetée en pierres frustes où le bac s'amarrait la nuit. Le vieux s'était arrangé là, tout au fond de l'anse, dans le creux d'un rocher, une espèce de niche, meublée d'une couchette de varech comme

en ont les douaniers dans leurs huttes, sur laquelle il s'allongeait pour fumer en attendant la pratique. Vers onze heures, un de nous lui apportait son repas, de la soupe dans une écuelle, une tranche de lard sur un morceau de pain. Il faisait ensuite sa sieste, son somme de midi, dont il ne se fût pas privé pour tout l'or du monde, pas même pour passer le roi, pas même pour passer le pape. Avant comme après, en revanche, c'était l'homme le plus obligeant que l'on pût voir. Il n'était pas de ces bateliers qu'il faut héler vingt fois : à la première il avait entendu. D'un bond il gagnait son banc, et en quelques coups de rames il avait touché l'autre rive. C'était un fier manieur d'avirons. Les gens disaient de lui :

« Il n'y a pas eu de pareil à Saperlott, depuis saint Christophe, le patron des passeurs, qui passa le Christ. »

Jusqu'au soleil couché, il ne s'écartait point de son poste. Nous ne le revoyions là-haut que le soir, quand déjà le phare terrien de Bodic avait allumé son feu. Encore, tout en gravissant le sentier, se retournait-il sans cesse pour écouter si aucun bruit de voiture, aucun pas de piéton n'arrivait du côté de Paimpol. Il avait une âme compatissante et douce. Même étendu dans ses draps, si quelque appel retentissait au dehors, il se rhabillait en hâte. Beaucoup abusaient de son humeur complaisante, les

ivrognes surtout, qui s'attardent à boire les jours de marché. Vainement les aubergistes leur disaient, pour les forcer de partir :

« Gare au passage ! Vous resterez le bec dans l'eau : l'Angélus sera sonné. »

Ils répondaient en ricanant :

« Ta, ta, ta ! Saperlott est un brave homme qui ne se règle pas sur l'Angélus. »

Et c'était vrai. Saperlott bougonnait un peu d'être réveillé en plein sommeil, se levait néanmoins, courait à la cale et passait les ivrognes

Ma mère le grondait.

« Tu es stupide, Olivier. Tu attraperas ta mort à ce métier, tu verras. »

Excusez ces préliminaires. Maintenant, voici l'aventure.

## II

C'était l'hiver de l'année 69, le 18 décembre, vers le milieu du « mois très noir », comme nous disons. Ce jour-là se trouvait être un dimanche. Ma mère nous avait menés à la messe et à vêpres, puis, nos prières récitées sur les tombes des parents défunts, nous avions regagné Saint-Christophe aux premières ombres. Il faisait ce que nous appelons un temps pourri, quand il y a comme une moisissure sur les choses. Une brume rousse, charriée par le flot, s'épaississait en une atmosphère d'étoupe au-dessus de la rivière salée, transformait les arbres en quenouilles d'ouate grise, enveloppait lentement les campagnes d'une vaste toison floconneuse qui sentait je ne sais quelle odeur de brûlé. Nous trouvâmes le père qui fumait sa pipe, à l'angle du foyer, en regardant cuire le repas du soir. Il venait de remonter du passage, sa journée close, car il n'y avait pour lui ni fêtes ni dimanches, si même ces jours-là ne lui apportaient un surcroît de fatigue. La vieille, dès le seuil, lui demanda comme à l'ordinaire :

« Tu as eu beaucoup de monde, Olivier ? »

— Beaucoup, répondit-il. Il paraît que c'est demain la foire de Saint-Tudual, à Tréguier.

— Pourvu qu'on ne s'avise pas de te déranger

cette nuit, reprit ma mère en disposant le couvert. Tu as vu le temps : Dieu même, par une brume pareille, ne reconnaîtrait pas les siens dans la vallée de Josaphat... Si tu étais raisonnable, tu me promettrais de faire le sourd, pour une fois, quoi qu'il arrive. »

Mon père sourit, secoua les cendres de sa pipe sur la pierre de l'âtre et prononça d'un ton bonasse :

« Il n'y aura, ce soir, que les aveugles qui verront clair... Va, je suis assuré de dormir en paix. »

La soupe servie, chacun s'installa devant son écuelle. Soudain ma sœur Augustine, l'aînée de la famille et qui approchait de ses dix-huit ans, s'arrêta de manger, la cuiller suspendue, la nuque dressée, prêtant l'oreille.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un de mort dans le pays ? demanda-t-elle ; on dirait qu'on entend un glas. »

Nous crûmes, en effet, percevoir une sorte de carillon, mais si menu, si voilé qu'on l'eût plutôt pris pour un grelot de charrettes lointaines. Le père eut un haussement d'épaules et dit avec une indifférence feinte :

« Ne faites pas attention, les enfants ! Ce sont les cloches de la mer. »

— Les cloches de la mer ? répéta mon frère André. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

— C'est un signe de brouillard, voilà tout. Vous

comprendrez cela quand vous serez marins. Et maintenant, finissez votre soupe. »

Force nous fut de nous satisfaire de cette explication qui n'en était pas une. Le reste du repas fut silencieux. Nous ne pouvions nous défendre d'écouter ces cloches de mystère dont les sons tremblotants continuaient d'arriver jusqu'à nous. Nous éprouvions une vague angoisse et comme l'appréhension d'un malheur inconnu. D'ordinaire, on prolongeait à plaisir le souper, chacun ayant à rendre compte de sa journée. Mais, ce soir-là, aussitôt la dernière cuillerée, ma mère nous commanda de nous mettre à genoux pour les « grâces ». Elle les débitait à voix haute, et nous donnions les répons. Lorsqu'elle fut à la série des *De profundis*, elle annonça :

« Nous en dirons un de plus pour les trépassés des eaux, les âmes errantes des pauvres noyés. »

Cette formule inusitée accrut encore notre malaise. Je couchais avec mon frère André dans une espèce de bahut, d'ancienne arche à blé, au bas bout de la maison, juste en face de la porte. Nous n'y fûmes pas plus tôt étendus, l'un contre l'autre, qu'il me chuchota timidement à l'oreille :

« Est-ce que tu n'as pas peur, toi ? »

— De quoi veux-tu que j'aie peur ? murmurai-je pour le rassurer, car il était mon cadet.

— Est-ce qu'on sait ?... Moi, j'ai idée qu'à cette heure il se passe quelque chose...

— Où ?

— Là-bas, dans la brume, au large, quelque part... Cette nuit-ci n'est pas semblable aux autres nuits. »

C'était aussi mon impression. Nous demeurâmes longtemps les yeux ouverts dans l'ombre. Le père s'était rassis sur l'escabelle au coin du feu ; Augustine, accroupie sur le foyer, lisait à la lumière de la résine ; la mère allait et venait, rangeant les ustensiles, nettoyant la table, remettant la vaisselle en ordre dans le dressoir. Vous ne sauriez croire combien tous ces détails me sont restés présents, avec quelle extraordinaire netteté je revois les figures, les attitudes, les gestes... Les cloches étranges ne sonnaient plus. Mon frère avait fini par se laisser glisser dans les limbes du sommeil ; moi-même, je commençais à perdre connaissance, quand, tout à coup, j'eus le sentiment qu'on loquait à la porte. Je me penchai hors de l'arche pour voir qui allait passer le seuil. La porte s'entre-bâilla, un souffle d'air humide me frôla le visage, mais le visiteur nocturne qui *devait être là* ne se montra point. J'appelai doucement ma mère qui, debout près de la table, achevait d'envelopper le pain dans la nappe, comme c'est l'habitude dans les maisons bretonnes.

« Mamm ! mamm ! »

— Quoi ? qu'est-ce qu'il y a encore ? Pourquoi ne dors-tu pas ?

1. « Mère ! mère ! »

— Quelqu'un a loqueté.

— Ce quelqu'un, c'est le vent de la nuit, grand dadais !

— Non. La porte est ouverte...

— Il rêve, intervint ma sœur. Je suis sûre d'avoir poussé le verrou tout à l'heure, quand j'ai été donner à manger au porc. »

Elle n'avait pas terminé sa phrase, qu'au loin dans les ténèbres extérieures un appel retentit, un ho ! prolongé, suivi tout aussitôt d'un grand soupir, d'une plainte triste, infiniment triste. Le vieux, du coup, se leva de l'âtre, courut précipitamment à l'huis.

« Le gars a raison, dit-il. Si la porte était fermée, il faut que quelqu'un l'ait rouverte. »

Ma mère, ma sœur, se regardaient, immobiles, les mains jointes, les traits bouleversés, la face pâle comme un linge. Mon père cependant avait fait quelques pas dans la cour.

« Tiens ! dit-il, qu'est-ce que c'est que ça?... Je viens de sentir quelque chose de velu contre mes jambes... Il y a un animal ici. »

La brume était si dense qu'on ne pouvait rien distinguer à terre, quoique dans les profondeurs de cette mer de brouillard flottât, comme un reste de lumière noyée, un livide halo de lune.

« Katel ! Augustine ! Apportez donc une lanterne, saperlott ! » cria le vieux aux deux femmes, dont

aucune n'osait bouger, figées qu'elles étaient par l'attente et par la terreur de l'invisible.

Ma mère enfin obéit, plus morte que vive, décrocha le fanal, l'alluma à la chandelle de résine, puis, l'élevant au-dessus de sa tête, sans dépasser le cadre de la porte, elle en promena les rayons sur le tapis de fougères desséchées qui jonchaient la cour. Je m'étais glissé derrière, en chemise, nu-pieds, n'ayant même pas pris le temps de chausser mes sabots, et j'entendis le père articuler d'un ton plus calme :

« C'est quelque chien perdu, Katel, tout simplement. »

Ce n'était qu'un chien, en effet, mais d'une espèce insolite, et tel que nous n'en avions jamais vu de semblable dans notre pays. Il nous parut d'une taille démesurée, aussi haut sur pattes qu'un veau de cinq mois, les oreilles droites et pointues, le pelage couleur gris-fer marbré de taches d'un brun sombre, les prunelles fauves et brûlant d'une flamme verdâtre, comme celles des loups. Il haletait, la langue pendante ; son poil rude était tout dégouttant d'eau. Et il ne cessait de tourner autour de mon père, d'un air humble, les reins ployés, la queue basse.

« Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ? murmura le vieux.

— Tu ferais mieux de rentrer, Olivier, supplia ma mère, et de laisser à son sort cet animal d'Apocalypse ! »

A ce moment, l'appel plaintif qui s'était déjà fait entendre déchira de nouveau l'espace, mais plus lamentable encore et plus rapproché. Le chien, comme pour y répondre, poussa un long hurlement de bête aboyant à la mort.

« Enfermez-vous au logis, vous autres!... Moi, il faut que j'aïlle voir! » déclara mon père.

Ce disant, il arrachait le fanal des mains de sa femme. Celle-ci, affolée, lui cria :

« Tu ne trouveras seulement pas ton chemin dans cette obscurité de malheur!

— Mes pieds ont des yeux, riposta-t-il; d'ailleurs l'animal me guidera. »

Et, passant le poing sur le dos mouillé du chien mystérieux :

« Va devant, bonne bête, et mène-moi où nous devons aller : je te suis. »

Nous les vîmes franchir l'échalièr l'un derrière l'autre, puis s'évanouir comme deux ombres, comme deux figures de songe, dans les grandes ténèbres diffuses de la nuit.

## III

Elles furent longues et sinistres, les heures qui sonnèrent à notre horloge, après ce départ!... Au lieu de me recoucher à côté de mon frère André, qui n'avait pas même entr'ouvert les yeux, je m'habillai sommairement et courus me blottir dans l'âtre, où ma mère et ma sœur s'étaient réfugiées. Nous restâmes d'abord sans échanger une parole, les lèvres comme scellées par l'effroi. Puis, ce funèbre silence devenant lui-même une cause de peur, ma mère dit :

« Qu'en pensez-vous, les petits? Si nous récitions le chapelet!... »

Elle tira de la poche de son tablier le vieux rosaire à grains d'ébène qu'elle portait constamment sur elle, ainsi qu'un talisman, depuis le jour de son mariage, et se mit à l'égrener d'une voix monotone entre ses pauvres doigts tremblants... Ah! nous en marmottâmes, ce soir-là, des patenôtres!... Je me rappelle qu'il me vint une idée bizarre, une idée d'enfant, — celle de compter à part moi au bout du quantième Ave nous entendrions dans la montée de Saint-Christophe les sabots du père. Ce calcul m'absorba bientôt au point de me distraire de mon épouvante. Il eut un autre résultat, encore plus favo-

nable, qui fut de m'endormir. A partir de je ne sais plus quel chiffre, ma tête s'embruma, et, bercé par le fredon de la prière, je m'assoupis... Ce fut un cri de ma sœur qui me réveilla :

« Mamm ! C'est lui, cette fois !... C'est bien lui ! »

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, le verrou grinça ; quelques secondes plus tard, mon père entra. Il était un peu pâle, malgré la sueur qui perlait à ses tempes, à moins que ce ne fussent des gouttes de brume. Ma mère ne s'empressa point au-devant de lui, — chez nous, vous savez, on n'est point démonstratif, — mais des larmes de contentement ruisselaient le long de ses joues.

« Eh bien?... » interrogea-t-elle, quand il se fut assis à sa place accoutumée.

Et, sans attendre sa réponse, elle ajouta :

« Tu nous as donné de fières transes, Olivier Marker !

— Oui, fit-il avec un sourire contraint, et ça n'en valait vraiment pas la peine. J'ai été un sot de me déranger.

— Ce qui ne t'empêchera pas de recommencer demain !... Conte-nous du moins la chose, pour ta punition... Puisqu'il ne t'a pas mené à ta perte, ce chien diabolique, où donc t'a-t-il conduit ?

— Eh ! mon Dieu, à la cale, tout droit !... même qu'il en connaissait fameusement le chemin. L'embarcation était à quai, déjà pleine de monde, — des

cols-bleus, à ce que j'ai cru voir, au nombre d'une douzaine environ, tous en costume de service... D'une seule voix, ils crient : « Korymbo ! » Et le chien de sauter au milieu d'eux. Moi, cependant, je demande : « Qui êtes-vous, camarades ? — Ceux de la « Gorgone, Olivier, me répondent-ils toujours en « chœur. — Et vous allez en Goëlo ? — Oui ! si, en « bon chrétien que tu es, tu consens à nous passer. » J'avais pris mes rames dans la cahute ; je fixe le fanal à l'avant du bateau, et souque, les gars ! nous voilà partis à l'aveuglette, au petit bonheur. Harassés peut-être par une longue route, les mathurins ne soufflaient mot et se tenaient tassés les uns contre les autres comme pour se réchauffer ; leurs vêtements me parurent aussi trempés que les poils du chien. Histoire de causer, je dis : « Vous n'êtes pas gais, pour des « permissionnaires ! » Mais eux : « Nous ne sommes « pas des permissionnaires. — Des libérés, alors ? » Ils eurent un drôle de rire, un rire en dedans : « C'est cela, oui, des libérés ! » Je n'essayai plus de rien tirer d'eux ; je pensais : Ils auront visité trop de chapelles, ils sont soûls. J'avais assez à faire, d'ailleurs, de vaquer à la manœuvre. Le brouillard sur la rivière était si opaque qu'on ne voyait même pas trembler dans l'eau le reflet du fanal. Et puis, cet air épais vous pesait aux épaules : on eût dit que ce n'était pas de l'air naturel, mais une fumée exhalée des soupiraux du purgatoire. Parfois, j'avais le

sentiment qu'au lieu d'avancer nous virions sur place. Cette idée m'énervait. Je commençais à craindre de ne pouvoir aller jusqu'au bout; je trouvais aux rames une lourdeur inusitée, comme si l'onde invisible qu'elles remuaient eût été du plomb fondu...

— Eh quoi! interrompit ma mère, ces jeannots-là — des matelots! — ne se sont pas offerts pour te donner un coup de main?

— Oui-dà! ils ne bougeaient pas plus sur leurs bancs qu'à nuit close les poules sur leur perchoir. Des farceurs, du reste!... Sais-tu ce que j'ai reçu pour payement? Un « Dieu te le rende! » suivi d'un hurlement du chien, de leur satané Korymbo!... Et voilà mes gens disparus, évaporés sur l'autre berge. Oh! mais, je leur revaudrai cette mauvaise plaisanterie, et pas plus tard que demain matin. Je veux bien être obligeant pour un chacun, mais je n'entends pas être mystifié. Ils auront de mes nouvelles, ceux de la *Gorgone*. Ce n'est pas pour rien qu'il y a un commissaire de la marine à Paimpol. »

Et se tournant vers moi, le père conclut :

— Tâche de dormir double. Tu auras à me remplacer, dès l'aube, au passage, avec ton frère André. »

Je ne me le fis pas répéter deux fois... Le lendemain, au petit jour, j'étais sur pied. Les brumes pendaient par grandes masses molles, comme des voilures à demi carguées; les choses avaient repris leurs formes et leurs couleurs. Par delà le miroir

vert de la rivière, à peine terni de place en place, la côte du Goëlo étageait ses lourdes assises de pierre brune, fleuries de goémons et que surmonte une fine colonnade de pins ébranchés. Nous y débarquâmes notre père, dont le sommeil n'avait pas adouci le ressentiment... Son absence ne fut pas longue. Paimpol, vous le savez, n'est qu'à six kilomètres de Lézardrieux. A l'Angélus de midi il était de retour. Mais, lui qui était parti si gaillard, il revenait accablé; en escaladant le sentier de Saint-Christophe, il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre.

« Seigneur Dieu! s'écria ma mère, qu'est-ce que tu as? que t'est-il arrivé? »

Il répondit d'une voix sombre :

« Il y a que mon bail expire cette année et que, l'année prochaine, sera passeur qui voudra, mais pas Olivier Marker, foi de chrétien!

— Le commissaire t'a donc mal reçu?

— Le commissaire m'a traité de vieux fou, et n'importe qui, sachant ce qu'il savait, eût fait de même.

— Pourquoi parler par énigmes, Olivier? »

Ma sœur, qui écoutait toute pâle, murmura :

« Eh bien! moi, j'y avais songé!... J'en étais sûre!... »

— Oui, prononça le père, une dépêche est venue, annonçant que la *Gorgone* avait sombré cette nuit, corps et biens, dans les parages d'Ouessant; parmi

les hommes de l'équipage, le quartier de Paimpol comptait douze inscrits... »

Il n'en dit pas davantage. Ma mère et ma sœur étaient tombées à genoux sur le sol de terre battue; nous autres, les garçons, nous nous signâmes en silence.

N'est-ce pas que l'aventure n'est pas ordinaire? poursuivit le patron Jean Marker en retirant de la doublure de son bonnet la chique noire qu'il y avait momentanément reléguée... Toutes les fois que je navigue par ici, j'y repense, et, toutes les fois aussi, j'éprouve le même malaise superstitieux, la même oppression... Mais — ajouta-t-il, après avoir regardé l'heure à son chronomètre — le cimetière de la *Gorgone* doit être passé. Montons respirer aux étoiles!..

## L'HOTE DU CHARBONNIER

### I

Durant la première semaine de notre installation d'été au Port-Blanc, nous ne manquons jamais de recevoir la visite d'Antôn, le charbonnier.

C'est un petit vieillard d'une soixantaine d'années, vif et sec comme la plupart des hommes de son pays. Régulièrement, à cette époque, il descend de sa montagne lointaine, de son rugueux canton de Locquenvel, vers les plaines ensoleillées du Trégor, où les villégiatures des côtes commencent à se garnir d'« étrangers ». Bonne saison pour les *glaouer*, les « marchands de farine noire », comme ils s'intitulent eux-mêmes plaisamment. Par toutes les routes qui mènent à la mer, on les voit dévaler, assis, les jambes pendantes, sur le brancard de leurs charrettes légères, à l'amble de leurs bidets de Cornouailles dont le trot menu secoue les sacs en cadence et fait, avec un bruit clair, cliqueter les charbons.

Le fouet passé au cou, la courte pipe aux dents, le père Antôn arrête son véhicule au pied de notre

terrasse et, pour annoncer qu'il est là, dit d'une voix forte :

« Bonjour la compagnie. C'est le charbonnier! »

L'instant d'après, il a franchi la barrière. Nous l'entendons qui engage des pourparlers avec la bonne. C'est un négociateur habile et un orateur disert. Son charbon! il n'y en a pas de pareil au monde. C'est au poids de l'or que cela devrait se vendre, voyez-vous; mais lui, Antôn Quesseveur, il le donne pour rien, mon Dieu, oui, presque pour rien!

« D'abord, à cause de vos beaux yeux, *dimezell prao*<sup>1</sup>, dit-il à la domestique, en termes fleuris, — et aussi parce que votre maître et moi nous sommes du même quartier. »

Il sait, en effet, que je suis né là-haut, dans sa montagne touffue, au vert pays de Duault, parmi les clans patriarcaux des bûcherons, des sabotiers, des « brûleurs de bois » et des sculpteurs d'écuelles. Et chaque fois que nous nous retrouvons, il se croit tenu de m'en faire souvenir.

« Ce n'est pas pour médire de la mer, déclare-t-il avec une moue dédaigneuse. Mais il n'y a tout de même que le *Ménez*, n'est-ce pas, monsieur, — le *Ménez* dont nous sommes? »

Il ne s'en irait pas content si, tandis qu'il rallume

sa pipe et déguste un verre de vin, je ne lui demandais des nouvelles de « chez nous ». J'apprends ainsi les naissances, les décès de toute une kyrielle d'êtres que je n'ai jamais connus ou que je ne connaîtrai jamais. Antôn ne me fait grâce d'aucun nom. Et il me renseigne avec une fidélité non moins scrupuleuse sur les insignifiants faits divers de la chronique locale. Pauvres chétifs incidents de la vie obscure et calme d'un pays où il ne se passe rien. Je suis, par exemple, informé qu'on a planté un coq neuf au sommet du clocher de Locquenvel, ou bien que des « chemineaux » ont dévalisé le tronc de sainte Jûna, patronne des sabotiers du Bois-de-la-Nuit. Tout n'est cependant pas sans intérêt dans ce fatras de petites histoires. Il m'arrive de noter plus d'un curieux trait de mœurs. Et puis, la langue du vieux charbonnier est si savoureuse, si nourrie de robustes expressions de terroir! Il excelle à donner un tour si imprévu aux banalités les plus médiocres!

1. Demoiselle jolie.

## II

L'été dernier, lorsque je le vis paraître, il me sembla qu'il avait quelque chose d'alourdi dans la démarche :

« Qu'est-ce qu'il y a donc, Antôn Quesseveur? Est-ce que vous traîneriez la jambe, par hasard? »

Comme d'habitude, avant de prendre la main que je lui tendais, il commença par essuyer la sienne sur le devant de son pantalon de velours à côtes, élimé par places jusqu'à la corde.

« Ah! fit-il, d'un ton qui contrastait avec sa belle humeur accoutumée, l'année n'a pas été bonne dans la montagne. »

Et avisant un siège à sa portée :

« Excusez-moi... C'est assez long à conter... Si vous le permettez, je m'assoierai. »

Il but une lampée du verre qu'on venait de lui servir, mais repoussa le tabac que je lui offrais.

« Je ne fume plus. Ça m'épuise trop. Je n'ai presque plus d'haleine depuis ma grande fièvre.

— Vous avez été si malade que cela, Antôn? »

Il hocha la tête avec un soupir.

« Ça n'est pas marqué sur ma figure, n'est-ce pas? La face d'un charbonnier ne porte d'autre enseigne que celle de sa marchandise. Mais sous cette pous-

sière noire, croyez-moi, je dois être aussi blanc que linge. Pour sûr que j'ai été rudement secoué! Et, ne vous en déplaie, je serais injuste de me plaindre, car je suis, après tout, parmi les chanceux. Moi, du moins, j'en ai retiré mes os et ma peau à peu près intacts. Combien d'autres, et de plus jeunes, qui ne savent plus de quel côté le soleil se lève, couchés qu'ils sont, les pieds à la hauteur de la tête, dans le cimetière de Locquével! Ç'a été une vraie râfle, voyez-vous. L'Ankou ne sortait d'une maison que pour entrer dans la maison voisine. Ah! ils en ont eu du travail, les « gens de la mort », prêtres, fossoyeurs, sonneurs de glas et couseuses de linceuls! Dans nos charbonnages du Bois-de-la-Nuit, de soixante « brûleurs » que nous étions au début de l'hiver, c'est à peine s'il en reste vingt-cinq de valides. Les autres sont allés entendre pousser l'herbe, ou bien achèvent, comme moi, lentement, très lentement, de se refaire une santé. »

Il s'interrompit un moment, fixa sur moi le clair regard de ses yeux verdâtres, couleur de mousse humide, et me demanda :

« Est-ce que dans vos parages vous avez été plus épargnés? »

— Heu! répondis-je un peu en l'air, il y a eu des morts et des malades, comme partout, mon pauvre Antôn.

— Dans la montagne, reprit-il, c'était une pitié!

— Quel fléau s'était donc abattu sur elle ?

— Rien de particulier, si vous voulez... une mauvaise influence, ou peut-être la main de Dieu, la « verge du châtement », comme on dit quelquefois. Il y a des années comme cela ; et voici qui va sans doute vous paraître étrange, monsieur, moi qui vous parle, moi, Antôn Quesseveur, qui ne suis pourtant qu'un homme sans études et sans lettres, je savais par avance qu'il en serait ainsi.

— Il y a des gens qui prétendent qu'on est un peu sorcier dans votre profession, repartis-je en souriant.

— Des bêtises ! » grogna-t-il.

Et, rapprochant sa chaise de la mienne, baissant la voix, il ajouta d'un ton de confiance :

« J'en avais été averti, dès Noël, par quelqu'un qui a dans son petit doigt plus de science que vous n'en trouverez dans tous les livres.

— Qui donc ? marmurai-je intéressé.

— Vous le nommerez vous-même, quand je vous aurai débité mon histoire, » répondit Antôn.

## III

Je flairai quelque aventure extraordinaire, comme il n'en arrive qu'aux hôtes de ces mystérieuses solitudes de l'Arrée, et, pour être tout entier au récit du montagnard, je verrouillai la porte.

Antôn Quesseveur respira longuement, toussa, joignit les mains entre ses genoux et parla à peu près en ces termes :

— Vous connaissez tout ce pays de Locquenvel pour l'avoir parcouru, j'en suis sûr, plus d'une fois. Vous vous rappelez cette jolie vallée du Guic, si verte au printemps, et si fraîche, avec sa rivière d'eau brune coulant presque muette entre une double rangée de touffes d'aunes, et, sur les pentes d'alentour, les premières futaies profondes de l'immense désert boisé qui, sous le nom d'Argoat, couvre de son ombre, à peine éclaircie de-ci, de-là, les territoires de plus de vingt paroisses. C'est précisément dans le voisinage de la vallée, à la hauteur du bourg de Locquenvel, mais sur l'autre versant, que nous avions installé notre campement, au début de l'automne. Nous avions loué là une vente de près de trente hectares dépendant des magnifiques domaines de Lucinge. Notre escouade se composait d'une quin-

zaine d'hommes, tant bûcherons que charbonniers proprement dits, tous associés, selon l'usage de notre corporation, tous résolus, par conséquent, à faire de prompte et lucrative besogne.

Et, ma foi, nous n'eûmes pas lieu d'être mécontents au cours des deux premiers mois. Le temps était assez sec, les meules brûlaient à merveille, et le bois, d'excellente qualité, donnait un charbon dense, compact, sonore et brillant comme un clair métal. Tout allait donc pour le mieux, lorsque Noël survint.

La veille de ce grand jour, conformément à une tradition immémoriale, nous nous réunîmes, après souper, en un seul groupe dans l'espace libre autour duquel étaient disposées les meules ; puis le vieux bûcheron Envel Porzamparc, — que nous considérions un peu comme notre chef de tribu, non seulement à cause de son âge vénérable, mais à cause de sa surprenante vigueur qui semblait défier les années, — Envel Porzamparc, dis-je, fit le signe de la croix, et de sa voix mâle, habituée à retentir dans les vastes étendues forestières, il entonna les « grâces », auxquelles nous donnâmes en chœur les répons.

Après quoi, il fut décidé qu'on tirerait à la courte paille pour savoir quel serait celui qui resterait surveiller les feux, pendant que les autres se rendraient aux messes de minuit, soit à Plounévez, soit à Locquenvel, qui étaient les paroisses les plus rapprochées.

Le sort tomba sur moi, ce qui ne laissa pas de me contrister quelque peu, car c'était la troisième fois, en trois années consécutives, que pareille déveine m'atteignait. Puis, pour tout dire, je n'avais pas mis le pied hors de la forêt de toute la saison, et je n'aurais pas été fâché d'aller voir ce que devenait ma maisonnée ; d'autant plus qu'on avait dû saigner le cochon dans la semaine précédente et que ma femme m'avait fait avertir, par les chercheuses de bois mort qui se chargeaient d'ordinaire de nous apporter nos provisions de bouche, qu'il y aurait du boudin noir, saupoudré de sucre, au réveillon.

Je n'en fis pas moins à mauvaise fortune bon visage. Mais lorsque mes compagnons se furent égaillés chacun dans sa direction, et que je me trouvai planté tout seul, au milieu des meules dont les formes sombres se couronnaient par instants de flammes fantastiques, pour la première fois de ma vie peut-être j'éprouvai une pénible impression de lassitude, de découragement et d'abandon. Il s'y mêlait aussi, je crois bien, une espèce de terreur vague et comme l'attente inexplicable de quelque chose d'inconnu.

Ce n'est pas que je sois sujet aux « idées », monsieur. Les charbonniers, en général, ne passent point pour gens craintifs, et celui-là n'est pas encore né qui pourrait accuser Antôn Quesseveur d'être un trembleur. Mais vraiment, cette nuit-là — peut-être à cause des sentiments dans lesquels j'étais — me

fit l'effet de ne ressembler point aux autres nuits de la Nativité. Et, d'abord, le firmament n'était point, comme d'habitude, clair, froid et criblé d'étoiles. Une ombre opaque tombait du ciel fermé. Et, sauf dans le charbonnage, où tantôt une meule, tantôt une autre projetait de rapides lueurs, c'était par ailleurs, de tous côtés, une mer immense de ténèbres immobiles.

Par intervalles seulement, de grands souffles de bise passaient, arrachant aux profondeurs de la forêt des râles sourds qui se propageaient de cime en cime, pour agoniser au loin en une sorte de long gémissement triste. L'instant d'après, régnait un silence si complet, si absolu, que les mille bruits imperceptibles que font les choses nocturnes en devenaient presque inquiétants. La cassure d'une branchette morte, la chute d'une goutte de rosée sur le sol, tout prenait des proportions excessives, une sonorité démesurée...

Non, quoique ce fût Noël, je ne me sentais pas en gaieté, Dieu me pardonne!

## IV

Le vieux charbonnier fit une pause, tira de la poche intérieure de sa veste en laine rousse un large mouchoir à bordure rouge, où les scènes de la Passion étaient grossièrement imprimées, s'en épongea la figure, puis, après avoir repris haleine, continua :

— A en juger par le nombre de pipées que j'avais eu le temps de fumer, il pouvait être onze heures environ, et je venais d'activer le feu dans une des meules, lorsque, en me redressant, il me sembla entendre un pas à quelque distance. C'était assurément quelqu'un qui s'acheminait vers notre vente, car le bruit se faisait de plus en plus distinct.

« Quel peut bien être ce pèlerin? » me demandai-je.

Je n'avais, il va sans dire, aucune appréhension : de mémoire d'homme, il n'y a pas d'exemple que, dans nos bois, on se soit risqué à chercher noise à un charbonnier. D'ailleurs, les bonnes haches des bûcherons étaient là, dans la hutte, et je ne suis point maladroit à m'en servir...

Le pas cependant se rapprochait, et bientôt une silhouette confuse émergea de l'obscurité dans le halo de lumière trouble qui flottait autour des meules.

« Salut, glaouer! dit une voix grave, un peu assourdie.

— Salut ! répondis-je, qui que vous soyez.

— Seriez-vous assez obligeant pour permettre qu'un *baléer-bro*<sup>1</sup>, un pauvre batteur de routes qui se sent las et dont la bise a bleui la peau, s'assoie dans la chaleur de vos brasiers et s'y dégourdisse un tantinet les membres ? »

Sa voix s'exprimait sur un ton de prière polie, qui m'émut jusqu'aux entrailles.

« Comment donc ! m'écriai-je. Avancez vite au feu ! Ce n'est pas la place qui manque. »

Le *baléer-bro* ne se le fit pas répéter deux fois. Dieu ! qu'il me parut minable, avec sa face amaigrie de vieux bohémien, tannée comme du cuir par l'intempérie, sa barbe blanche toute recroquevillée par le givre, et ses minces épaules grelottantes que recouvraient mal de sordides loques cousues de grosse ficelle ! Autour des reins se nouait une toison d'agneau où il ne restait peut-être pas, en fait de laine, de quoi tapisser le nid d'un pinson. Quant aux jambes, elles étaient à moitié nues. Jamais encore, sur aucun chemin de Bretagne, pareille figure de misère ne s'était montrée devant mes yeux.

Et tout de même, si lamentable que fût son accoutrement, il y avait dans l'air du bonhomme un je ne sais quoi de fier qui donnait à entendre que ce n'était point là un vulgaire quêteur de croûtes, un mendiant du commun.

1. Chemineur de pays.

A la pitié qu'il m'inspirait, il se mêla tout de suite une instinctive part de respect.

J'allai prendre dans la hutte une escabelle et la portai près de la meule dont j'avais, quelques minutes plus tôt, attisé la braise. Puis, jetant à l'orifice du foyer une nouvelle brassée de copeaux :

« Tenez, lui dis-je, ici vous serez bien. Reposez-vous tant qu'il vous plaira et chauffez-vous à votre aise. »

Il me regardait faire, de ses yeux étrangement vifs qui brillaient dans son dur visage osseux comme deux flaques d'eau de pluie au creux d'un rocher.

« Vous êtes bon au pauvre monde, » prononça-t-il.

A quoi je repartis :

« Ne connaissez-vous pas le précepte : « Accueille le passant de Noël comme un hôte béni ? »

Il eut un soupir et garda le silence. Je m'étais assis à côté de lui. Nous restâmes quelque temps sans échanger une parole. Il lissait sa grande barbe, dont le givre fondait en menues gouttes, et paraissait plongé dans de mystérieuses songeries. Moi, je fus, heureux de sentir là ce compagnon inattendu dont la seule présence suffisait à me distraire des mélancoliques pensées de la solitude. Pour ranimer la conversation, par curiosité aussi, je finis toutefois par lui demander :

« Vous venez de loin, parrain vénérable ? »

Il remua la tête à plusieurs reprises :

« De loin, répondit-il, de très loin !

— Et vous êtes dans l'intention de continuer vers Locquenvel ?

— Vers Locquenvel, oui, et au delà. »

Mes questions avaient l'air de l'embarrasser. Je n'insistai point et devisai d'autre chose.

« Vous avez dû voir bien des Noël's, n'est-ce pas ? Moi, c'est le cinquantième dont je me souviens.

— Oh ! fit-il, moi, je ne les compte plus, et s'il ne dépendait que de moi, celui-ci serait le dernier. La vie n'est pas gaie pour les misérables de mon espèce, et ce qui peut leur arriver de mieux, c'est de goûter enfin la consolation de mourir.

— Chacun a ses peines, observai-je ; mais il serait sacrilège de se laisser aller à des rêveries de mort un soir de Nativité. »

Il murmura :

« Oui, c'est bientôt l'heure où l'enfant de Judée vint au monde, voici près de dix-neuf cents ans. »

Et, par deux fois, il répéta, en branlant sa tête caduque :

« Dix-neuf cents ans !... Dix-neuf cents ans !... »

De nouveau il s'abandonnait à ses méditations. J'en profitai pour visiter les meules, m'assurer qu'elles fonctionnaient selon les règles.

## V

La voix du conteur s'altérait.

— Profitez-en aussi pour boire un coup de vin, Antôn, lui conseillai-je.

Après s'être essuyé les lèvres du revers de sa manche :

— Ma tournée finie, poursuivit-il, comme je rejoignais le bizarre personnage, je l'entendis qui se parlait à lui-même, par phrases entrecoupées, confuses, incohérentes. Il évoquait des pays dont les noms me frappaient pour la première fois l'oreille, des pays de soleil, où, à l'ouïr, les nuits mêmes étaient lumineuses ; où des montagnes violettes se dressaient, légères et presque transparentes, sur les lointains ; où les vallées, toutes fleuries d'anémones, étaient plantées d'oliviers et de cèdres et de mille autres essences précieuses, inconnues de nos climats. Il disait : « Où est-elle aujourd'hui, ma maison des vignes ?... Où la tour de garde, dans la plaine, d'où les bergers surveillaient nos troupeaux ?... Il n'est pas sans doute jusqu'à leurs pierres dont il ne subsiste plus trace, dispersées qu'elles sont en poussière, depuis des siècles, au vent qui souffle des hauteurs. »

Il avait incliné son front dans ses mains : il sanglotait...

« Peut-être avez-vous faim? lui dis-je doucement. Si cela vous est agréable, il y a du pain de seigle dans la huche, et il reste du lard de notre souper. »

Il me remercia de mes bontés, mais n'accepta point.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, voici les carillons de minuit qui commencent. Lorsqu'ils cesseront de tinter, il sera temps que je me remette en route. »

Je le dévisageai avec stupéfaction.

« Le pauvre homme a une fêlure, pensai-je. Le grand âge et la dure misère lui auront dérangé l'esprit. Il prend pour des sons de cloches la plainte errante de la rafale dans les entrailles de la forêt. »

Non seulement il n'y avait pas la moindre vibration de cloches dans l'air, mais, à la distance où notre campement se trouvait de Locquenvel, — la paroisse pourtant la plus voisine, — il n'était pas humainement possible d'en percevoir le carillon.

Le *baléer-bro* pénétra, paraît-il, mon sentiment, car il eut, à travers ses larmes, un pâle sourire énigmatique :

« Vous n'entendez rien, n'est-ce pas, *glaouer* ? »

— Rien qui ressemble à des bruits de cloches, en tout cas.

— Eh bien! mettez votre pied sur le mien, vous entendrez comme moi, » prononça-t-il.

J'obéis par pure complaisance. Mais je n'eus pas plus tôt touché du bout de mon sabot la chaussure

informe du mendiant, que, des quatre coins de l'espace, arrivèrent jusqu'à moi des volées de sons si nombreuses et si rapprochées que, dans la forêt tout entière, c'était comme un immense murmure de bronze. Je m'imaginai même discerner les timbres. Celui-ci, argentin et grêle, c'était Plounévez; celui-là, plus grave et plus nourri, c'était le bourdon de Belle-Isle-en-Terre. Et il y en avait d'autres, une infinité d'autres. Les étendues nocturnes en étaient peuplées. Je demeurais bouche bée, les yeux écarquillés, en extase... Brusquement, les bruits s'éteignirent.

« Vous n'estimez plus que je suis fou? demanda mon compagnon.

— Non, fis-je; mais, si je ne savais que le diable ne se risque pas dehors la nuit de Noël, je ne me sentirais guère en sécurité près de vous. »

Il s'était levé, avait rassemblé ses haillons autour de son maigre corps.

« Il y a une chose que je puis encore vous divulguer, articula-t-il avec lenteur : parmi les cloches que vous venez d'entendre, j'ai remarqué qu'il y en avait plus d'une qui sonnait triste. C'est mauvais signe pour l'année nouvelle. Si mes pronostics ne me trompent pas, — et mon expérience est, hélas! trop longue pour être sujette à caution, — je prévois de grands deuils dans la montagne. Le Ciel vous épargne, vous et les vôtres! »

Je l'écoutais, atterré, hésitant à comprendre. Il ajouta :

« J'eusse aimé vous laisser un présage plus heureux en échange de votre hospitalité. Mais il ne tient pas à moi que ce qui doit être ne soit point... Tâchez de vivre aussi longtemps que je souhaiterais de mourir vite. Adieu. »

Avant que j'eusse retrouvé mes esprits, il avait disparu.

.....  
 Quand ceux du charbonnage rentrèrent, à l'aube, et que je leur contai l'aventure de la nuit, ils en firent d'abord des gorges chaudes

« Antôn a dormi ! ricanèrent-ils ; Antôn a rêvé ! .. »

— Et ceci, dis-je, c'est du rêve aussi peut-être ! »

Je leur montrai, dans ma paume ouverte, cinq pièces d'un sou toutes neuves que le vagabond avait dû laisser tomber à dessein de sa poche, et que j'avais ramassées, après son départ, au pied de l'escabelle où il s'était assis... Du coup, les gaillards ne riaient plus. J'allai le jour même, sur l'avis de Porzamparc, porter au tronc de Sainte-Juna les cinq sous du Boudédéo<sup>1</sup>.

Et voilà ! conclut le vieil Antôn en vidant son verre. Croyez ou ne croyez pas. L'histoire est véridique ; et quant à la prophétie, malheureusement elle ne s'est que trop accomplie

1. Juif errant.

## L'AVENTURE DU PILOTE

C'était dans la maison des Menguy, située là-haut, sur la croupe accidentée des *Crec'h*<sup>1</sup>, en bordure de la mer. On devisait au coin du feu, et, comme Noël approchait, la conversation, laissant les menues nouvelles locales, tourna vers les merveilles de la nuit sainte. Chacun raconta son propos ; seul, le pilote Cloarec, venu en voisin, gardait le silence, la pipe aux dents. Sous ses épais sourcils en broussailles, son petit œil bleu, noyé d'un vague embrun, semblait regarder le déroulement intérieur de quelque procession de souvenirs. Qui saura jamais la richesse de ces frustes mémoires bretonnes, si pleines de choses inexprimées !

« Ça, fis-je, vous, Cloarec, qui ne dites rien, gagnez que vous avez en magasin des histoires étonnantes qui ne demandent qu'à sortir. »

Il hochait sa tête frisée, où les volutes de ses mèches grises floconnaient ainsi qu'une toison. Sa face, cuite et recuite par la salure du vent marin, de rouge-brique qu'elle était, devint rouge-feu, et ce fut d'une voix embarrassée qu'il balbutia :

1. Hauteurs pierreuses, sur le littoral.

« Des histoires comme celle qui me revient, il n'y a pas de quoi s'en vanter.

— Raison de plus pour la dire, insinua l'ainé des fils Menguy. Vous ferez un acte d'humilité; ça vous gagnera des indulgences, pilote. »

Le vieux, après une courte hésitation, se décida brusquement.

« Aussi bien, déclara-t-il, mon aventure pourra vous servir de leçon à vous autres, jeunes mécréants : elle vous montrera qu'il n'est jamais bon de mépriser l'expérience des anciens. »

Il ôta sa pipe de sa bouche, en secoua religieusement la cendre sur son pouce, passa le revers de sa main sous son nez, en reniflant avec force, et commença en breton.

## I

— L'expérience des anciens!... J'avais alors à peu près ton âge, Jean Menguy; comme toi, je rentrais du service à l'État, et, comme toi encore sans doute, je pensais : « Les anciens, ça n'est que des radoteurs. » C'est ainsi que, cet hiver-là, mon père m'ayant déconseillé de partir pour la pêche au large des îles, sous prétexte que c'était veille de Noël, je lui répondis :

« Veille de Noël ou non, que vous veniez ou que vous ne veniez pas, les vents sont noroît, il fait temps béni pour le turbot; moi, j'embarque. »

Et c'est vrai que le temps était le plus favorable que l'on pût souhaiter : un ciel légèrement couvert, une bise pas trop froide et même presque tiédie, une mer grise et douce, à houles larges, sans clapotis. J'avais d'autant plus désir d'en profiter que, de toute la semaine précédente, il n'y avait pas eu moyen de mettre les filets dehors, à cause de la brume, une brume épaisse comme à Islande, qui avait fait une espèce de demi-nuit, pendant six jours consécutifs. Mon père dut confesser lui-même qu'il faudrait peut-être attendre les premiers soleils de mars avant de retrouver aubaine pareille pour la quête du poisson fin.

« C'est égal, dit-il. Tu risques de perdre ton âme : à ta place, moi, j'aimerais mieux perdre ma pêche. »

Je ripostai :

« Où donc est le commandement de Dieu ou de l'Église qui défend de gagner son pain la veille de Noël ? Est-ce qu'il ne faut pas manger ce jour-là comme les autres jours ? »

— Tu fais le beau raisonneur, reprit-il. Moi, je crois ce qu'on m'a toujours dit : à savoir, que la nuit de Noël, à partir de minuit, appartient à Dieu. Et es-tu sûr qu'à minuit tu ne seras pas encore sur les lieux de pêche ?

— Je serai où je pourrai.

— A ton gré. Je t'ai averti. Le reste te regarde : tu as l'âge de raison... Un dernier conseil, pourtant. Si, à certain moment, tu remarques quelque chose de bizarre à bord, hale au plus vite l'ancre, dresse sa croix dans l'air au bout de tes poings, et, ayant fait agenouiller tes hommes, entonne le chant de Nédélec<sup>1</sup>. »

Je haussai ironiquement les épaules et pris, pour me rendre au port, le chemin des Crec'h, afin de prévenir les hommes de l'équipage qu'on allait embarquer. Ils étaient cinq, tous des lascars de mon espèce, et plus préoccupés de faire bouillir la marmite quotidienne en ce monde-ci que de s'assurer leur part de paradis en l'autre. Je pourrais les appeler en té-

1. Nom breton de Noël.

moignage, car ils sont encore vivants, à l'exception du mousse, le petit Dudored, mort il y a une vingtaine d'années, de la fièvre jaune, à Montevideo. C'étaient Pierre et René Balanec, de Roc'h-Vrân, Louis Rudono, du Cosquer, et Gonéry Mezcam, de Kerampoullou. Ils m'eurent bientôt rejoint à la cale, leurs sabots-bottes aux pieds et le sureût noué sous le menton. Dix minutes plus tard nous voguions à toutes voiles, faisant cap vers les Sept-Iles.

La brise donnait bien. C'était plaisir d'aller. Il n'y avait, du reste, que nous de sortis. Les autres bateaux dormaient sur le flanc, tirés à sec derrière le môle.

« Tas de flâneurs ! dit Pierre Balanec, en montrant du doigt des groupes de pêcheurs perchés, les bras croisés, sur le glacis de l'ancienne batterie. Ça n'a pas, peut-être, dix sous chez soi pour faire la Noël, et ça fainéante aujourd'hui pour se préparer à nocer demain. »

— Oui, continua Rudono sur le même ton, et c'est à nous qu'ils demanderont de les régaler, à l'issue de la grand'messe, par-dessus le marché ! »

Je leur contai le colloque que j'avais eu avec mon père.

« Peuh ! des idées de vieilles femmes ! » s'écrièrent-ils en chœur.

Dudored, cependant, qui changeait l'écoute de foc pour la seconde bordée, risqua d'une voix timide :

« Il y a une chose qui est sûre : le mari de ma grand'mère s'est perdu par un soir pareil, entre minuit et une heure du matin.

— Le mari de ta grand'mère, c'était peut-être bien ton grand-père, farceur! » s'écria Gonéry Mezcam en éclatant de rire.

Et l'on parla d'autre chose.

Une fois dans les eaux de l'île aux Moines, nous commençâmes à pêcher, et chacun fut à sa besogne. Mais, contre nos prévisions, le poisson remontait peu. Nous avions compté sur la douceur du temps pour l'attirer, mais il ne se pressait pas, demeurait blotti dans les fonds. Au bout d'une heure ou deux d'attente, un des hommes, je ne sais plus lequel, proposa de gagner plus au large.

« Allons! » fis-je.

La manœuvre était bonne : nous ne fûmes pas plus tôt au vent des îles qu'à chaque coup de filet nous ramenâmes quelque chose.

« Ça va bien! » disaient les camarades.

Nous étions maintenant tout à la gaillarde joie du travail qui apporte avec lui son profit. Une ardeur fiévreuse nous animait : c'était comme si nous nous fussions juré de vider les entrailles de la mer. Le mousse n'avait que le temps de tirer les belles pièces pour les mettre à l'abri dans les paniers.

« Attrape ça, morveux, » lui criait-on, en lui lançant dans les jambes quelque turbot tout palpitant.

Ou bien encore :

« Est-ce qu'il en pêchait de cette taille-là, le mari de ta grand'mère? »

Et de rire, vous pensez! Jamais nous n'avions été si gais. Les heures s'écoulaient sans que nous y prissions garde. Nous ne nous aperçûmes même pas que la lumière baissait : nous n'avions d'yeux que pour les grandes eaux couleur de vert-de-gris, qui soulevaient la barque par longues oscillations régulières et nous livraient libéralement leur provende. Seul, Dudored, dans les intervalles de moindre presse, glissait un regard vers les lointains déjà plus assombris. Il n'avait pas notre tranquillité, quoique — vous le verrez par la suite — il ne manquât pas de crânerie, le gamin! L'approche du soir le tourmentait. Il fut d'abord sans oser en rien dire. A la fin il m'interpella :

« Je crois bien qu'il se fait tard, patron... Et ça sera dur, s'il faut rentrer avec jusant. »

Il avait raison : jusant et vent de noroît, tout serait contre nous, si nous ne nous dépêchions pas d'attraper la barre des Sept-Iles pendant que nous avions encore flot pour la franchir. Ce sont des courants terribles, vous savez, et qu'on ne passe pas comme on saute un talus. J'allais me ranger à l'avis de l'enfant et commander le départ. Mais les autres ne l'entendaient pas ainsi. Le démon du lucre était entré en eux et les possédait : plus ils avaient eu de

poisson, plus ils en voulaient avoir. Ils protestèrent d'une seule voix.

« De quoi se mêle-t-il, ce veau mal sevré ! Est-ce qu'on lui demande l'heure qu'il est ? »

— Non, répliquai-je, mais il faudrait peut-être l'écouter tout de même, quand il la donne. Voyez ! »

Et je leur désignai l'horizon de terre sur qui les masses d'ombre commençaient à tomber, annonçant la nuit.

« Bah ! bah ! Un dernier coup de filet, patron !... Rien qu'un. »

Ils étaient enragés, ma parole ! Et, pour dire la vérité vraie, je ne l'étais pas moins qu'eux, puisque, cependant, non seulement je ne m'opposai pas, mais donnai moi-même la main à ce coup de filet supplémentaire qui faillit être cause de notre perte... J'arrive au vilain moment de mon histoire : permettez que je rallume mon brûle-gueule, soit dit sans vous offenser.

## II

Cloarec se pencha vers le foyer, y cueillit une braise dans le creux de sa main et l'appliqua sur le fourneau de sa minuscule pipe en terre. Pour aspirer les premières bouffées, ses joues s'évidèrent jusqu'à faire toucher intérieurement leurs parois. Un grillon se mit à crisser dans le silence.

— Alors, ce coup de filet ?...

— Oh ! reprit le conteur, il fut tout simplement superbe. Mais c'est après... Ah ! nom d'une misère !... Enfin voici.

Nous avions fini de tout ranger à bord, les voiles étaient en haut et je venais de m'asseoir au gouvernail pour virer, lorsque, en jetant les yeux sur la misaine, je la vis faseyer doucement, comme s'il calmissait. Ça, vous concevez, c'était un ennui. Si le vent nous faussait compagnie juste au moment où le flot allait lui-même nous manquer, nous étions, comme on dit, dans de vilains draps. Il n'y avait pas de raison, en effet, pour qu'une fois pris par le courant des îles, sans une risée pour appuyer notre marche, nous ne tournions indéfiniment dans ces parages jusques *ad vitam sempiternam*, c'est-à-dire jusqu'à mi-marée ; encore, pour en sortir à cette

minute-là, faudrait-il souquer ferme sur les avirons. Et c'était à tout le moins trois ou quatre heures à droguer au large, dans la nuit, avant de pouvoir cingler vers le port.

Du coup, je n'avais plus le cœur à rire. Et il était aisé de voir qu'il en allait pareillement de mes compagnons. Assis à leurs postes, sur les bancs, les uns face à l'avant, les autres face à l'arrière, ils regardaient vaguement dans le gris de l'obscurité tombante, sans mot dire. La journée décidément finissait mal.

Je conservais toutefois l'espoir d'atteindre la redoutable barre en temps propice. Nous n'en étions plus qu'à une demi-encablure, quand la voix de René Balanec s'éleva, roulant une bordée de jurons :

« Nom de... nom de... nom de... »

— Quoi? qu'est-ce qui te prend? » demandai-je.

Il regardait par-dessus ma tête, vers la haute mer, dans la direction de l'ouest.

Je grognai, agacé :

« Parleras-tu, sagouin!

— C'est du propre! fit-il. Voilà maintenant que ça brouillasse là-bas.

— Y a pas de doute, en effet : c'est la brume, » déclarèrent Mezcarn et Rudone.

Je m'étais retourné, d'un mouvement subit, et je dus, hélas! constater qu'il n'y avait pas de méprise

possible. C'était bien la brume, la satanée brume qui, balayée seulement de la veille, revenait à la charge, envahissant de nouveau l'espace, tissant dans l'entre-deux du ciel et de l'eau sa trame d'étope molle et déjà cernant l'horizon du soir, prête à tout aveugler.

« La gueuse! c'est elle qui a muselé le vent, » bougonna Pierre Balanec.

La mer, aux flancs de la barque, commençait à frissonner : des plaques d'écume — des crachats, comme nous disons — filaient avec rapidité dans le sillage, et, sous nous, on sentait le chêne des planches vibrer. Nous étions dans le *coureau* des îles. Je me dressai sur mes pieds.

« Hé, mousse! arrive à ma place, et tâche de gouverner au plus près... Nous autres, aux avirons, tous!... Hardi là! » commandai-je en donnant le premier l'exemple.

Et maintenant, comprenez bien : je m'étais mis à la rame de tribord, avec Mezcarn; les deux frères Balanec étaient à la rame de bâbord.

« Toi, avais-je dit à Louis Rudone, veille devant, à cause des cailloux. »

Vous savez s'il y en a, dans ces parages d'enfer!.. Dès lors, — bien que je n'eusse pas encore passé l'examen de pilote, — je les connaissais tous, certes, comme si je les eusse plantés moi-même, ces cailloux de malheur; et, de nuit aussi bien que de jour,

à mer haute comme à mer basse, je me serais débrouillé au milieu d'eux, les mains dans les poches et les yeux fermés. Mais par temps de brume, holà!... Ça n'est ni du jour ni de la nuit, la brume!... Je n'avais guère à compter que sur l'œil de Rudono. C'est vrai qu'il en avait un comme on n'en voit plus. Le rémouleur qui lui avait aiguisé la prunelle n'avait pas volé son argent, ah! non. Tout de même je n'étais pas trop rassuré.

Rappelez-vous bien, n'est-ce pas, comme nous étions distribués dans le bateau : lui, Rudono, sur l'avant; le petit Dudored à la barre; nous quatre, les Balanec, Mezcam et moi, deux par deux sur chaque aviron.

« Eh, ohé! souque!... »

Nous n'épargnions pas l'huile à bras, je vous promets. Sous notre effort vigoureux, la barque vola. Le gros Pierre Balanec sortait à intervalles réguliers du fond de sa large poitrine de formidables : *Ahan! ahan!* pour marquer la cadence. Mais nous avions beau forcer de vitesse, la brume sournoise, furtivement, nous gagnait. Elle ne nous avait pas rattrapés encore : un reste de jour éclairait les eaux dans notre voisinage. Visiblement, néanmoins, nous commençons à être emprisonnés.

Le grand linceul d'ombre pâle rétrécissait peu à peu son cercle, et c'était maintenant comme un immense mur flottant derrière lequel tout se perdait,

s'évanouissait peu à peu, la terre d'abord, très lointaine, — puis les îles, plus proches, — et enfin les éclats mêmes des phares qui venaient d'allumer leurs feux. Seul, celui de l'île aux Moines demeura quelque temps suspendu comme un astre fantôme dans le ciel noyé; puis il ne fut plus qu'un halo trouble; puis ce halo, à son tour, s'effaça, et tout disparut.

« Bonsoir la camoufle! » dit Rudono, qui était désormais notre unique phare.

Et il cria au mousse :

« Gouverne toujours tout droit, hein, petit!

— Oui, oui, » répondit de l'arrière la voix grêle et un peu enrouée du gamin.

Une humidité glaciale pénétrait nos membres. L'haleine de la brume était déjà sur nous, et nous respirions son étrange odeur de roussi, si âcre qu'elle nous raclait la gorge. Nous n'avions plus à espérer de lui échapper. Si, du moins, nous réussissions à traverser les rapides, avant qu'elle nous eût liés dans ses mailles!... Après, ma foi, tant pis! on voguerait comme on pourrait, à l'aveuglette. L'essentiel était de parer au danger le plus pressant : une fois en eaux calmes, on verrait à s'orienter.

Et nous nous cramponnions à nos rames avec une ardeur de galériens sous le fouet du garde-chiourme. De minute en minute, je demandais à Rudono :

« Quoi de neuf? »

Il trempait sa main dans le clapotis le long de l'étrave, et répondait :

« On doit encore être dans le grand coureau, car ça frise dur... Un peu de courage, les enfants! »

Du courage, nous en eûmes, parbleu! jusqu'à ce qu'il nous fut démontré que ça ne servait de rien. Comme je répétais ma question pour la dixième ou quinzième fois, Rudono murmura :

« C'est singulier : on dirait que nous n'avancions plus... »

Ploc...! Il n'avait pas fini de parler que nous sentîmes sur nos épaules comme la tombée brusque d'un manteau de ténèbres humides. En un clin d'œil nous en fûmes tous enveloppés. Des ténèbres d'ailleurs qui n'en étaient pas; ou plutôt il surnageait là dedans une espèce de clarté triste, funéraire, une clarté de l'autre monde, quoi!... Si épaisse que fût la buée, elle ne nous empêchait pas de nous voir; seulement, nous nous voyions comme si nous avions été à des milles les uns des autres. Encore ce que nous distinguions était-ce moins nos personnes que des formes de nous-mêmes, des ombres bizarres, méconnaissables, démesurément agrandies. Ainsi Gonéry Mezcarn, qui était assis vis-à-vis de moi au même aviron, je dus étendre le bras vers lui pour me persuader, en touchant son tricot, qu'il n'avait pas quitté son banc et que cette silhouette gigantesque, c'était lui..

La barque, elle, avait l'air d'une chose sans bords qui eût flotté dans du vide; la voile... pfutt!... une brume dans la brume, comme la mer, comme le ciel, comme tout...

« Ça y est! dit la voix d'orgue de Pierre Balanec. Nous sommes dans le pot au noir!... »

Et presque aussitôt, là-bas, à l'avant du bateau, très loin, nous entendîmes Rudono qui hurlait :

« Bon! ce n'est pas seulement que nous n'avancions plus, les amis..., nous drivons! »

Ah! sacré mâtin! quel souvenir!... Je ne sais pas ce que je n'aurais pas donné pour être chez nous... Croyez ce que je vous dis, les gars : laissez les turbots en paix et restez vous-mêmes au coin du feu, la veille de Noël.

### III

Le vieux Cloarec cracha dans l'âtre, soupira, fit une pause qui nous parut longue.

— Vous ne voulez pas, au moins, nous signifier que vous êtes au bout de votre histoire? protesta au nom de l'assistance Perrine Ourgam, la mère des Menguy.

— Je n'avais plus de salive, répondit assez durement le pilote.

Et il poursuivit :

— En drive!... Que faire?... Nous n'avions plus qu'à laisser aller nos rames, n'est-ce pas? et à nous laisser aller nous-mêmes où il plairait au sort de nous conduire. Car de lutter davantage pour essayer de franchir la barre, il n'y fallait pas songer. Ce devait être maintenant l'heure du jusant plein : les courants étaient nos maîtres. A quoi bon les contrarier inutilement? Je fis amener les voiles.

« Après tout, dis-je par manière de consolation, si nous drivons, c'est vers la haute mer. Et nous y serons plus en sécurité que parmi les récifs pour attendre le retour du flot. Il n'est que de patienter. »

N'empêche que c'était un bon tiers de la nuit à passer au large, et qu'à supposer qu'il ne survint

aucune complication, nous ne serions jamais rentrés au port avant les approches du matin. La perspective n'avait rien de folâtre, surtout que le brouillard épaississait toujours son linceul.

Elle nous impressionnait, malgré nous, cette atmosphère étrange où nous glissions d'une allure d'ombres, plus semblables à des spectres qu'à des êtres vivants. Roulés dans nos cirés, la visière du surcoût rabattue sur les yeux et les mains dans nos manches, nous nous tenions recroquevillés et muets. Car nous n'avions même plus d'entrain à causer, d'autant qu'on ne pouvait ouvrir la bouche sans avaler cette horrible fumée d'eau, qui sentait l'enfer. La brume, d'ailleurs, semblait avoir immobilisé toutes choses. Le bruit même de la mer s'était comme fondu. On eût dit que rien n'existait plus, qu'on flottait dans quelque océan de la mort. Et c'était un silence... un silence!...

Combien de temps dérivâmes-nous ainsi, je ne saurais vous le marquer. Nous ne nous rendions pas plus compte de la durée que de quoi que ce fût au monde. La brume était en nous comme autour de nous : elle avait envahi notre esprit aussi bien que nos corps. Nous ne vivions plus qu'en songe.

Or tout à coup la voix du mousse héla, très faible :

« Patron!

— Quoi? demandai-je en secouant à demi ma torpeur.

— Je ne sais pas comment cela se fait, mais le sûr, c'est que nous sommes un de plus à bord. »

Nous nous levâmes tous en sursaut.

« Qu'est-ce que tu chantes là? » m'écriai-je, furieux et angoissé tout ensemble.

Mezcam ricana :

« Cet imbécile a la berlue.

— Dam! comptez vous-même, » répliqua l'enfant.

Je comptai... Et maintenant, croyez-moi ou ne me croyez point, mais il n'y avait pas à dire... au lieu de six que nous étions au départ, à cette heure nous étions sept. Dudored n'avait pas menti. Les autres, à tour de rôle, se mirent à recompter après moi :

« Oui, sept! nous sommes bien sept à bord, » déclarèrent-ils tous, avec un tremblement d'épouvante dans la voix.

Quel était ce septième? Impossible de le reconnaître. Dans cette brume, toutes les silhouettes se ressemblaient, et, de vouloir distinguer les visages, c'eût été peine perdue.

« Faites l'appel comme au service, patron, » conseilla Rudono.

J'appelai donc par rang d'âge, Pierre Balanec, d'abord, puis Gonéry Mezcam, puis Louis Rudono, puis René Balanec, puis Lommik Dudored. Au fur et à mesure, ils répondaient de toute la force de leurs poumons :

« Présent! »

L'opération finie, Rudono s'écria :

« Celui qui n'a pas répondu, c'est celui que voici! »

Son geste désignait quelqu'un qui se tenait adossé au mât. Il se précipita pour le saisir au collet; mais il abaissa aussi vite le poing, car la voix de basse-taille du gros Balanec prononçait :

« Erreur! c'est dans moi que tu as croché.

— Alors, c'est à n'y rien comprendre... »

Il y eut entre nous un silence plein d'indicible terreur. Nous restions debout, frémissants, n'osant nous regarder les uns les autres, par crainte que la silhouette sur qui s'arrêterait notre regard ne fût précisément celle du mystérieux inconnu. Mais soudain le mousse héla de nouveau :

« Patron! »

Qu'allait-il m'apprendre?

« L'arrière du bateau s'enfonce, continua-t-il... Le bordage est déjà presque au niveau de la mer. »

La même idée nous vint à tous : c'était évidemment le poids du septième, le poids du passager surnaturel, qui nous entraînait dans l'abîme. Je commandai néanmoins, pour tenter, si possible, d'alléger l'embarcation :

« Jetez tout! »

Les paniers de poisson, il va sans dire, défilèrent les premiers. Puis chacun lança par-dessus bord tout ce qui se trouva sous la main. Ce fut un saccage

Le bateau cependant ne « soulageait » pas. Comme je cherchais à tâtons qu'est-ce qui pouvait bien rester dont on pût se débarrasser encore, mes doigts rencontrèrent le fer de l'ancre. Brusquement, les paroles de mon père, auxquelles, dans ma stupeur, je n'avais même pas eu la présence d'esprit de songer, se réveillèrent d'elles-mêmes au fond de ma mémoire.

« Holà ! criai-je, ne jetez plus ! »

Et, dressant au-dessus de mon front la croix de l'ancre, j'entonnai l'hymne de Nédélec :

*Ebars eur gér a C'halilé<sup>1</sup>...*

Les autres me dirent plus tard qu'en cet instant ils me crurent devenu fou, chose qui leur paraissait à la vérité d'autant plus explicable qu'ils sentaient, eux aussi, leur raison les abandonner.

« Le bateau remonte ! » cria Dudored, d'un accent joyeux, comme je reprenais haleine pour passer au second verset.

Tous, cette fois, d'un mouvement spontané, unirent leur voix à la mienne, le creux de Pierre Balanec retentissant avec un fracas de grandes orgues. Et ce fut une chance singulière, vous allez voir... Durant une pause, en effet, de là-haut, du fond de la brume, un appel descend :

« Ohé ! gare à l'accostage ! Lofez en douceur ! »

1. Dans une ville de Galilée...

Qui a parlé ? Nous levons la tête. Un éclair rouge fauche le brouillard, presque immédiatement suivi d'un éclair blanc. C'était le Triagoz.

« Je distingue la tour du phare, » articula Rudono, qui avait recouvert ses yeux de voyeur.

Vous devinez le reste. Contrairement à nos calculs, les courants, au lieu de nous entraîner au large, nous avaient fait driver vers les roches du Triagoz. Sous voiles, avec la moindre brise, nous nous fussions inmanquablement broyés. Mais il n'y avait, je vous l'ai dit, ni lames ni vent ; de sorte que là où nous aurions pu trouver notre perte, nous trouvâmes le salut. Prévenus, nous accostâmes sans encombre. Le gardien de guet nous attendait sur le seuil de la porte, un fanal à la main.

« Vous avez bien fait de hurler, nous dit-il ; si je ne vous avais pas entendus à temps, vous alliez dans les remous. »

A ce moment, des échos de sonneries de cloches lointaines tremblèrent dans le brouillard.

« Tiens ! la messe de minuit à terre, » reprit l'homme du phare.

Nous nous découvrîmes en nous signant.

Et le pilote conclut :

— Voilà ce qui m'est arrivé. Le lendemain, nous rentrions au port, sur le coup des six heures, à la petite aube, sans turbots. Mon père achevait de

revêtir ses habits de fête. Il ne m'interrogea point, mais, à la confusion de ma mine, il se douta bien que j'étais à jamais guéri de la prétention d'en remonter aux anciens.

— Et le septième, demandai-je, quand avait-il disparu et qui pensez-vous aujourd'hui que ce pût être?

Le bonhomme inclina sa tête crépue et haussa ses vieilles épaules :

— Je vous ai dit ce que je savais! fit-il en renfonçant ses petits yeux bleus, pleins de rêve, sous les grands sourcils embroussaillés.

Équipées de printemps

## Équipées de printemps

---

### LA FOIRE GRASSE

---

#### I

« Gageons qu'on ne vous a jamais conté l'histoire de la foire grasse, insinua malicieusement le vieux Barthélemy Lostec, qui remplissait à Locquémau les fonctions de sacristain.

— Quelle foire grasse? demandai-je, intrigué.

— Celle de Tréguier, donc!... Il n'y en a pas deux dans le pays, que je sache. »

Je fis mine de chercher dans mes souvenirs et secouai la tête négativement.

« Je m'en doutais, » reprit le vieux sacristain avec un accent de triomphe.

Et, heureux de donner libre cours à sa verve, il entama tout de suite son récit.

En ce temps-là, — c'est toujours ainsi que com-

mencent les bonnes histoires, — en ce temps-là, la vieille ville épiscopale de Tréguier avait encore renom de jeunesse. Depuis, elle a versé dans la dévotion et s'est, en quelque sorte, faite nonne dans ses innombrables couvents. C'est, du reste, le destin des vieilles villes, comme des vieilles femmes, de se retirer du monde sur le tard et de s'embéguiner.

Le Tréguier d'autrefois ne ressemblait guère, paraît-il, au Tréguier d'aujourd'hui. C'était une ville gaie, bruyante, amie des danses et des chansons, avec des tavernes regorgeantes de clients, où les saucisses frites se débitaient à l'aune, et le cidre frais, par tonneaux. A l'approche des « gras » surtout, un vent de bombance se déchainait sur la cité. A ce moment se tenait la grande foire, la *foire grasse*, comme on l'appelait communément, d'abord à cause de la saison, et aussi parce qu'elle justifiait à merveille cette épithète, quelque sens qu'il vous plaise de lui attribuer.

Le printemps de Bretagne était alors plus hâtif que de nos jours.

Dès la première semaine de février, les bourgeons éclataient aux arbres, et l'on eût dit des nuées de petits papillons vert clair abattues au loin sur les campagnes. Le ciel, lavé à grande eau par les dernières pluies d'hiver, luisait d'un azur tout neuf, un peu pâle encore, mais d'autant plus délicieux. Le

soleil y rayonnait comme à travers une vitre bien propre.

Donc, un beau matin, le carillon de la cathédrale entraînait en branle. Car les cloches de Saint-Tudual se faisaient les annonciatrices de la foire : c'étaient elles qui, de leurs voix grosses ou menues, donnaient le signal des réjouissances. Et il fallait voir comme elles y allaient de tout cœur ! Les carillons des paroisses voisines, Plouguiel, Trédarzec, Langoat, Le Minihy, leur répondaient à qui mieux mieux, et l'appel vibrant, propagé de clocher en clocher, jusqu'à la ligne violette des montagnes, mettait en l'air toutes les têtes vieilles ou jeunes, portant coiffe ou chapeau, sur toute l'étendue du pays trégorrois.

Aussitôt, les routes de s'emplier.

De dix, quinze, vingt lieues à la ronde, on s'empressait vers Tréguier. Ce n'étaient, entre les talus verdissants, que processions interminables de chars à banes, de cavaliers, de piétons. Les bourgs se vidaient; les fermes glissaient la clef sous la porte. Hue ! dia ! Wichidrou ! Les gens criaient, les vaches meuglaient, les poulains hennissaient. Et puis, c'étaient des « bonjour » au passage, des « on va aussi ? » échangés d'un véhicule à l'autre ; tout cela mêlé à des claquements de fouet, à des apostrophes véhémentes, à des jurons longs d'une toise, cependant que des bardes errants clamaient leurs complaints et que des infirmes, exhibant leurs moi-

gnons, glapissaient de lamentables *Paters*. Bref, une cohue indescrivable, un grouillement sans nom, la ruée de tout un peuple, l'avalanche d'une migration, comme aux temps barbares.

Où Tréguier pouvait-il bien loger tout ce monde ? me direz-vous... N'oubliez pas que Tréguier, patrie de saint Yves, a vu bien d'autres miracles.

Le certain, c'est qu'à l'époque de cette histoire, pour faire taire les enfants pleurards, il n'était que de leur promettre qu'on les mènerait à la *foire grasse* : ils devenaient sur l'heure aussi traitables que des anges. Mais jugez dès lors s'il était déshonorant pour un homme fait de n'y avoir point assisté !

Tel était pourtant, ne vous déplaie, le cas des trois personnages dont je vais avoir maintenant à vous entretenir.

Que je vous donne d'abord leur signalement :

1° Hippolyte Tacon, plus connu sous le sobriquet de Titik ; âge, trente ans ; profession, couvreur en chaume ; signes caractéristiques : une taie sur l'œil gauche et, dans la joue droite, la cicatrice d'une entaille produite par le tesson d'une bouteille d'eau-de-vie qui en voulait au sieur Tacon de l'avoir vidée.

2° Gonéry Louarn, surnommé Palsamblen, d'un de ses mots favoris, le seul emprunt qu'il eût jamais fait à la langue française. Un gaillard tirant sur la quarantaine, solide, râblé, avec des yeux bleus d'une candeur enfantine, et un collier de barbe

rousse aussi drue qu'une crinière de lion. Maçon de son métier, les jours ouvrables, et, le dimanche, chantre au lutrin de Plestin-les-Grèves, où les mugissements de sa voix faisaient craquer la charpente de l'église.

3° Job an Ankou, — traduisez : *Joseph la Mort*, — ainsi baptisé à cause de son teint blême, de ses orbites profondes et de son nez camard. D'ailleurs, le plus vivant des hommes et le plus malin des tailleurs. L'esprit encore plus acéré que l'aiguille. Un pince-sans-rire, artiste en mystifications. Impossible de préciser son âge, qu'il ne savait pas lui-même.

Voilà le trio. Braves gens, au fond, mais qui se fussent gaiement vendus au diable, eux, leurs ancêtres et leur descendance, pour avoir part, ne fût-ce qu'une fois, une pauvre petite fois, aux magnificences de la foire grasse. Ils en connaissaient les merveilles, mais par ouï-dire, hélas ! pour les avoir entendu conter aux privilégiés du sort qui en rapportaient des indigestions opulentes et d'enthousiastes récits. Du mercredi des Cendres au dimanche des Rameaux il n'était pas d'autre sujet de conversation dans tout le terroir de Plestin-les-Grèves, où résidaient nos trois héros. Vous imaginez sans peine quelles convoitises allumaient en eux ces récits enjolivés à plaisir par des estomacs reconnaissants.

« Coûte que coûte, se juraient-ils, chacun à part soi, en regagnant leurs misérables chaumières où les

attendait, pour toute ripaille, une écuellée de soupe aux pommes de terre dans la cendre, — coûte que coûte, l'année prochaine la foire grasse ne se passera pas sans moi! »

Mais les années s'étaient succédé, — et les foires grasses aussi, — et nos pauvres hères en étaient toujours à se demander quand viendrait leur tour. C'est qu'il ne suffisait pas de se dire : « J'irai à la foire grasse! » Encore fallait-il avoir de quoi s'y rendre et les moyens de s'y goberger. Même à ces âges reculés, Tréguier ne donnait pas pour rien ses saucisses croustillantes, ni son cidre couleur de soleil. Or, Titik, Job an Ankou et Palsambleu avaient ceci de commun qu'ils logeaient le diable en leur bourse, ou plutôt qu'ils n'avaient pas même de bourse où le loger. Des économies? Où les eussent-ils prises? « A moins de tondre des œufs!... » comme disait le tailleur. Songez que c'était le temps où un manœuvre touchait pour sa paye quotidienne une vingtaine de liards!... Allez vous offrir des voyages d'agrément dans ces conditions...

Et voilà comment les trois Plestinais, à leur grand'honte, n'avaient encore salué qu'en rêve le paradis de succulences où ils risquaient fort de n'entrer jamais.

## II

Ils y entrèrent, cependant... Mais procédons par ordre.

C'était un samedi soir, veille de la foire grasse. Le hasard, qui sait parfois ce qu'il fait et qui le fait bien, avait voulu que, cette semaine-là, Lomm Kariou, le fermier de Kerbérennès, se fût trouvé dans la nécessité d'employer concurremment le maçon, le couvreur et l'homme au dé.

Comme ledit fermier projetait de se rendre à la foire et qu'il désirait y faire figure, il avait décidé de s'équiper tout à neuf. Le tailleur avait donc été le premier convoqué. Dès le mardi, — le lundi étant jour consacré à sainte Chopine, — Job an Ankou avait pris place dans la grange, sur la couette de balle d'avoine où il avait coutume de pontifier, les jambes en croix, à la façon d'un Bouddha breton.

Cette grange avait été fort endommagée par les pluies des mois précédents. Des lézardes s'étaient ouvertes dans les murs, un des pignons menaçait ruine, et la toiture de chaume montrait çà et là des commencements de calvitie qui ne demandaient qu'à s'élargir. Il y avait donc urgence à recourir aux deux médecins qui traitent ces sortes de maladies, à savoir : le couvreur et le maçon.

A l'aube du mercredi, Palsambleu fit son apparition dans l'aire, escorté de Titik. On juge de leur satisfaction en constatant qu'ils auraient, pour les égayer dans leur travail, cette bonne langue de Job an Ankou!

Les jours suivants s'écoulèrent vite.

Il n'est que de besogner à plusieurs pour ne sentir point le poids de son outil. Tout en maniant qui l'aiguille, qui la truelle, qui le peigne à chaume, on devisait. Ce ne furent d'abord que les propos ordinaires sur le temps qu'il fait, qu'il a fait ou qu'il fera. Puis, peu à peu, chacun vint à parler de soi, de sa dure vie, de sa misère, de ses rêves. Ah! les rêves, les irréalisables rêves!...

« Oui, déclara Palsambleu, qui s'exprimait volontiers par sentences, un désir est plus lourd à porter qu'une peine. »

Les deux autres se turent, brusquement devenus songeurs. Le maçon reprit, comme en sourdine :

« Croiriez-vous que moi, moi, Gonéry Louarn, à mon âge et tel que vous me voyez, je n'ai jamais été à la foire grasse ?

— Eh bien ! je puis t'en offrir autant ! prononça Job an Ankou d'une voix sombre.

— Moi de même, gémit le couvreur du haut de son échelle.

— C'est des choses qui ne devraient pas être, » conclut mélancoliquement Palsambleu.

Ils n'en dirent pas plus long pour l'instant. Mais, le soir venu et leur paye touchée, quand ils s'acheminèrent ensemble vers le bourg, leur idée fixe les ressaisit.

« Avez-vous entendu le maître de Kerbérennès ? observa le tailleur... Était-il assez fier d'avoir une génisse à conduire en foire !

— Oui, les riches aiment à faire bisquer le pauvre monde, murmura le maçon, qui bâtissait en silence, dans sa tête, je ne sais quels projets épiques.

— Je me suis offert à l'accompagner, fit le couvreur ; mais il a refusé mes services. Je suis pourtant plus débrouillard que lui, ayant l'habitude, par métier, de voir les choses de haut et de loin... Je lui eusse fait gagner dix écus sur le prix de sa génisse : l'imbécile n'a pas daigné comprendre. »

On arrivait au carrefour des Quatre-Voies, croisement des routes de Plestin à Toul-an-Héry et de Morlaix à Tréguier. A cet endroit s'élevait l'auberge la plus achalandée de la région, toujours encombrée de rouliers, de saltimbanques et de « chemineurs » de toutes castes. Il y avait, ce soir-là, plus de cris et de juréments que de coutume. Nos trois hommes se consultèrent du regard comme pour se demander : « Entrons-nous ? »

« A Dieu va ! *palsambleu*, s'écria le maçon. Trinquons au moins, avant de nous séparer ! »

Ils obliquèrent du côté de l'auberge.

Sur le « placître », devant la maison, une bohémienne à la peau couleur de rouille, entourée d'une tribu de marmots à moitié nus, faisait rissoler des patates sur un réchaud, entre les brancards de sa roulotte. Job an Ankou l'interpella :

« Hé ! femme, tu dois être un tantinet somnambule ou devineresse, n'est-ce pas ? »

— Je lis dans les cœurs et dans les étoiles, répondit-elle en écartant sa couvée... C'est deux sous le grand jeu. »

Elle tendit vers le tailleur sa main sordide. Celui-ci y déposa une pièce de cuivre.

« Je voudrais que tu m'apprennes où je serai après-demain, à pareille heure. »

La femme mouilla son index gauche, le dressa en l'air, et dit d'un ton grave :

« Le vent souffle vers Tréguier... Si tu n'y es pas, tu seras en route pour t'y rendre, et tu ne seras pas seul... Deux hommes, en tout semblables à ceux que voici, t'accompagneront. »

Elle désignait Titik et Palsambleu.

« Merci, sorcière de mon âme ! » fit joyeusement le tailleur.

Les autres riaient d'un rire narquois.

« Tu n'en as pas eu pour ton argent, commença Palsambleu, quand ils furent tous trois attablés dans l'auberge.

— C'est ce qui te trompe, » dit Job an Ankou.

Et il poursuivit avec force :

« J'en ai assez, à la fin, de toujours remettre... Je verrai Tréguier cette année ou jamais. Je verrai Tréguier, dussé-je y laisser mes os !... Non, la bohémienne n'en aura pas menti, du moins en ce qui me concerne. A vous de dire, à votre tour, si vous voulez assez hommes pour justifier sa prédiction. Vous avez jusqu'à lundi pour réfléchir. Je vous donne rendez-vous à cette même place entre trois heures et quatre heures du matin. Si ce n'est pas pour faire route avec moi, eh bien, ce sera pour me regarder partir. »

Sur ce, il se dirigea majestueusement vers la porte, qu'il franchit sans se retourner, tandis que le couvreur et le maçon méditaient ses paroles, assis l'un en face de l'autre, le nez dans leurs chopines et le chapeau sur les yeux.

### III

C'était une tradition immémoriale que, dans la nuit du dimanche au lundi gras, personne ne se couchât à l'auberge des Quatre-Voies. Patron et patronne, valets et servantes restaient gaillardement sur pied, toutes chandelles allumées et la soupe fraîche trottant dans la grande marmite de fonte au-dessus d'un brasier d'enfer. A chaque minute, de nouveaux voyageurs entraient, leur tourte de pain sous l'aisselle. Vite, on déposait devant eux une écuelle de bouillon fumant où nageaient des débris de viande et dans laquelle ils découpaient eux-mêmes leur pain. La vapeur des bols emplissait la salle, en une vaste buée flottante, épaissie encore par l'haleine des consommateurs et par les nuages qui s'élevaient des pipes.

Le tapage grossissait d'heure en heure. Le parler léonard mariait ses lourdes syllabes sonores au rythme plus allègre du dialecte trégorrois. Par intervalles, un étalon, attaché dehors à l'un des anneaux scellés dans la façade, frôlait de ses naseaux les vitres de la fenêtre et poussait dans la nuit un sauvage hennissement.

Le tumulte était à son comble quand, sur le coup des trois heures, Job an Ankou se montra sur le seuil de la taverne.

Il gagna, en jouant des coudes, la table où, l'avant-veille, il s'était assis avec ses compagnons. Deux hommes l'occupaient déjà. Malgré l'atmosphère trouble, il les reconnut dès l'abord.

« Bonjour, dit-il. Avez-vous réfléchi ? »

— J'étais décidé dès samedi, articula Palsambleu de sa voix de faux-bourdon.

— Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, affirma Titik.

— C'est bon, c'est bon, reprit le tailleur. Il ne s'agit pas de récriminer... Parlons peu, mais parlons bien. Vous êtes résolu à me suivre jusqu'au bout ?

— Résolu !

— Parfait. Reste à savoir quelles sont nos ressources. Car il va de soi que nous faisons bourse commune, n'est-il pas vrai ?

— Certes.

— Voyons : je questionne par rang d'âge. Combien as-tu, toi, Palsambleu ?

— Treize sous, que j'ai gagnés hier après vêpres au jeu de galoche... en trichant.

— Et toi, Titik ?

— Moi, j'ai réussi à en emprunter quinze, que je ne rendrai probablement que dans l'autre monde.

— Treize et quinze, calcula le tailleur, cela fait vingt-huit sous dans mon pays... C'est de quoi aller jusqu'à Lannion... Vous êtes d'avis, sans doute, — ajouta-t-il d'un ton péremptoire, — que j'accepte

d'être le caissier. Je le veux bien : vous pouvez me passer l'argent.

— Eh ! fit le maçon, en se rebiffant, ne te gêne pas, mon cher ! Mais ton apport à toi, s'il te plaît, quel sera-t-il ? »

Le tailleur eut un sourire un peu méprisant.

« Nous avons dit, proféra-t-il, que vingt-huit sous c'était de quoi nous mener jusqu'à Lannion, c'est-à-dire jusqu'au premier relai. Vous désirez savoir quelle sera ma contribution ? C'est très simple : je me charge de vous défrayer pendant tout le reste du voyage. »

Et, frappant d'un geste triomphal sur son gousset vide, il demanda :

« Cela vous suffit-il ? »

Son air d'assurance en imposa si fort à ses deux acolytes qu'ils étalèrent incontinent leurs deniers sur la table. Il empocha l'argent et dit :

« Nous ne sommes évidemment pas très riches. En revanche, nous ne serons pas beaucoup plus pauvres au retour. Pour inaugurer mes fonctions de trésorier, je vous propose de boire un verre au bon succès de notre campagne. Après quoi, nous nous mettrons en route sans plus attendre, afin d'éviter l'encombrement. »

Titik et Palsambleu se contentèrent d'opiner du bonnet. Ils ne laissaient pas d'être intérieurement un peu vexés de voir le tailleur s'arroger ainsi, de

sa propre autorité, la direction de l'entreprise ; mais, d'autre part, ils le savaient prud'homme, futé comme pas un, et que le mieux était encore de s'en fier à lui, dans une aventure aussi pleine d'inconnu.

Les verres lampés, les trois hommes se levèrent.

« Allons, Palsambleu ! commanda Job an Ankou dès les premiers pas, c'est le moment d'entonner une chanson de marche. »

La voix de basse-taille du maçon retentit comme une fanfare dans l'espace, annonçant aux échos ples-tinais que les trois plus fiers lurons du pays partaient délibérément à la conquête de la terre promise, avec l'espoir d'en goûter enfin les joies si longtemps défendues.

Il faisait nuit grise. Une brume compacte enveloppait les choses. Mais le chemin était large, se déroulait en une chaussée bien unie que bordaient les lignes plus sombres des talus. Et, d'ailleurs, il n'était point de ténèbres que les petits yeux en vrille, dissimulés au fond des orbites caves de Job an Ankou, ne fussent en mesure de percer. Le tailleur en donna bientôt une preuve à ses compagnons.

Ils étaient dans la descente de Saint-Efflam. Tout à coup, Job an Ankou saisit le bras de Palsambleu :

« Minute ! Sais-tu quel est celui qui va là-bas devant nous ? »

— *Palsambleu !* camarade, c'est comme si tu me demandais si je sais de quelle couleur était la robe

de noces de la trisaïeule de mon grand-père... Je ne vois même pas le bout de mon nez.

— Eh bien ! c'est Lomm Kariou, le maître de Kerbérennès...

— Bah ! susurrèrent à la fois le couvreur et le maçon.

— Je le reconnais à la coupe de sa veste... Il traîne sa génisse... Et il est à cheval, le gredin !... Il se sera levé de bonne heure, lui aussi, pour ne se trouver point dans la cohue... Oh ! mais je n'entends pas qu'il fasse ses dévotions à Tréguier avant nous.

— Comment l'en empêcheras-tu ? interrogea Titik.

— Vous allez voir... Écoutez-moi bien : je vais prendre les devants : vous me suivrez à faible distance, l'un après l'autre, et, en passant près du bonhomme, vous direz exactement ce que vous m'aurez entendu dire. Ayez soin seulement de déguiser votre voix, pour qu'il ne puisse soupçonner que c'est vous.

— Compris. »

Job an Ankou hâta le pas. Il ne tarda pas à joindre le cavalier, dont les vellétés capricieuses de la génisse rendaient l'allure fort inégale.

« Bonjour, l'ami !

— Bonjour.

— Vous menez là une bien belle chèvre.

— Une chèvre ? Mettez vos lunettes, mon brave ! Cette chèvre est une génisse de deux ans.

— Voilà un langage qu'il ne faudra pas tenir en foire, mon parrain... Les marchands n'aiment pas qu'on se moque d'eux.

— C'est vous qui vous moquez, à moins que vous ne soyez assez idiot de naissance, ou assez ivre, à quatre heures du matin, pour confondre une génisse avec une chèvre.

— Oh, bien ! baptisez-la génisse, si ça vous agrée. Ce n'est pas à moi qu'il en cuira. »

Et Job an Ankou de continuer paisiblement son chemin, non sans avoir fait entendre un bêlement goguenard, tandis que le maître de Kerbérennès se grattait la tête, déjà perplexe, car c'était, comme on dit, une bonne âme, riche en écus, mais pauvre en finesse, et d'une crédulité proverbiale dans tout le canton.

Survint, à son tour, Palsambleu le maçon.

« Vous menez là une belle chèvre, en vérité.

— Le diable t'emporte ! » hurla Lomm Kariou, furieux, mais de plus en plus ébranlé.

Il se disposait à mettre pied à terre pour vérifier décidément à quelle espèce appartenait l'animal attaché en remorque à la queue de sa monture, lorsque les souliers ferrés de Titik sonnèrent sur la route.

« Attendons celui-ci, avant de descendre, murmura le fermier... Il en sera, ma foi, ce qu'il dira. »

Il apostropha tout le premier Titik.

« Voulez-vous avoir l'obligeance de regarder si ma génisse est toujours au bout de sa longe? »

— Au bout de la longe j'aperçois une chèvre, fit Titik d'une voix innocente, mais la génisse a dû s'échapper.

— Allons! songea tout haut le maître de Kerbérennès, il faut que je me sois trompé, cette nuit : j'aurai pris la chèvre noire au lieu de la génisse brune. Le fait est qu'on ne voyait goutte dans l'étable. »

Sans plus de tergiversation, il tira sur la bride de son cheval et s'en retourna, en maugréant, vers son manoir de Kerbérennès. Vous pensez si les compères, qui, rencognés dans la douve, n'avaient pas perdu un détail de la scène, se divertirent du succès de leur farce. Le voyage s'annonçait bien, commencé sous de si joyeux auspices.

## IV

A l'auberge de Saint-Efflam, ils flairèrent de suaves odeurs de cuisine.

« Une tranche de pain de froment, graissée d'un morceau de lard chaud, ne ferait de mal à aucun de nous, suggéra Job an Ankou... Tâchons de l'avoir au meilleur marché possible. »

L'auberge était pleine de maquignons, venus, la veille, des parages de Pleyber-Christ et de Landivisiau. Pour être plus tôt prêts au départ, ils avaient fait sortir leurs chevaux de l'écurie et les avaient attachés, flanc contre flanc, à des piquets devant la maison. Le tailleur s'approcha de l'une des bêtes.

« Faites comme moi, » chuchota-t-il à ses compagnons.

Prestement il avait coupé la corde du licol et gratifié le cheval d'un coup de pied, qui le fit déguerpir au galop. Le couvreur et le maçon, s'inspirant de l'exemple de leur chef, n'eurent ni la main ni la jambe moins promptes. Et tous trois de se précipiter dans l'auberge en criant :

« Holà! il y a dehors des chevaux qui ont rompu leurs attaches et pris leur course dans la direction de la grève!... Si vous ne les rattrapez à temps, ils vont sûrement se noyer. »

La mer montante vient, comme vous savez, battre les falaises de Saint-Efflam. Et vous devinez quelle alerte parmi les maquignons! Ce fut à qui s'élancerait à la poursuite des chevaux. Les gens de l'auberge eux-mêmes filèrent sur les talons de leurs hôtes, afin de leur prêter secours, et nos trois loustics, demeurés seuls dans la pièce, purent s'installer comme des princes devant un déjeuner tout servi, s'esquiver ensuite sans être vus et reprendre leur marche, en gais pèlerins, avec la belle insouciance de l'avenir que donne un estomac bien lesté.

Quand le jour se leva, ils étaient à la lande de la Croix-Rouge. Une heure plus tard ils contemplaient, du haut de la Vieille-Côte, le gracieux panorama de Lannion, étageant aux deux versants de sa vallée les toits en cascade de ses maisons moyenâgeuses dont les ardoises luisaient, dans l'aurore, comme de fines écailles d'argent.

« Ça, dit le tailleur, Lannion est une capitale qui vaut qu'on s'y arrête. Je suis d'avis de passer ici la journée. J'y ai quelques connaissances que je ne serais pas fâché de revoir. Puis, c'est bien le moins que vous alliez faire vos dévotions à Saint-Jean du Baly et jeter un coup d'œil sur le quai planté.

— Diable! objecta Titik le timoré, dont le cerveau était perpétuellement travaillé de quelque vague inquiétude, tu veux donc notre ruine! Ne sais-tu pas qu'à Lannion toutes choses coûtent cinq

fois plus cher qu'à Plestin?... Je n'y suis venu qu'une fois, au mariage d'une cousine : mais, dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais qu'on m'y a fait payer quatre sous une gorgée d'eau-de-vie. »

Le tailleur haussa les épaules.

« Titik, prononça-t-il avec solennité, Titik et toi, Palsambleu, je vous ai priés d'avoir en moi pleine confiance. Vous en êtes-vous mal trouvés jusqu'à présent?

— Certes non, fit de sa grosse voix de chantre le bâtisseur de murailles... Palsambleu, non! répéta-t-il pour mieux appuyer son témoignage. Tu as mon estime. Va de l'avant, sans t'émouvoir des lamentations de ce pleurnicheur. »

Conduits par Job an Ankou, ils franchirent le pont de Sainte-Anne, escaladèrent la pente sinieuse de la rue des Bouchers, traversèrent la place de la Mairie et pénétrèrent à la queue leu leu dans la cour de l'*Hôtel du Grand-Turc*. Une servante récurait les fourneaux. Job an Ankou ayant demandé l'hôtelier, celui-ci parut, rond, gras, l'air cuit à point comme un gigot.

« Monsieur, commença le tailleur, nous sommes les gens du marquis de Kerlibouban.

— Le marquis de Kerlibouban? Connais pas.

— Comment!... Le plus grand propriétaire du Léon, celui qui a épousé une nièce du pape!... C'est pourtant chez vous qu'il a toujours accoutumé de des-

cendre, quand il lui arrive — ce qui est rare, il est vrai — de venir courre le chevreuil chez son parent de Kercaradec... A moins, continua le bon apôtre, qu'il n'y ait à Lannion deux maisons du *Grand-Turc*... »

L'hôtelier interrompit avec vivacité :

« Il n'y en a qu'une, et c'est la mienne. »

Puis, la main au front :

« Dites-moi, est-ce que le marquis dont vous parlez n'est pas un seigneur corpulent, avec une barbe blonde, en éventail, et des lunettes d'or ?

— Précisément.

— Que ne le disiez-vous plus tôt!... Vous comprenez bien que je ne me rappelle pas les noms de tous les gentilshommes qui font descente chez moi. Il me faudrait un armorial dans la tête.

— En effet. Vous devez en voir passer, de la noblesse!

— Et qu'y a-t-il pour le service de M. le marquis de Kerlibouban ?

— Voici. Il doit débarquer ici, demain, sur le coup de midi, avec une suite de vingt personnes, et il entend que vous lui apprétiez un de ces repas comme on n'en mange, paraît-il, qu'au *Grand-Turc*. Nous avons ordre de nous tenir à votre disposition jusqu'à demain matin, pour vous aider, si vous le jugez nécessaire, puis de nous rendre à Tréguier, vers le point du jour, pour y faire faire au *Rocher de Cancale* les mêmes préparatifs.

— Très bien. Mais je n'ai nul besoin de votre assistance. Chacun sait que ce n'est pas le personnel qui manque à l'*Hôtel du Grand-Turc*. Mangez, buvez, promenez-vous et ne vous inquiétez pas du reste. Le marquis de Kerlibouban n'aura que des félicitations à vous adresser. »

Nos lurons ne se le firent pas répéter deux fois. Ils redéjeunèrent, s'offrirent des cigares comme des citadins, flânèrent à toutes les devantures des boutiques, visitèrent plus de cabarets que de chapelles, dînèrent d'un appétit élastique, burent café et poussé-café, s'administrèrent par surcroît force liqueurs dont ils n'avaient jamais entendu prononcer les noms, et, finalement, se couchèrent à moitié gris dans des draps blancs, sur des couettes moelleuses et profondes, où ils ronflèrent bientôt comme les orgues de Plestin, le dimanche du Saint-Sacrement.

Aux approches du matin, le tailleur, qui avait son idée, se glissa furtivement hors du lit. Malgré l'heure hâtive, il se faisait déjà quelque remue-ménage dans l'hôtel. Des bruits de pas allaient et venaient le long des escaliers. Dans la cour, des forains attelaient leurs lourdes guimbardes. Job an Ankou, qui s'était assuré, la veille, que la chambre donnait bien sur cette cour, entr'ouvrit avec précaution la fenêtre, cueillit doucement la culotte de Palsambleu, la jeta dehors, le plus loin qu'il put, remit l'espagnolette et se recoucha...

Quand le jour teinta les vitres, ce fut au tour du maçon de se réveiller.

« Ohé! Job an Ankou! Titik! je crois qu'il est temps!... »

Le tailleur fit mine de se frotter les yeux, pendant que le couvreur, ahuri, se redressait en sursaut.

« Allons! sur pied, les gars! » clama l'autre, de sa voix de Stentor.

Et il se mit en devoir de prêcher d'exemple. Mais, au moment de s'habiller, il demeura debout, en chemise, promenant autour de lui des regards effarés, de l'air d'un homme qui cherche des yeux un objet absent.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Job an Ankou, plein d'intérêt.

— Il y a... Il y a que je ne sais plus où diable j'ai pu fourrer ma culotte.

— Tu l'avais hier soir, pourtant.

— Parfaitement, et je me souviens même que je l'avais étalée là, bien en vue, sur mon édredon.

— Elle aura peut-être glissé sous ton lit. »

Ouais! Il n'y avait pas plus de culotte sous le lit que dessus. Le maçon commençait à sentir la moutarde lui monter au nez.

« La plaisanterie est mauvaise, » déclara-t-il en dévisageant le tailleur.

Celui-ci ne broncha point. Mais, affectant au contraire de faire sienne la colère du maçon :

« Que parles-tu de plaisanterie? Moi, je dis qu'il y a du louche là dedans. Ta culotte ne s'est pas envolée toute seule, n'est-ce pas? C'est donc qu'elle a été volée.

— Il est propre, l'hôtel de la noblesse! vociféra le sans-culotte malgré lui.

— Laisse-moi faire, Palsambleu, reprit le tailleur. Je me charge de tirer la chose au clair. »

Il se vêtit en un tour de main, dégringola l'escalier quatre à quatre, faillit renverser l'hôtelier qui accourait au vacarme.

« Faites fermer les portes, monsieur, dit-il. Il y a un voleur dans la maison.

— Un voleur! au *Grand-Turc*? Cela ne se peut.

— On a pourtant dérobé cette nuit, dans notre chambre, le pantalon de notre confrère Gonéry Louarn, que vous entendez là-haut pestant et sacrant. »

Le fait est qu'il se livrait sur le palier à de retentissantes démonstrations, le nommé Gonéry Louarn. C'était le cas de dire qu'il jurait comme un chantre. Ses éclats de voix résonnaient dans tout l'hôtel. Ah! il en débitait des « malédiction rouge! » et des « damné soit le *Grand-Turc*! »

« Pour peu qu'on le sorte de ses gonds, Louarn est un terrible homme, continua le tailleur. Il est capable de tout mettre sens dessus dessous dans votre établissement, si sa culotte ne se retrouve. »

Il finissait à peine qu'un des valets d'écurie entra, brandissant aux pointes d'une fourche à fumier une loque informe, triturée par les pieds des chevaux et toute puante de crottin.

« C'est elle ! s'écria Job an Ankou, — mais en quel état !... Puis, voyez : on a retourné les poches !... »

— Qu'y avait-il dedans ? demanda l'hôtelier, dont la graisse tremblait.

— Gonéry ne va nulle part sans son tabac, son mouchoir, son couteau et son porte-monnaie.

— Savez-vous ce qu'il pouvait contenir, ce porte-monnaie ?

— Le marquis de Kerlibouban, au départ, nous avait remis à chacun un écu de six livres pour les imprévus de la route.

— Eh bien ! remontez en hâte auprès de votre ami, affirmez-lui qu'il ne perdra rien, et suppliez-le, de grâce, d'éviter l'esclandre. Il y va de la renommée du *Grand-Turc*. »

Moins d'un quart d'heure plus tard, les jambes du maçon, jusqu'alors condamnées au *berlinge*, habitaient un magnifique pantalon de velours vert à côtes, dont le chatolement faisait penser à la moire changeante des jeunes prairies sous les frissons du vent printanier.

« L'étoffe est de premier choix, observa le tailleur, qui s'y entendait.

— Et rien ne manque dans les poches, ajouta l'hô-

telier, qui avait tenu à venir apporter lui-même la culotte, avec ses excuses. J'espère, poursuivit-il, que je puis compter sur votre discrétion et que vous ne soufflerez mot de cette aventure à qui que ce soit. Que M. le marquis de Kerlibouban surtout n'en ait jamais connaissance.

— Au fait, dit Job an Ankou, vous pensez à lui, n'est-ce pas ? Songez qu'il nous ferait pendre sans scrupule si ses ordres n'étaient exécutés de point en point... Pour ce qui est de notre dépense, il doit, selon l'usage, la régler avec la sienne. »

La désinvolture tranquille de la dernière phrase fit béer d'admiration les deux acolytes.

Et le trio prit congé, accompagné jusque dans la rue par les salutations de l'hôte.

Le soleil naissant clignait de l'œil à nos Plestinais comme s'il eût été dans leur confiance. Aux deux bords de la route, les arbres des talus, dégouttelants de rosée, avaient l'air d'achever leur toilette, sans doute pour se rendre aussi à la foire grasse. C'est qu'il en allait, du monde, vers Tréguier ! On ne voyait, sur tout le chemin, que paysans endimanchés, le cou à l'étroit dans des cols trop raides ; que maquignons en longues blouses bleues gonflées comme des ballons ; filles aux jupes voyantes, troussées sur des bas éclatants ; ménagères tirant derrière elles des ribambellées de polissons mal mouchés ; puis des bêtes, des bêtes à n'en plus finir, une forêt de cornes, un fleuve de toisons, une chaîne de croupes bondissantes ; que sais-je ? l'arche de Noé en voyage !

Nos amis suivaient le torrent.

Ils avaient mine si flambante qu'on eût dit les trois Rois Mages au milieu des bergers. Titik lui-même affectait des airs conquérants ; mais Palsambleu surtout rayonnait dans sa somptueuse culotte vert-chou. Elle le serrait bien un peu aux mollets, qu'il avait énormes, mais cela n'en faisait que mieux ressortir la cambrure.

« Un digne homme, tout de même, cet hôtelier

du *Grand-Turc*, fit-il en caressant des yeux pour la mille et unième fois les sillons côtelés de la resplendissante étoffe.

— A propos, se souvint le tailleur, je réclame l'écu de six livres pour la masse. »

Palsambleu le crut subitement devenu fou.

« Un écu de six livres !... Où veux-tu que j'aille le chercher, mon pauvre ami ? Je n'ai jamais eu pareille fortune, même en rêve.

— Eh ! tu l'as dans ta poche, » repartit philosophiquement Job an Ankou.

Alors seulement il vint à l'esprit du maçon d'interroger les profondeurs de la culotte enchantée. Comment vous peindre sa stupéfaction à chaque merveille qu'il en retirait ? Ce fut d'abord un mouchoir, large d'une toise, qui, déplié, flotta comme un drapeau. Un poème, ce mouchoir. On y voyait, dans un encadrement de fleurs rouges, une frégate voguant, toutes voiles dehors, sur une mer aux vagues sanglantes, furieusement démontée. Sortit ensuite un couteau, un superbe couteau de fin acier anglais, à manche de corne figurant une sirène : Palsambleu l'ouvrit, le brandit, fit le simulacre de découper en l'air des victuailles pantagruéliques. Puis, ce fut un paquet de tabac, de quoi bourrer les pipes d'une quarantaine de maçons. Et enfin, ô miracle ! des flancs d'un porte-monnaie de cuir marron propre à servir de blague, le cas échéant, surgissait.

aux regards éblouis de Palsambleu un écu tout neuf, une massive pièce d'argent, ronde et blanche comme la pleine lune dans un firmament d'été.

« Allons ! à la caisse commune, camarade, ordonna le tailleur.

— C'est juste, » répondit Palsambleu.

Et il s'exécuta sans rechigner.

« Avouez, reprit Job an Ankou, que vous n'avez pas précisément à vous repentir de m'avoir désigné pour être le trésorier de l'association.

— Oh ! tu es un maître ! s'écria Titik, qui commençait à tout voir couleur de rose et dont les derniers doutes sur l'issue de l'entreprise achevaient de se dissiper... Ton histoire du marquis de Kerlibouban a été une invention de génie, tout simplement. Jamais je n'aurais trouvé ça.

— Ni moi, corrobora Palsambleu... Mais c'est l'histoire de la culotte que je ne parviens pas à m'expliquer...

— Soit, je vais vous la dire, fit le tailleur, bon enfant. Aussi bien, nous voici au calvaire de Rospez ; les marches en sont tapissées de mousses : nous y serons le plus commodément du monde pour allumer une pipe et savoir quel goût a le tabac de Palsambleu. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Et Job an Ankou de narrer comment, par un rapide tour de passe-passe, il avait aidé les vieilles grègues du maçon à se trans-

former en un splendide pantalon de velours vert, enrichi d'un certain nombre de précieux accessoires.

« Il faut que tu aies été à l'école chez Satan, » déclara Titik en extase.

Palsambleu, secoué d'un rire homérique, bredouilla entre deux hoquets :

« Mais pourquoi... pourquoi me laisser blasphémer... comme un perdu... quand... quand tu pouvais me calmer d'un mot ?

— L'animal !... fit avec dédain le tailleur, il ne comprend pas que, sans ses beuglements de taureau en colère, l'hôtelier disputerait peut-être encore, et le coup ratait... »

## VI

Il ne s'agit pas, vous pensez bien, de suivre pas à pas nos trois apôtres au long des quatre lieues bretonnes qui séparent Lannion de Tréguier. Disons seulement qu'ils franchirent sans encombre le pont Losquet, établi, dit-on, par saint Yves, gravirent sans trop ahanner le plateau de Langoat, firent une halte à Lochrist, où se boit le meilleur cidre de toute la côte, et atteignirent enfin la colline de Saint-Michel, surmontée de sa haute flèche solitaire, asile de tous les corbeaux d'alentour. Une nuée de ces oiseaux s'envolèrent à leur approche, en poussant des « couacs » aigus, comme pour aller annoncer leur venue à la ville sainte.

« Un corbeau, mauvais augure ! Cent corbeaux, présage de prospérité ! » opina d'un ton doctoral le sentencieux brasseur de pierres.

Derrière un rideau d'arbres, une perspective immense s'ouvrit, continuée jusqu'aux plus extrêmes confins de l'horizon par une profonde échancrure marine.

Et, sur son promontoire en forme de proue, à la jonction de ses deux rivières jumelles, Tréguier parut.

. . . . .

Les croisés arrêtés, sur les hauteurs d'Emmaüs, en contemplation devant les coupoles et les minarets de Jérusalem, n'éprouvèrent certainement pas une émotion comparable à celle de nos trois Ples-tinais découvrant, après une si longue attente, l'accès, enfin permis à leur rêve, de la ville de saint Tudual.

Tous trois, d'un geste unanime, agitèrent au-dessus de leurs têtes leurs feutres dépenaillés.

« Iou !... Iou !... Iou !... »

Le triple cri de joie, hurlé à l'unisson, roula comme un mugissement de tempête jusqu'aux bas quartiers, dominant tous les bruits de la foire. Le chien de granit sculpté sur une des gargouilles de la cathédrale en fut, dit-on, sur le point d'aboyer...

Maintenant, voilà nos pèlerins dans la cohue. Pour creuser leur trouée, ils s'étaient donné le bras ; Palsambleu, colossal et d'une structure de monolithe, avait pris la tête de la chaîne. Il fonçait en avant, renversant tout ce qui s'opposait à son passage, culbutant des groupes entiers, faisant virer les bœufs comme de simples totons, produisant au milieu de cet océan d'hommes et d'animaux de vastes remous d'où ses puissantes épaules émergeaient, terrifiantes comme un récif en marche.

Bordées d'injures, horions, coups de *penn-baz*<sup>1</sup>,

1. Bâton à tête ferrée.

il recevait tout cela d'un front tranquille et fourrageait toujours droit devant lui, uniquement attentif à remorquer ses compagnons.

« Là! fit-il... Vous pouvez reprendre haleine. »

Ils débouchaient sur la place du Centre, qui forme tertre et que protège un parapet. Le lieu était relativement calme. Seuls, des couples d'amoureux — le galant portant le parapluie de la fille — y stationnaient, sous les ormes, auprès des étalages en plein vent.

Reprendre haleine! L'arrière-garde en avait joliment besoin. Les cheveux du couvreur étaient aussi hérissés que des chaumes, et, quant à Job an Ankou, sa face de squelette avait encore blêmi.

« Heu! grogna-t-il, s'il faut se donner autant de peine pour forcer l'entrée du paradis, je connais quelqu'un qui aimera mieux aller paisiblement son petit bonhomme de chemin du côté de l'enfer. »

Titik, lui, soupira :

« Sans Palsambleu, nous serions à cette heure aplatis comme des crêpes. »

Ce mot de crêpes agit sur le tailleur à la façon d'un verbe magique.

« Au fait, où allons-nous prendre pension ? »

— Oui, » accentua le maçon, chez qui l'exercice auquel il venait de se livrer avait excité une faim de loup.

Il y avait bien le *Rocher de Cancale*, dont nos

amis avaient entendu vanter les délices par des Ples-tinais retour de la foire grasse; mais c'était tout là-bas, à l'autre extrémité de la ville, sur la route de Lézardrieux; à la seule idée qu'il faudrait se jeter de nouveau dans le torrent de la foule, Titik protesta.

« Tranquillise-toi, dit le tailleur, qui avait son plan; le *Rocher de Cancale* doit être bondé de gens; nous, le mieux que nous avons à faire, c'est de nous orienter vers un logis modeste, dans une rue un peu à l'écart. »

La venelle du collège ouvrait justement au haut de la place son étroit couloir, bordé de murs en ruine et de vieilles demeures silencieuses, anciens hôtels de nobles aujourd'hui déchus. La bande s'y achemina.

« Voici l'abri souhaité, » dit tout à coup le tailleur.

La maison était de chétive apparence et plantée de guingois au fond d'un jardinet.

« Je n'aperçois pas d'enseigne, observa Palsambleu.

— Raison de plus, » fit Job an Ankou.

Et il poussa la barrière du jardinet, où des giroflées s'essayaient à fleurir. Une vieille, en coiffe à deux pointes, cardait de la laine, accroupie sur un banc de pierre près du seuil.

« Excusez, marraine, nous sommes trois marchands qui arrivons d'un lointain pays. C'est en

vain que nous avons erré à la quête d'une chambre dans les hôtelleries de la ville, et nous venons vous demander, sauf votre respect, si vous ne consentiriez point à nous fournir logement, au prix qu'il vous plaira de fixer. »

Job an Ankou avait débité ce boniment d'une voix si onctueuse que le visage de la vieille se fit tout de suite hospitalier.

« Mon Dieu, dit-elle, j'ai bien une pièce, mais qui n'est ni grande ni belle.

— Nous n'avons pas le droit de nous montrer difficiles, reprit le tailleur ; trois matelas sur un plancher nous suffiraient, et, puisque vous êtes cardeuse de laine...

— Oh ! quant à ça, vous aurez chacun votre matelas et aussi votre traversin.

— Voyons la chambre. »

La vieille les précéda, par une échelle appuyée à une trappe, dans un grenier garni, pour tous meubles, d'une table et d'une commode, mais aéré, spacieux et fort propre.

« Ce n'est plus l'hôtel du *Grand-Turc*, fit observer à mi-voix Palsambleu, déjà corrompu par un premier contact avec le luxe.

— A la foire comme à la foire ! » dit gaiement le tailleur.

Et se tournant vers la vieille :

« Maintenant que nous sommes assurés du cou-

vert, reste la nourriture. Accepteriez-vous de nous l'apprêter ? Nous vous procurerions, naturellement, tout le nécessaire... Il n'y aurait que le café et l'eau-de-vie qui seraient à votre charge... Si l'arrangement vous convient, faites vos conditions : elles seront les nôtres... Ce n'est pas l'argent qui nous manque, ajouta-t-il en exhibant l'écu de six livres, qui, dans le rayon de soleil de la lucarne, brilla comme un ostensor.

— Le marché me va, dit la vieille. Pour ce qui est du prix, je vous demanderai de m'entendre à ce sujet avec mon homme, parti depuis ce matin à son ouvrage, mais qui ne tardera pas à rentrer.

— Fort bien. En attendant, nous irons aux provisions. Et, à ce propos, donnez-moi, je vous prie, quelques renseignements. Le pain n'est probablement pas meilleur dans une boulangerie que dans l'autre ; mais il n'en va pas de même de la viande : il y en a de bonne ou de mauvaise qualité. Où l'archiprêtre de la cathédrale a-t-il coutume de se fournir ?

— Tout à côté d'ici, dans la rue Stanko ; la boucherie est à droite.

— Et, pour le vin, s'il vous plaît ? Nous le voulons excellent.

— Je ne saurais guère vous dire, mon pauvre monsieur. Je n'ai bu de vin qu'une fois dans ma vie, le jour de mes noces, il y a de cela quelque trentecinq ans... J'ai cependant ouï parler, ces temps-ci,

d'un nouveau magasin qui vient de s'ouvrir à l'en seigne des *Trois-Avocats*. Les gens qui le tiennent sont un peu jeunets dans la partie, mais ils ne vendent, à ce qu'il paraît, que de la marchandise de premier choix.

— Grand merci, marraine, et à bientôt. »

## VIII

Quand ils furent dans la solitude de la venelle, Job an Ankou invita ses acolytes à graver dans leur esprit les instructions qu'il allait leur donner. Ces instructions n'étaient sans doute pas d'un accomplissement très facile, car plus d'une fois Titik tenta d'élever de timides objections. Mais ce diable d'homme à tête de mort vous avait réponse à tout. Les imaginations les plus extraordinaires, présentées par lui, en arrivaient à vous paraître simples comme bonjour. Lorsqu'il jugea ses deux compères suffisamment pénétrés de leurs rôles respectifs, il conclut :

« Sur ce, bonne chance, et vive la foire grasse ! »

Docile, quoique ému, Titik regagna la place du Centre; Palsambleu descendit vers les *Trois-Avocats*.

Commençons par suivre ce dernier, si cela vous est égal.

Les *Trois-Avocats* occupaient à cette époque une des antiques maisons à encorbellement de la rue Colvestre. Trois personnages en toque et en rabat étaient peints sur l'enseigne; au-dessous se lisait : « Commerce de vin des îles. Débit à emporter. »

« Si pourtant j'emportais, en effet, le débit, » songea le maçon.

Mais, parvenu au seuil, il se contenta de crier :

— Ohé! la bourgeoise, trente litres de vin *illico*, et de votre meilleur. »

Des consommateurs qui buvaient debout, au comptoir, se retournèrent, épouvantés par cette voix d'Apocalypse.

« Peste! fit l'un d'eux... trente litres de vin!... »

Un autre, mesurant des yeux le colosse, repartit entre haut et bas :

« Le bonhomme est de taille à les absorber d'un seul trait. »

La patronne s'était levée avec empressement.

« C'est que mon mari n'est pas là pour l'instant, monsieur... Pouvez-vous l'attendre un petit quart d'heure? »

— Impossible, beugla le maçon. La commande est pour tout de suite, ou pour jamais! »

Et il fit semblant de s'éloigner.

« Monsieur!... Monsieur!... venez. Je vais descendre à la cave avec vous, et, si vous voulez bien, vous vous servirez vous-même. »

Or c'était précisément ce que Palsambleu avait escompté. Tout en l'éclairant avec un lumignon dans les ténèbres du sous-sol, la patronne s'excusait... Elle était encore novice dans ce commerce que son mari venait de prendre, et priait le « client » d'avoir égard à son inexpérience, lui laissant le soin de se reconnaître parmi les crus.

« N'ayez souci de rien, madame, répondait Palsambleu de son ton le plus galant. — Tenez, ajouta-t-il en s'arrêtant auprès d'un fût récemment mis en perce, voici du vin rouge de la qualité qu'il me faut. »

Il disposa le broc sous la clef, puis, quand ce premier récipient fut plein, il en saisit un second.

« Passons maintenant au vin blanc, » dit-il.

Confuse, la patronne exprima la crainte qu'il n'y en eût pas en magasin.

« Nous avons l'intention d'en faire venir, mais le temps nous a manqué. »

Palsambleu eut un petit sourire protecteur.

« Comme on voit bien que vous êtes neuve dans le métier, madame!... Ne savez-vous donc pas que du même fût on peut tirer les deux sortes de vins? »

— Ma foi, non!... C'est ma première nouvelle...

— Apprenez donc le secret, qui est à la portée d'un chacun... Mais auparavant, comme il faut que je retire la clef de ce bout-ci du tonneau, veuillez introduire votre pouce dans le trou pour empêcher le liquide de se répandre. Je vais mettre l'autre bout en perce, et le tour sera joué. »

Le tour fut joué, en effet...

Pendant que la trop naïve patronne s'appliquait à boucher hermétiquement le fût avec son doigt, le « client » détalait sans bruit, et je vous prie de croire qu'il n'oublia pas derrière lui les deux brocs pleins.

### VIII

Laissons-le courir et venons à Titik.

Il y avait, au temps de cette histoire, sur la place du Centre, vis-à-vis la fontaine où les Trégorroises, sous prétexte de puiser de l'eau, se réunissent encore, — les vieilles pour échanger leurs commérages, et les jeunes pour deviser de leurs amours, — il y avait, dis-je, une boulangerie dont la porte ouverte exhalait une si délicieuse odeur de pain frais que toute la place en était comme parfumée. Aussi, de la première à la dernière heure du jour, ne désemplissait-elle pas de chalands. A chacun le boulanger adressait un mot drôle, la boulangère un sourire affable.

Celle-ci alignait sur le comptoir d'appétissantes miches de pain doré, lorsque, dans l'embrasure de la porte, se dessina la silhouette vaguement effarée du couvreur.

« Entrez!... entrez!... dit la boulangère d'une jolie voix douce.

— Je vous demande pardon, Madame, commença-t-il, mais je voulais d'abord être bien sûr que ce fût vous. »

La boulangère le regarda, un peu surprise de cet étrange début.

### ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS

209

« Vous ne me remettez sans doute pas, vous? » interrogea-t-il avec humilité.

Par politesse, l'excellente femme crut devoir se rappeler qu'elle l'avait déjà vu quelque part, mais où? quand? sa mémoire ne lui permettait pas de préciser.

« Mon Dieu! c'était ici même, madame, à la dernière foire grasse, il y a juste un an jour pour jour. »

La boulangère esquissa une gracieuse inclinaison de tête; le couvreur continua :

« Je me présentai chez vous pour acheter un pain de six livres... Il y avait presse dans la boutique. Je vous payai avec une pièce de huit réaux : vous me rendîtes de la monnaie, et ce fut seulement le surlendemain que je m'aperçus que...

— Je ne vous avais pas donné votre compte? acheva la boulangère, dont le clair visage se rembrunit.

— Erreur, madame. Vous vous étiez trompée de cinq sous à votre détriment, et je vous les rapporte. »

Gravement, posément, le couvreur rangea les cinq sous sur le comptoir. La boulangère exultait. Pour un peu, elle eût embrassé Titik.

« Votre nom, monsieur!... Dites-moi votre nom, de grâce! C'est, par Jésus-Christ, celui du plus honnête homme dont les semelles aient jamais foulé le pavé de cette ville!

— Je ne suis pourtant qu'un pauvre domestique aux gages du marquis de Kerlibouban.

— Eh bien! répétez de ma part à votre maître

que je le félicite d'avoir à son service des gens de votre sorte... Et maintenant, veuillez reprendre vos cinq sous, auxquels vous joindrez, s'il vous plaît, ces cinq autres!... »

Elle fut obligée de les lui faire accepter de force, et lui, il avait les larmes aux yeux en les empochant. Comme il les introduisait dans son gousset, il laissa échapper un cri de désappointement :

« Ah! sapristi!... »

— Quoi donc? fit la boulangère avec émoi.

— Triple sot que je suis!... Dans ma hâte de venir vous restituer votre dû, ne voilà-t-il pas que j'ai omis de prendre sur moi l'argent de trente livres de pain qu'on m'a chargé de rapporter au *Rocher de Cancale*, où mon maître est descendu!... Ah! bien, je vais en entendre, des *Paters*, quand on va me voir reparaitre les mains vides!... Ayez la complaisance, je vous prie, de me faire préparer les pains dans un sac, que je n'aie plus qu'à les enlever, après que j'aurai été d'une traite vous en chercher le montant... »

Il gagnait la rue; la boulangère se précipita et, le saisissant par sa veste :

« Ça, non, par exemple!... Il ne sera pas dit qu'un chrétien de votre mérite se sera mis en nage pour trente livres de pain, au risque peut-être d'attraper sa mort... Vous laisser partir ainsi?... Il faudrait donc que j'eusse le cœur d'une païenne!... »

Elle héla :

« Pierre!... Pierre!... »

Un mitron accourut à son appel.

« Prenez un sac bien propre et fourrez-y trente livres de pain de la qualité supérieure..., vous savez, farine extra! »

Et elle se tourna pour expliquer à Titik :

« C'est de la fine fleur de farine moulue pour nous tout exprès à la grande minoterie de Traou-Guindy. »

Le couvreur avança les lèvres en une moue admirative, comme si ce nom de Traou-Guindy eût évoqué devant lui la vision du moulin modèle. Le sac dûment ficelé, le garçon aida Titik à le charger sur son dos.

« Un autre jour, s'excusa la boulangère, je vous aurais épargné cette corvée. Mais en ce moment-ci nous n'avons pas trop de tout notre monde.

— A qui le dites-vous! » s'écria Titik.

Et il ajouta d'un ton pleurard :

« Je suis tout de même confus de tant de bontés.

— Allez, allez!

— Et si, après, le marquis de Kerlibouban refusait de vous payer, madame?... »

La boulangère éclata de rire.

« Ta, ta, fit-elle, je n'ai pas peur. Au valet on peut juger le maître.

— En tout cas, Dieu vous bénisse, vous et votre commerce! » remercia le couvreur en s'esquivant.

Au fond, il se sentait bourrelé de remords.

« Puisse le maudit tailleur avoir ce pain sur la conscience durant toute l'éternité ! » songeait-il.

Il avait encore le front maussade, quand, pliant sous son faix, il réintégra le grenier de la rue du Collège. Il y trouva Palsambleu en train de transvaser le vin dans des bouteilles.

« Ha! ha! s'écria le maçon;

Bara, gwin,  
Bouet christen ha bouet kigin<sup>1</sup>,

comme dit le proverbe... Nous ne mourrons du moins ni de faim ni de soif... »

Puis remarquant l'air soucieux du couvreur :

« Quel est cet air, monsieur Titik?... Tu reviendrais de ton propre enterrement que tu n'aurais pas la mine plus longue... Ah çà, est-ce qu'au lieu de miches, on t'aurait fourré des galets? »

Peu s'en fallut que le couvreur ne fondit en sanglots.

« C'est péché, larmoya-t-il, oui, c'est péché mortel de faire le coquin avec du monde aussi gentil que cette boulangère. »

Et, tout en baissant la voix, de peur d'être entendu de la vieille, qui allait et venait au-dessous d'eux dans sa cuisine, il essaya de faire partager au maçon l'amère tristesse qu'il éprouvait d'avoir eu à

1. Pain, vin, nourriture de chrétien et nourriture de geai.

duper une si charmante victime. Mais le cœur de Palsambleu, à force de vivre dans la société des pierres, avait dû leur prendre de leur dureté, car le mélancolique attendrissement de son compère n'eut d'autre effet que de soulever chez lui un violent accès de gaieté.

« Oh bien! s'écria-t-il, tu nous la bailles belle!... Que dirais-tu donc, homme sensible, quels ruisseaux de pleurs ne verserais-tu pas, si tu voyais en quel navrant tête-à-tête avec un des tonneaux de sa cave j'ai laissé l'ingénue marchande de ce vin sans pareil!... Peut-être attend-elle encore, à l'heure qu'il est, que j'aie fini d'opérer. »

Cette idée le fit partir d'un vaste rire tonitruant.

« Non, vrai, lança-t-il, il n'y a qu'un Job an Ankou pour... »

## IX

Il n'eut pas le loisir d'achever : le tailleur entra, et, à son aspect, les paroles se figèrent d'hébètement sur les lèvres de Palsambleu, tandis que les yeux de Titik s'immobilisaient dans leurs orbites, comme vitrifiés. Job an Ankou n'était plus une créature humaine, mais un étal ambulante. Un quartier de veau coiffait sa tête exsangue; deux andouilles ventruées montraient leurs nez sous son aisselle droite; sous la gauche se bombait un gigot, gonflé comme un biniou; des chapelets de saucisses pendaient de chacune de ses poches, et il portait, sur une serviette, dans ses deux mains tendues, un monstrueux pâté de cochon, comparable, pour la forme et pour la grosseur, aux tourtes d'oing dont s'enorgueillissent les cuisines de ferme du pays ples-tinais.

« Si vous me débarrassiez, dites donc, au lieu d'ouvrir des bouches comme des carpes!... Toi, Titik, descends le veau à la vieille, qu'elle le mette tout de suite à rôtir, et recommande-lui surtout qu'elle n'économise pas le beurre. »

Le reste fut déposé sur la commode.

« Ouf! » fit le tailleur, quand, libre enfin de ses mouvements, il put se laisser tomber sur un siège.

## ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS

215

Des gouttes de sueur roulaient sur sa face blême. Il s'épongea, se moucha, et, comme le couvreur remontait :

« Tout s'est-il passé pour vous de la manière que j'avais prévue? s'informa-t-il.

— Exactement, répondit Palsambleu... Il n'y a que cette sainte-nitouche de Titik...

— Quoi! il a manqué le coup du pain?...

— Non, non : seulement il était en train de l'arroser de ses larmes, lorsque tu es arrivé.

— Larmes de crocodile! » ricana Job an Ankou. Et avisant le vin :

« Fais-moi vite goûter de ta vendange, Palsambleu! J'ai une soif d'enfer.

— L'affaire a été chaude, à ce qu'il paraît.

— Dam! c'est pourquoi je me l'étais réservée, prononça le tailleur, non sans quelque morgue, après avoir lampé le rouge-bord que lui présentait le maçon et s'être essuyé les lèvres du revers de sa manche.

— Ce n'est pas nous qui contesterons que tu sois un maître homme, répartit avec déférence Palsambleu : je le disais encore à Titik, pas plus tard que tout à l'heure... Mais si tu nous contais un peu comment tu t'y es pris? »

Une grimace de satisfaction plissa les traits de momie de Job an Ankou. Ses deux acolytes s'accroupirent à terre, à ses pieds. Il commença :

« En vous quittant, je n'ai fait ni une ni deux, je suis allé tout droit au presbytère... Vous parlez de bonne cuisine. C'est là que les rôtissoires chantaient!... Poliment, je salue la *carabassen*<sup>1</sup>, une femme vénérable, qui me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles.

« — Qu'est-ce qu'il vous faut, vous?

« — Je viens de la part de la bouchère. Je suis son garçon...

« — Comment! il sort d'ici!...

« — Oui, je sais, l'autre, le véritable... Moi, je ne suis qu'un garçon supplémentaire qu'on a engagé à cause de la foire grasse.

« — Et après? Qu'est-ce qu'elle veut, la bouchère?

« — Elle m'envoie en hâte vous dire comme ça : qu'il lui tombe à l'instant un monde fou, au point qu'elle ne sait où donner de la tête, — que toute la provision de viande et de charcuterie qu'elle avait faite va lui être enlevée en un clin d'œil, et que, par conséquent, si vous n'avez pas tout ce qu'il vous faut pour la semaine, vous n'avez que le temps de me faire bien vite un billet, afin qu'elle sache quels morceaux vous désirez qu'on vous mette de côté.

« — Allons, bon!...

« — Qu'est-ce que vous voulez! ce n'est pas sa

1. Terme par lequel on désigne communément les servantes de curés.

faute... Écrivez donc vite, et commandez-en plus que moins, vous savez!...

« Vous pensez si la crainte d'être prise par la famine suffit à stimuler la *carabassen*! En quelques minutes elle eut passé ses besicles et noirci une feuille de papier. Je suivais sa plume par-dessus son épaule. Elle eût écrit sous ma dictée que sa liste n'aurait pas été plus conforme à ce que je souhaitais. Elle allait signer pourtant avant d'avoir commandé le pâté de cochon. Je lui en fis la remarque.

« — C'est vrai, dit-elle, du pâté de cochon, ça sert toujours, en cas d'imprévu, à boucher un trou.

« J'aurais été désolé qu'elle négligeât ce hors-d'œuvre... Moi, le pâté de cochon, c'est mon régali.

— Oh! tu ne le mangeras pas tout seul, observa Palsambleu.

— Et j'en réclamerai aussi ma part, » professa Titik.

Job an Ankou renifla dans la direction de la commode où trônait la monumentale charcuterie, et continua :

« La *carabassen* me tendit son papier d'un air presque aimable, avec prière de lui rapporter le tout sur-le-champ.

« — Vous aurez dix sous pour votre commission, si vous ne tardez point, ajouta-t-elle.

« — Préparez-les donc, répondis-je, car je pars et je reviens au galop.

« Je partis, en effet, tout courant, comme vous pouvez croire. Et me voilà chez la bouchère... Ma foi, j'avais deviné presque juste : la boutique regorgeait de clients qui se disputaient à qui serait le premier servi. D'un mot, je mis tout le monde d'accord :

« — Place! criai-je, c'est pour M. l'archiprêtre!

« Ce fut comme le « Sésame, ouvre-toi! » des contes de veillées. Cuisinières de bourgeois ou valets en livrée se rangèrent immédiatement pour me laisser passer. La bouchère, qui découpait de la viande, s'arrêta, le bras suspendu :

« — M. l'archiprêtre? fit-elle; mais je viens d'envoyer chez lui!

« — Je sais, madame.

« — Alors?

« — Alors, il y a qu'il lui arrive à l'improviste une vingtaine de personnes de sa parenté.

« — Vous êtes donc du presbytère, vous? Depuis quand?

« — Depuis hier soir, en qualité d'aide-jardinier... D'ailleurs, voici la note que m'a remise la *carabassen*, et j'ai ordre de rapporter vite et vite toutes les choses qui y sont marquées.

« Elle prit la feuille, la parcourut du regard.

« — C'est bien l'écriture de Marie-Jeanne, dit-elle.

« Et, considérant ma taille plutôt fluette (il faut vous apprendre qu'elle était aussi grosse que la tour de Plestin) :

« — Mais vous allez être chargé comme un baudet, mon pauvre ami!

« — Oh! je suis d'attaque! répliquai-je. Pressez-vous seulement, car il y a un pourboire de dix sous au bout de ma course.

« L'instant d'après, j'étais harnaché comme vous m'avez vu. Et le diable, c'est que, pour rentrer ici, j'ai dû enfler successivement je ne sais combien de ruelles désertes, afin de faire perdre ma piste. Car il ne suffit point d'avoir conquis de quoi se goberger, n'est-ce pas? L'essentiel est de pouvoir se goberger en paix.

— Job an Ankou! tonna le maçon, tu mériterais une statue, *palsambleu!* »

Comme pour collaborer à l'apothéose du tailleur, un nuage d'ambrosie se répandit dans la pièce. C'était le rôti qui faisait son apparition, flottant sur une mer de sauce blonde où il était facile de voir que le beurre n'avait pas été ménagé.

X

Seule, la muse de la ripaille pourrait décrire les interminables orgies auxquelles, deux jours durant, se livrèrent, quasi sans désespérer, les trois aventuriers plestinais, dont les annales de la foire grasse ont immortalisé le souvenir. Pendant quarante-huit heures, à peine coupées de temps à autre par des intervalles de sommeil tout habillé, ils mangèrent, burent, reburent et remangèrent, avec acharnement, avec fureur, heureux de prendre en une fois leur revanche de toutes les privations subies et de toutes celles qui les attendaient. Ils s'empiffrèrent sans répit et sans défaillance, jusqu'à la mort du dernier litre, jusqu'à l'engloutissement de la dernière saucisse, jusqu'à l'évanouissement du dernier croûton.

Au lever de la troisième aube, qui était, si nous calculons bien, le lendemain du mardi gras, Job an Ankou, dont la chair, à ce régime, avait revêtu des teintes à demi rosées, se dressa, non sans effort, sur son séant et, après avoir éternué si violemment que les cadavres des bouteilles vides en sursautèrent, harangua en ces termes ses consorts épouvantés :

« Camarades, tout a une fin en ce bas monde, hormis la grâce de Dieu !... Le jour est venu de dire adieu à Tréguier, à la foire grasse, à ses pompes et

à ses œuvres. Mais, auparavant, un pénible devoir nous reste à remplir : nous avons à régler notre hôtesse... Avez-vous de l'argent ? »

Les deux consorts, à cette question saugrenue, le regardèrent, se regardèrent, puis, avec un ensemble parfait :

« Mais c'est toi qui l'as, notre argent ! »

Le tailleur dédaigna de répondre. Palsambleu rugit :

« Je t'ai remis treize sous, plus un écu de six livres tout neuf ! »

Et Titik glapit :

« Je t'ai donné quinze sous, moi, même que je les avais empruntés.

— Et tu en as sur toi dix autres, ceux de la boulangère, » réclama le maçon.

Job an Ankou fit, de la main, un signe impératif : « Du silence, s'il vous plaît : les planchers ont des oreilles... Je récapitule : treize et quinze égalent vingt-huit, et dix égalent trente-huit, ce qui, joint à six livres, fait au total sept livres dix-huit sous ou, si vous préférez, huit livres moins deux sous... Est-ce votre compte ?

— Huit livres moins deux sous, c'est cela même, » approuva Palsambleu.

Titik, lui, crut devoir opter pour le premier énoncé :

« Comme tu dis : sept livres dix-huit sous.

— Très bien ! Là-dessus j'ai payé : 1° trois boujars à l'auberge des Quatre-Voies, ci : trente centimes ; — 2° six chopes de bière et six chopines de cidre dans les cabarets de Lannion, ci : dix-huit sous ; — 3° trois rechopines de cidre à Lochrist, ci : trois sous. Il reste donc un sou que voici, l'écu de six livres que voilà, plus dix sous, que Titik doit avoir dans sa poche.

— Tiens-les, » dit sans enthousiasme le couvreur, en les extirpant de son gousset pièce à pièce.

Le tailleur poursuivit :

« Tel est donc l'état de nos finances. Quand nous aurons réglé la vieille, il ne nous restera probablement pas un liard pour regagner Plestin-les-Grèves, si même nous ne nous trouvons pas au-dessous de notre dépense, auquel cas je crains fort que notre hôtesse ne nous fasse point grâce de la police de Tréguier, qui doit avoir déjà une assez mauvaise opinion de nos personnages.

— Pour moi, murmura Palsambleu, je suis certainement perdu d'avance, à cause de ma culotte vert-chou. »

Titik béla :

« Sauve-nous, Job an Ankou !... Songe que j'ai femme et enfants !... »

Le tailleur s'offrit le malin plaisir de prolonger pendant quelques minutes l'angoisse de ses compagnons. La tête inclinée sur la poitrine, il semblait

absorbé dans une méditation profonde. Les autres respectaient religieusement son mutisme. Enfin, il parla :

« Je crois que j'y suis, » dit-il.

Et il leur exposa la nouvelle combinaison de génie éclose dans son cerveau fertile en ressources. Un vaste rire secoua la panse de ses auditeurs.

« Je descends de ce pas prévenir la vieille de monter le café, gloussa Titik.

— Avec beaucoup d'eau-de-vie autour, hein ! apuya Palsambleu.

— Et dis-lui bien qu'il faut qu'elle le prenne avec nous, sous peine de nous désobliger, » recommanda le tailleur.

L'hôtesse ne tarda pas à paraître, armée d'une de ces monumentales cafetières en fer-blanc qui étaient alors le principal luxe des demeures bretonnes. Derrière elle, Titik portait les tasses. La brave femme se confondit en remerciements de la grâce que daignaient lui faire « ces messieurs ».

« Nous aurions souhaité que votre mari fût de la fête, répondit Job an Ankou.

— J'espère qu'il rentrera à temps pour prendre congé de vous, fit-elle.

— A ce propos, repartit le tailleur, vous l'avez, je pense, consulté sur le coût de notre arrangement. Dites-nous donc ce que nous vous devons en bloc ; car nous n'avons pas un moment à perdre, si

nous voulons être chez nous avant le coucher du soleil.

— Mon Dieu, proposa timidement la vieille, trouvez-vous que dix livres ce soit trop ?

— C'est, au contraire, moins que nous n'aurions cru, et vous êtes, en vérité, des plus raisonnables, » déclara Job an Ankou.

Puis, s'adressant à ses compagnons :

« Mes amis, il serait ridicule, n'est-ce pas ? de se mettre à trois pour régler une si petite somme. Acceptez donc que je la solde à moi seul.

— Jamais de la vie, brailla Palsambleu. C'est à moi que ça revient. Je suis le plus grand.

— Non pas ! flûta la voix aigrette de Titik ; honneur au plus âgé !

— Nenni ! Il n'y a pas d'âge ni de taille qui tienne !

— Pardon, c'est moi qui payerai.

— Je jure que ce sera moi.

— Ce sera moi, vous dis-je.

— Nous allons bien voir.

— Qu'on me coupe en morceaux si...

— Moi, je veux être pendu...

— Malheur à vous, vieille, si vous prenez l'argent de cet homme !

— Nom de... Nom de... Nom de... !

— Mille millions de *palsambleus* ! »

Cette échange de politesses furibondes menaçait de s'éterniser. Des jurons, le trio faisait mine de

vouloir passer aux coups. Le tailleur s'était cramponné au collet de Titik. Le maçon, emporté par sa fougue, brandissait, au-dessus de la table et de la vaisselle qui la couvrait, sa formidable patte de manieur de moellons. Craignant un cataclysme pour ses tasses, la vieille supplia :

« Calmez-vous, messieurs ! Calmez-vous !... »

— Je veux payer ! hurlait de plus belle ce forcené de Palsambleu.

— Moi aussi !

— Moi aussi !

— Je ne céderai pas...

— Ni moi !

— Ni moi ! »

Pan !... Patatras !... L'énorme poing du maçon venait de s'abattre, comme un bolide, sur la faïence dispersée en éclats. L'hôtesse, affolée, étreignit le torse squelettique de Job an Ankou.

« Pour l'amour de Dieu, tirez au sort, et que cela finisse ! »

Le tailleur leva la main, et, subitement, le désordre s'apaisa.

« La sagesse s'exprime par la bouche des vieillards, dit-il... Nous sommes de purs imbéciles, et notre logeuse a raison : que le sort décide !... »

— A merveille ! » acquiescèrent les autres.

Job an Ankou continua, s'adressant à la vieille :

« Pour qu'il n'y ait point de tricherie, soyez vous-

même le sort. On va vous bander les yeux, comme au jeu de *mouchik-dall*<sup>1</sup>, et le premier que vous attraperez payera les dix livres... plus une autre livre pour la casse, — ajouta-t-il généreusement, en désignant du doigt la table jonchée de tessons.

— Je prête mon mouchoir neuf! » s'écria Palsambleu.

Et il fit claquer en l'air l'ample carré de cotonnade rouge, don de l'hôtelier du *Grand-Turc*, où, calme sur une mer en furie, un navire passait. La vieille s'offrit d'elle-même au bandeau, que le tailleur, exercé dans l'art des nœuds, assujettit de main de maître.

— Là!... Cherchez et vous trouverez!... » clama-t-il dans l'oreille de la bonne femme.

Titik n'avait pas attendu la fin de l'opération pour disparaître par la trappe; Palsambleu s'y coula pareillement, aussitôt suivi de Job an Ankou, et la vieille — dit l'histoire — resta seule à promener désespérément ses bras dans le vide. Elle avait beau avancer, reculer, tourner sur elle-même, se baisser: elle n'entendait que du silence et n'étreignait que du vent... Tout à coup, elle poussa un cri de triomphe:

« J'en tiens un!... Voici celui qui payera!

— En effet, vieille folle que vous êtes! » grommela quelqu'un dont la voix ne lui était que trop connue. C'était son mari...

1. Le colin-maillard des Bretons.

## XI

Neuf heures de nuit sonnaient au coucou de l'auberge des Quatre-Voies quand Job an Ankou, Hippolyte Tacon, surnommé Titik, et Gonéry Louarn, dit Palsambleu, se présentèrent à l'entrée de la salle commune, un peu las du long trajet qu'ils venaient de fournir d'une traite, mais la mine florissante et le cœur dispos.

N'eussent été les innombrables traces de semelles cloutées encore empreintes dans le parquet de terre battue et l'odeur aigre de vieux cidre dont l'atmosphère restait imprégnée, rien, dans l'auberge, n'eût rappelé la bruyante animation des jours précédents. Seul, dans un coin, les coudes sur la table et la tête entre les mains, un ivrogne attardé ronflait. Le tailleur le reconnut tout de suite à la façon de sa veste, et, le tirant par les cheveux:

« Hé! je ne me trompe pas, les amis!... C'est ce farceur de Lomm Kariou, le seigneur domanier de Kerbérennès... Il paraît que ta génisse s'est bien vendue, car tu m'as tout l'air de t'en être joliment donné à la foire...

— La foire!... la foire!... bougonna le dormeur ahuri... Ah! c'est toi, Job an Ankou?... La foire, mon cher... Eh bien! figure-toi que je n'y ai pas été!...

— Tu plaisantes, voyons?

— C'est très sérieux... J'étais déjà en route... Ne voilà-t-il pas que trois idiots... oui, trois idiots... me font croire que j'avais dû prendre la chèvre... tu sais, la chèvre noire... que j'avais dû la prendre au lieu de la génisse... C'est vrai qu'il en faisait, une nuit!... et du brouillard par-dessus le marché!... Moi, je ramène chez nous la chèvre... Pas du tout, c'était la génisse... Attrape!... Ma femme me flanque au nez des paquets de sottises, me traite d'imbécile, de soulard, de propre à rien...

« — Ah! c'est comme ça, dit-elle. Tant pis, tu n'iras plus à la foire maintenant!

— Elle est bonne, celle-là!

— Bonne!... moi, je la trouvais mauvaise... Oh! mais j'ai répondu du tac au tac :

« — Ah! tu ne veux pas que j'aille à la foire!... Ah! tu me traites de soulard!... Eh bien! je la ferai aux Quatre-Voies, ma foire! Et je me pocharderai, oui, je me pocharderai trois jours durant!...

— Bravo! Et tu as été homme de parole?

— Demande à l'aubergiste... Je n'ai pas désoulé depuis.

— Alors, tu régales? » interrogea le tailleur.

Et, sans attendre la réponse du fermier :

« Nous revenons de la foire grasse, nous autres, et nous pouvons, à notre tour, t'en donner des nouvelles. »

Les yeux de l'ivrogne brillèrent.

« C'était bien?

— Que le paradis des pauvres gens soit fait comme cela, et je m'en contenterai pour l'éternité..., n'est-il pas vrai, Titik? n'est-il pas vrai, Palsambleu?

— Amen! » prononcèrent religieusement les deux acolytes.

Et voilà l'histoire de la foire grasse, telle que je l'ai apprise de mon grand-père, lequel l'apprit lui-même de son trisaïeul.

## LES PAQUES DE LOULL VRAZ

---

### I

Le bourg de Plogonan, cher à mon enfance, ne saurait passer pour ce que l'on appelle un « grand centre ». Il compte tout au plus une trentaine de maisons plantées va comme je te pousse, et si vieilles qu'elles ont l'air d'être là depuis que le monde est monde. Il ne faudrait cependant pas tenir Plogonan pour une localité sans importance. Les papiers publics attestent qu'il fut chef-lieu de canton avant que la bourgade rivale de Plouaret lui eût envié cette gloire. Réduit au rang de simple commune, il n'a pas dépouillé tout prestige.

De mon temps, du moins, il faisait encore belle figure. Il possédait un notaire, qui était maître Beaudour; un instituteur, qui était M. Tynévez; un « tailleur d'habits », comme disait son enseigne, qui était Jérôme Mainguy; un cordonnier émérite, — le seul « bottier » de la région, — qui était Pierre-Marie Recourik. Je pourrais prolonger le dénombrement; mais j'ai hâte d'en venir aux deux notabilités qu'à Plogonan l'on considérait comme les plus marquantes, quoique à des titres fort différents : je veux dire

Miliau Caïnec, le buraliste, et Olivier Nicolazic, le sacristain.

Le premier était un ancien canonnier de première classe, qui avait fait les campagnes de Crimée et d'Italie. Blessé à Solferino, d'une balle qui lui avait démoli le poignet, il avait obtenu, avec la médaille militaire, le privilège lucratif de pourvoir de tabac à fumer, à priser et à chiquer toute la population, tant féminine que masculine, du territoire de Plogonan. Gai, jovial, grand inventeur de « craques » et intarissable conteur d'histoires, il était tout de suite devenu une manière d'oracle aux yeux des Plogonais. On allait lui acheter du tabac pour le seul plaisir de provoquer sa verve. Il fut cause ainsi que la statistique des tabatières et des pipes s'accrut rapidement dans des proportions immodérées. Il n'y avait que le « recteur » et les deux vicaires qui lui battissent un peu froid : cela, parce que l'ex-artilleur ne se montrait pas, pour parler son langage, assez respectueux des canons de l'Église. Au vrai, il n'était pas sans se piquer de mécréance ; et, par exemple, il ne ratait jamais l'occasion de cribler d'épigrammes les choses saintes en la personne du sacriste Olivier Nicolazic, universellement connu sous le sobriquet de Loull Vraz.

Comment d'« Olivier Nicolazic » la fantaisie populaire avait-elle fait Loull Vraz, c'est ce qu'il serait superflu de vous expliquer. Contentez-vous de savoir

qu'au moral Loull Vraz incarnait le type du paroissien modèle, qu'il remplissait avec une ferveur passionnée ses triples fonctions de sacriste, de chantre et de sonneur de cloches, qu'il était grave, soigneux, méthodique, et que, s'il fêtait parfois un peu trop la chopine, la faute en était presque toujours à son voisin de travail et son inséparable, Poézévara, le fossoyeur... Au physique, il était long, blond, maigre, l'air d'un Don Quichotte de campagne ou d'un héron des grèves, avec un nez qui semblait vouloir s'introduire dans sa bouche, des bras et des jambes démesurés. Par là il formait le plus saisissant contraste avec sa femme, la digne Môm, qui était courte et ronde, si bien qu'on avait peur qu'elle ne fit éclater sa peau, tandis qu'il flottait dans la sienne.

Ce n'en était pas moins, malgré les apparences extérieures, un ménage des mieux assortis. Môm ayant pris à bail la location des chaises à l'église et son gain venant s'ajouter au casuel de son mari, l'étiqne Loull et sa circulaire moitié menaient une vie sans nuages dans la petite maison, fleurie de passe-roses, qu'ils habitaient à l'extrémité du bourg, juxte le jardin du presbytère, quand un défi lancé par cet incrédule de Miliau Caïnec à l'imperturbable foi du sacriste engagea celui-ci dans une étrange aventure d'où il sortit vainqueur, à la vérité, mais pour succomber incontinent à sa victoire.

## II

C'était un samedi soir, veille du dimanche des Buis, comme s'expriment les Bretons, autrement dit des Rameaux. Ce samedi-là, comme tous les samedis, l'aristocratie de Plogonan, fidèle à un usage consacré, se trouvait réunie à l'auberge de la *Pomme d'Or*, « tenue — annonçait l'enseigne — par F. L'Avéant ». Le cordonnier Reourik et le tailleur Main-guy se trichaient mutuellement aux cartes, le notaire Beaudour se préparait un grog; l'instituteur se chauffait, le dos à la cheminée, et Miliau Caï nec allait et venait, déblatérant contre le carême.

« Ça, observa-t-il tout à coup, les yeux levés vers le cadran de l'horloge, est-ce que Loull Vraz nous ferait faux bond?... J'en ai pourtant une bien bonne à lui pousser. »

Il n'avait pas fini sa phrase que la porte s'ouvrit... et le sacristain parut, suivi de l'immanquable Poézévara.

« Deux chopines! commanda le fossoyeur.

— Puisque vous voilà, Loull, fit sans plus attendre le buraliste, donnez-moi donc votre avis sur une question qui me préoccupe. Quel intérêt vos curés ont-ils à faire croire aux gens que, pendant la semaine sainte, les cloches vont à Rome?

— Ma foi, monsieur Caï nec, c'est une chose à laquelle je n'ai jamais réfléchi. Mais si les prêtres le disent, c'est que ce doit être vrai. »  
Il lampa sa chopine et, comme de juste, offrit au fossoyeur de « redoubler ».

« Parbleu! reprit le buraliste, je ne suis pas un enfant peut-être... ni vous non plus, que diable!... Les cloches qu'on prétendait parties pour Rome, est-ce que nous ne les avons pas toujours vues à leur place?

— Vous les avez vues!... Vous les avez vues!... Et si ce que vous voyez n'était que leur ombre? »

La seconde chopine passa où s'était engouffrée la première.

« Nous en boirons bien une troisième, » proposa le fossoyeur.

Le nez de Loull plongea vers la table, en signe d'assentiment.

« Oui, leur ombre!... répéta-t-il avec force. Je suis, je pense, assez qualifié pour le savoir, moi qui vis avec elles. »

L'ex-artilleur eut un dédaigneux haussement d'épaules.

« Décidément, il n'y a rien de sérieux à tirer de vos pareils.

— Rien de sérieux?... »

Loull Vraz s'était redressé. Son mince front d'oiseau alla presque toucher le plafond, et sa longue

taille fluette sembla s'y balancer, suspendue, telle que la corde d'une de ses cloches.

« Rien de sérieux?... répéta-t-il. Eh bien, monsieur Caï nec, combien pariez-vous que c'est moi qui ai raison ? »

— Tout ce que vous voudrez.

— Cent sous ?

— Cent sous. J'accepte. Mais comment me prouvez-vous que les cloches auront quitté le clocher ?

— Parce que, dussé-je m'y rompre les os, j'aurai fait la route avec elles. »

Un éclat de rire général accueillit cette déclaration. Le sacristain proféra d'un ton solennel :

« Vous avez tort de rire, messieurs. Il y a des mystères qu'il est sacrilège d'approfondir. Ce à quoi je m'engage là peut me coûter plus cher que vous ne croyez. Mais chose promise, chose tenue. »

Puis, saisissant sa chopine et l'élevant à bras tendu :

« Écoutez-moi, monsieur Mili au Caï nec. J'en atteste tous ceux qui sont ici présents : samedi prochain, à pareille heure, je vous donne rendez-vous à cette même table. Ce soir-là, si Dieu le permet, la question du voyage des cloches sera vidée, aussi vrai que va l'être cette chopine ! »

— Soit, acquiesça le buraliste, et, en attendant, j'en paye une autre. »

Vous pensez bien que ce ne fut pas la dernière

Chacun des assistants se fit un point d'honneur d'offrir la sienne. En sorte que Loull rentra chez lui assez ému. Toute la nuit il rêva, auprès de Môn, qu'il avalait des tonnelets de cidre dans des cloches qui avaient des anses, comme les chopines de la *Pomme d'Or*. Et quand il se réveilla, le lendemain, pour matines, il faut avouer qu'il avait la tête un peu vague.

### III

Le jour des Rameaux tire à sa fin. Toutes les maisons du bourg de Plogonan, toutes les petites chaumières éparses dans la campagne ont épinglé au-dessus du bénitier, à l'angle que fait avec le foyer le lit clos, la branche bénite de laurier ou de buis. La paroisse entière était à la grand'messe, même et y compris ce païen de buraliste, qui ne laissait d'ailleurs pas d'y faire une apparition de temps à autre, soi-disant par manière de bravade et pour se confirmer dans ses principes. Peut-être aussi n'y vint-il que dans le malveillant espoir de prendre en flagrant délit de pituite la voix souveraine de Loull le sacriste.

Mais, à ce compte, il a dû s'en retourner déçu

Car Loull, de l'avis commun, s'est comporté au lutrin magistralement. Miliou en a été pour une heure et demie de messe... et pour son sou de chaise, dont Mûn a bénéficié. Attrapé, le vieux grognard!

La journée a été bonne pour le sacriste, excellente pour sa femme. Le repas du soir s'en ressent. Une poularde, une vraie poularde sautée avec des oignons frits tout à l'entour; Mûn en belle humeur; un petit vin benoît légèrement excitant, sans en avoir l'air : autant d'encouragements qui peu à peu amènent Loull à développer son projet.

« Jeudi, les cloches partent pour Rome, du moins à ce que l'on prétend. Je veux savoir ce qu'il en est. D'ailleurs, j'ai toujours rêvé de faire ce voyage. Je vous le dis en vérité, Mûn. Ne me dissuadez pas; ne cherchez point à me retenir. Il y a des choses qui se doivent accomplir. Si vous voulez dormir paisible, vous vivante, après que je serai mort, ne mettez pas d'entraves à mon vœu. Il faut que je voie Rome et que je m'agenouille aux pieds du pape.

— Vous en parlez à votre aise, mon ami Loull. Et qui fera les frais de ce voyage?

— Que vous importe, Mûn, si ce n'est ni vous ni l'argent de vos chaises?

— J'y consens donc, mais à la condition que je vous accompagnerai. Je ne veux pas demeurer sur cette terre pendant que vous pèlerinerez dans l'espace. »

Loull, qui sait, pour l'avoir jadis entendu dire au maire, que la femme est tenue de suivre son mari, n'a pas fait de difficulté.

#### IV

Une délicieuse matinée de jeudi saint. Brise de noroît. Le ciel nettoyé par le vent de la nuit. De petits nuages blancs promenant çà et là leurs toisons comme des moutons dans un pacage. Môn s'est chargée de s'entendre avec Poézévara, le fossoyeur. Dix sous par jour d'absence du sacriste, pour faire le chantre et sonner les cloches. Du reste, plus d'offices à chanter ni de cloches à sonner, jusqu'au jour de Pâques; une crécelle seulement à faire bruire dans le cimetière pour annoncer aux fidèles les messes silencieuses devant les autels voilés.

Une serrure grince, la porte de la tour s'ouvre en oscillant sur ses gonds. Loull, courbé en deux, traîne par la main la grosse Môn qui s'époumonne et se meurtrit les hanches aux parois de granit, dans les marches trop étroites, verdoyantes de mousse humide comme des margelles de fontaines.

Tant bien que mal ils parviennent aux galeries.

Là sont les cloches, solidement vissées à des jougs de chêne, leurs grandes robes de bronze vibrant au vent qui souffle. Elles sont au nombre de trois : deux grandes, la Marie-Jeanne et la Marie-Louise; une petite, nichée au-dessus des autres, et nommée la Corentine.

#### ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS

241

De la balustrade de pierre grise, on voit au loin les paroisses succéder aux paroisses, les bourgs aux bourgs, et les clochers aux clochers.

« Regardez à vos pieds, Môn. Ce chaume pointu, qui semble une ruche d'abeilles dans un courtil, vous doutez-vous que c'est notre maison? »

Non vraiment, elle ne s'en doutait pas. Que tout paraît donc misérable, vu de cette hauteur! A plonger ses yeux dans cet horizon qui ondoie et où les villages sont comme des barques à l'ancre, elle se sent prise d'un mal singulier, à la fois angoissant et délicieux. Elle ne saurait dire si c'est peine ou plaisir.

Quant à Loull, dans cette chambre aérienne des cloches, il est chez lui. Son long corps s'y épanouit à l'aise et semble croître, croître à vue d'œil, fouetté par le grand air, exalté dans l'espace sonore.

« Le moment décisif est venu, Môn. Encore quelques minutes, et les cloches se vont mettre en branle. Êtes-vous toujours résolue à faire route avec moi? »

Résolue, elle l'était dimanche soir, alors qu'elle ne croyait, chez Loull, qu'à une toquade, à une lubie d'ivrogne. C'était amusant, à force d'être fou, ce projet d'expédition en compagnie des cloches, de ces braves cloches de Plogonan qui, après avoir fait quelques bonds à droite et à gauche, se tiendraient bien coites, en personnes sages, trop heureuses d'avoir devant elles deux jours de plein repos, pour reprendre haleine avant leur formidable besogne de Pâ-

ques. Ainsi raisonnait Mòn. Elle partageait le scepticisme de Miliau Caïnec à l'égard du légendaire voyage des cloches, et n'avait suivi ce nigaud de Loull jusqu'aux hautes galeries qu'avec la conviction qu'elle n'aurait pas à l'escorter plus loin, et surtout pour l'empêcher de se précipiter sottement dans le vide. Mais, depuis qu'elle était là, toute menue, malgré sa corpulence, au-dessous des énormes gueules frémissantes, elle se sentait saisie d'une crainte vague. Les choses commençaient à lui apparaître sous un autre jour. Elle avait beau être ce que l'on appelle communément une forte tête, elle ne laissait pas que d'être troublée et comme oppressée par un mystère. Si pourtant c'était vrai que les cloches allaient partir! Elle demeurait hésitante, n'osant répondre à la question de Loull.

Le premier coup de dix heures retentit avec un bruit de ferraille, à l'horloge de la tour.

« A Dieu vat! s'écria le sacriste. Ne m'attendez plus qu'après-demain, ou faites comme moi. »

Il s'était déjà hissé sur la croupe rebondie de la Marie-Jeanne et nouait autour du poitrail de cette insolite monture ses pattes immenses d'araignée.

La corde de la cloche vibra.

Le fossoyeur, promu aux fonctions de Loull pendant son absence, donnait d'en bas le signal du départ. La Marie-Jeanne s'ébranla, lourdement d'abord, puis à volées de plus en plus larges.

« Hardi, la belle! hurlait Loull Vraz.

— Le malheureux! il est perdu! » geignit Mòn d'une voix étranglée par l'épouvante.

Elle était tombée à genoux, attachant des yeux effarés sur les oscillations vertigineuses de la bête d'airain qui portait le sacriste cramponné à ses flancs. Tout à coup, elle poussa un cri, un cri de terreur mêlée d'admiration. Deux ailes énormes, d'une blancheur immaculée, venaient de s'éployer aux épaules du monstre, et, dans un fracas assourdissant, la femme du sacriste vit la Marie-Jeanne s'élaner dans l'espace!...

Elle la suivit quelques instants d'un regard affolé, persuadée que son mari allait être semé comme une plume, la tête en bas, dans le trou béant du ciel.

Un *De Profundis* lui vint aux lèvres. Elle se dit : « C'en est fait du pauvre Loull! »

Jamais elle n'aurait le courage de lui survivre : même les sous des chaises n'auraient plus d'attraits pour elle, du moment que la vieillesse de son « homme » n'en jouirait point. Elle eut un accès de folie héroïque, se jura de rattraper Loull à Rome, dans la mort, au diable s'il était nécessaire.

Justement, la Marie-Louise s'ébranlait à son tour. Mòn ne pouvait songer à lui grimper sur le dos. Il eût fallu pour cela avoir les bras de Loull, et son torse, et ses jambes, et son élasticité; toutes choses qui manquaient à la grosse et courte Mòn. La pau-

vre femme n'avait qu'une ressource, celle de saisir au passage le battant de la cloche et de s'y suspendre à la force de ses petits poignets dodus. Elle se haussa sur la pointe des pieds, tendit les mains... Il était trop tard ! Déjà la Marie-Louise avait franchi la balustrade de pierre, secouant derrière elle le grand frou-frou sonore de sa jupe métallique, les ailes ouvertes dans l'infini.

Restait la Corentine. Mais elle nichait là-haut, trop haut !... L'accès d'héroïsme eut le temps de s'éteindre. Puisque la Marie-Louise n'avait pas voulu de Mòn, c'est évidemment que Dieu n'était pas d'avis que son humble servante entrât dans les voies aériennes, et qu'il avait sur elle d'autres desseins.

« La Providence ne m'a pas faite pour voler, » réfléchit-elle dès que les cloches se furent évanouies au loin, dans le sillage de la Marie-Jeanne.

Et elle ne se préoccupa plus que de redescendre à terre. Elle y parvint non sans efforts. L'étroit escalier en spirale n'avait pas été bâti à sa mesure. Quelle idée aussi de s'y aventurer ! Encore une sottise que lui avait fait faire ce Loull Vraz ! La dernière sans doute... Et ce n'était pas tant pis, ma foi ! Elle ne pouvait s'empêcher de grommeler contre le sacriste, tout en le pleurant à chaudes larmes, car elle le considérait comme perdu, archiperdu.

Plus elle se rapprochait du sol, plus elle estimait avoir été dupe, tout à l'heure, d'une illusion vaine,

d'un mensonge de son imagination surexcitée, quand elle avait cru voir les cloches déployer dans l'espace de grandes ailes d'oiseaux. Son premier soin, au sortir de l'église, fut de lever les yeux vers les galeries de la tour.

« Qu'est-ce que je disais, parbleu ? Les voilà toutes trois à leur place ordinaire, la Corentine, la Marie-Louise et la Marie-Jeanne ; elles se tiennent même bien sagement, un peu lasses plutôt d'avoir été tant secouées. »

Il ne manque, hélas ! que ce pauvre Loull. Lui seul est parti en voyage, non pas à Rome, certes, mais pour le pays d'où l'on ne revient plus.

Mòn exhale un long soupir, fait un signe de croix et se met en devoir de chercher à travers le cimetière, parmi les tombes, le cadavre écartelé, les longs membres épars du sacriste.

Elle hèle Poézévara qui passe en s'épongeant le front, sa besogne de sonneur par intérim consciencieusement accomplie.

« Cherchez avec moi, Poéz. Tâchons de retrouver ce qui reste de lui. »

Ils battent ensemble tout le cimetière, ils inspectent la route qui en fait le tour, ils s'insinuent dans les cours des maisons voisines, s'enfoncent même dans la campagne, fouillant les douves herbeuses, écartant les ajoncs des talus. Peine inutile. Nulle part il n'y avait de trace de Loull Vraz.

A la fin, le fossoyeur ouvrit un avis :

« Savez-vous une chose, Mòn ? »

— Laquelle ?

— Si, comme vous l'affirmez, Loull n'est pas sur le chemin de Rome, — et vous avez peut-être tort d'affirmer cela, — ce n'est pas non plus à terre qu'il faut chercher ses reliques.

— Parce que ?..

— Loull était un drôle de corps et qui ne pesait pas une once, malgré sa taille. Je parie que, s'il n'est pas en ce moment chez le pape, il flotte là-haut au-dessus de nos têtes, suspendu entre deux airs. »

Instinctivement, Mòn regarda au ciel : elle n'y vit que les petits nuages blancs, pareils à des moutons dans un pacage.

« Attendons que le vent ait baissé, » conclut Poézévara d'un ton sentencieux.

Il était midi, l'heure du repas. La femme du sacriste invita le fossoyeur à *dîner*. Et tous deux burent et mangèrent grassement (quoique ce fût jour maigre) en causant avec pitié de Loull Vraz...

## V

Le vendredi saint s'écoula, silencieux et triste, véritable jour de mort, malgré le renouveau des choses et le gazouillis des merles dans les buissons reverdis. En ce temps-là, les bonnes gens de Bretagne portaient le deuil du Christ. De toute la paroisse on venait au bourg s'agenouiller près de son lit funèbre dressé dans l'église, et pleurer son trépasement avec de vraies larmes. Il y avait même de braves femmes qui, dit-on, poussaient très loin la naïveté. On vous racontera, par exemple, l'histoire que voici.

Une fermière de Langazou étant allée à confesse le matin du dimanche de Pâques, le confesseur, en lui faisant la petite allocution d'usage, lui rappela les mérites du Dieu qui, le vendredi précédent, était mort en croix pour le salut du monde.

« Comment ! s'écria-t-elle avec une douloureuse surprise, le bon Dieu est mort ? »

— Ne le saviez-vous donc pas ?

— Hélas ! monsieur le curé, la ferme est si loin du bourg ! Nous apprenons toujours les nouvelles huit jours en retard ! Croyez bien que si nous avions su la chose, monsieur, nous serions tous venus à l'enterrement !... »

Mais restons à Plogonan, où nous avons affaire. Des groupes stationnaient sur la place, les hommes

vêtus de noir, les femmes en longues mantes de bure aux capuchons rabattus. Tout ce monde attendait son tour de passer au confessionnal. Plus d'un examen de conscience dut être mal fait, car il n'était bruit, dans les conversations, que de la disparition inexplicable de Loull. Au débit de tabac du buraliste il y avait foule. Miliau Caïneç pérorait derrière le comptoir, entre les deux pots de faïence où se lisaient en grosses lettres bleues : *butunn-corn* et *butunn-fri*<sup>1</sup>.

« Allons donc ! s'exclamait-il de sa rude voix de grognard, tous farceurs, ces gens d'église ! Gageons que Loull est tranquillement enfermé dans une des chambres de la tour et qu'il y fait le voyage de Rome en fumant des pipes. Le gredin n'avait pas oublié de se munir de tabac. Môm vous dira, d'autre part, qu'il avait emporté une miche de pain, une boîte de sardines, une gourde de tafia et deux bouteilles de cidre. C'est de quoi fêter le vendredi saint sans maigrir. »

Quelqu'un fit observer que Môm allait de tous côtés, geignant son veuvage.

« Ah ! oui, parlons-en de cette veuve désolée ! Elle devait suivre son homme, et redescendait dîner tête à tête avec le fossoyeur... Demandez à Poézévara : il n'avait jamais été à pareil régal. Loull et Môm, hi ! c'est compère et commère, sac à papier ! Demain

<sup>1</sup> Tabac à fumer et tabac à priser (proprement, tabac de pipe et tabac de nez).

matin, au coup de dix heures, vous verrez que Loull remettra pied à terre, tout guilleret. Et il nous viendra narguer à la *Pomme d'Or*, disant :

« — Voilà, messieurs ; j'arrive de Rome ; preuve que les cloches y vont et en reviennent ; je montais la Marie-Jeanne...

« Turlututu ! on ne m'en conte pas, à moi. Je ne suis pas de ceux qu'on prend avec de la glu à moi-neaux. Cette moustache-là n'a pas été faite avec le crin d'un balai de sacristie. Ah ! mais c'est que je la connais, moi, cette ville du pape ! Et ce n'est pas des cloches que nous y avions entre les jambes, mais des canons, montures de bronze aussi, certes, mais qui vous ont une autre façon de hennir ! Laissez faire, je l'attends de pied ferme, votre Loull Vraz

« — Ainsi tu reviens de là-bas, l'ami ? Pardieu, causons un brin. Tu as donc suivi le Corso, visité la Sixtine, entendu la messe à Saint-Pierre ? A merveille, mon vieux. Et le Transtévère ? Et le château Saint-Ange, où j'ai été six semaines en garnison ?... *Christo della Madone !* Si Loull Vraz s'en tire, foi de briscard, j'irai communier dimanche. »

Miliau Caïneç recommença ce discours une vingtaine de fois dans la journée, aussi souvent que son auditoire se renouvelait. Il dut à son éloquence de débiter un nombre respectable de paquets de tabac, et aussi de faire douter quelques âmes faibles de la probité jusqu'alors incontestée du sacriste.

## VI

En vérité, j'ai hâte d'arriver à cette matinée mémorable du samedi. La justice a, dit-on, le tort d'être boiteuse. Tâchons de lui faire presser un peu le pas; prêtons-lui, pour la circonstance, les ailes de la Marie-Jeanne, qui rentre au clocher avec Loull en croupe. Et que le buraliste soit promptement confondu!

Le samedi, à dix heures sonnantes, branle-bas dans le clocher. Toute la *polissonnaille* de Plogonan était couchée sur le dos dans le cimetière, les paupières obstinément closes, la bouche large ouverte, au risque de se décrocher les mâchoires. Disons, si vous voulez, comme c'est l'usage des conteurs, que j'en étais moi-même. Ce que nous faisons là, dans cette singulière posture, vous le devinez sans peine. Nous attendions le retour des cloches et les « bonnes choses », les dragées multicolores qu'elles font pleuvoir en dénouant les plis de leur robe troussée pendant le voyage. Nous n'avions pas été sages cette année-là, apparemment, car, après dix minutes d'attente anxieuse, nous eûmes le piteux chagrin de constater que les cloches, aussi bien les deux vieilles que la toute jeune Corentine, ne nous avaient rien apporté. Il eût fallu voir le désappointement de ces trente ou quarante paires d'yeux.

## ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS

251

Déjà nous nous dispersions, maussades et rechi-gnés, échangeant mille commentaires peu bienveillants pour les trois *groac'h*<sup>1</sup> de la tour, quand tout à coup Glaudic ann Achuër, un des forcenés de la bande, poussa un hurra retentissant.

Le cadeau souhaité sans doute!

Et chacun de se précipiter.

Ce n'était que Loull Vraz. Et notre déception fut amère.

Toutefois, comme nous avions eu vent de l'équipée du sacriste, nous nous préparâmes à lui faire une ovation, dans l'espoir que les cloches, dont il avait été le compagnon, l'avaient peut-être chargé d'être le distributeur des étrennes pascals.

Aussi notre premier cri fut-il :

« Loull, est-ce que c'est vous qui apportez les dragées? »

Ah! bien, oui! En fait de dragées, il se mit à nous distribuer force calottes et taloches.

« Voulez-vous me ficher la paix, tas de galopins!... »

Il était, autant qu'il m'en souvient, en assez pauvre état.

C'est à peine s'il tenait debout sur ses jambes maigres d'échassier, le corps courbaturé, la tête branlante, les yeux hagards. Il paraissait désaccou-

1. *Groac'h* : vieille femme, vieille fée, avec une acception méprisante.

tumé de marcher à terre. Il faisait des zigzags de matelot qui a longtemps vécu au haut des vergues, dans les grands roulis de la mer. Ann Achuër alla jusqu'à prétendre qu'il était ivre. Cet âge est sans pitié.

Nous suivîmes le sacriste, mais à distance respectueuse, comme on dit, quoique nos huées manifestassent plus d'irrévérence que de respect.

Môn l'attendait, plus ronde encore que d'habitude, sur le seuil de la chaumine. Elle s'écrasa pour le laisser passer, nous montra le poing, et referma violemment la porte. Nous ne pûmes assister au spectacle de leur joie mutuelle de se retrouver, et c'est pourquoi je n'en dis rien, malgré le plaisir que j'aurais eu à dépeindre ces expansions, qui durent être touchantes

## VII

L'épilogue de ces « Pâques de Loull Vraz », restées célèbres à Plogonan et dans toute la région, m'a été conté par Gabic L'Avéant, le fils de l'aubergiste.

« Je n'oublierai jamais, disait-il, cette séance, la plus émouvante dont l'auberge de la *Pomme d'Or*, alors dans toute sa splendeur, ait gardé le souvenir.

C'était le soir, à l'heure de l'apéritif, pour parler comme le notaire, qui employait volontiers des termes citadins cueillis à Lannion, les jours de marché. Tous ces « messieurs » étaient présents. Au haut bout de la *tablee* trônait le buraliste, dans l'attitude correctement refrognée d'un président de cour d'assises. A sa gauche était l'instituteur, qui, lui aussi, était censé connaître Rome... par les dictionnaires de géographie. A sa droite se tenait Jean Riou, encore un ancien de la campagne d'Italie et qui avait laissé une jambe là-bas, quelque part, dans un endroit dont il n'avait pu retenir le nom. Miliou Caignec l'avait convoqué par exprès, l'avait mandé au bourg dès le matin pour lui servir d'assesseur, l'arrachant ainsi à son manoir de Ker-Tann, où il cultivait, sur ses vieux jours, des betteraves perfectionnées. M<sup>e</sup> Beaudour, le tabellion, était tout désigné pour l'office de secrétaire : il devait rédiger les con-

clusions que Jérôme Mainguy, le tailleur, l'homme à la langue satanique, colporterait ensuite par les fermes en les commentant de la belle façon. Quant au cordonnier Reourik, il avait fait ses pâques la veille et n'avait pas dessoûlé depuis, en sorte qu'il était impossible d'en appeler à ses lumières. D'autre part, Poézévara se trouvait récusé par ce fait qu'il avait diné avec Mòn et que son amitié pour le sacriste le rendait suspect. Restait Fanch L'Avéant, le cabaretier, pour constituer à lui seul tout le jury.

Il y eut un bon quart d'heure d'attente solennelle.

Miliau Caïnec mordillait les poils de sa moustache et y humait encore je ne sais quelle odeur de poudre, de la poudre de Solférino. Les autres lampaient leurs verres à petits coups avec des mines graves et de fréquentes œillades vers la porte.

Enfin, l'accusé parut.

Il était blême, la figure marbrée de plaques violettes. Il avait de plus un air si triste que Miliau Caïnec, qui au fond était tout l'opposé d'un mauvais homme, se sentit le cœur attendri de compassion.

« Donnez vite un tabouret à ce pauvre Loull, » commanda-t-il.

Et s'adressant au sacriste :

« Remettez-vous, mon brave, remettez-vous!... La question, en somme, n'a pas l'importance que vous lui prêtez. Vous avez tenu à nous prouver une absurdité, à savoir que les cloches vont à Rome.

Deux jours et deux nuits, vous avez, d'une des chambres de la tour, épié les susdites cloches. Vous avez eu le chagrin — que je comprends — de constater qu'elles se souciaient de Rome comme moi de l'enfer, et il vous en coûte de nous venir faire une aussi pénible confession. Ne vous en désolez point, Loull le sacriste. Nous n'en aurons pas pour vous moins d'estime. Vous avez perdu votre gageure. Eh bien! je paye tout de même!... »

D'un geste plein de noblesse et de détachement, le buraliste jeta sur la table une pièce de cent sous.

Si jamais vous comparaissez en cour d'assises, je vous souhaite un président comme Miliau Caïnec.

Loull, cependant, s'était affaissé sur la chaise que lui présentait la servante, avait posé ses coudes sur le rebord de la table et plongé ses longs doigts dans ses longs cheveux. Au bruit que fit en tombant la pièce de cent sous, il releva la tête. Puis, d'une voix caverneuse, il prononça :

« Vous m'en offririez dix mille, de ces pièces, Miliau Caïnec, que je ne consentirais pas à refaire le voyage dont j'arrive. »

Il y eut dans l'assistance une grande stupeur. Ces paroles avaient été dites avec un tel accent de sincérité et presque de souffrance, que personne, pas même le notaire, pas même le buraliste, n'osa protester. Maharit, la servante, qui rentrait avec des chopines de cidre, les laissa échapper de saisisse-

ment. Et Reourik, affalé à l'angle de l'âtre, sentit le trop-plein de sa cuvaison filtrer en larmes par ses yeux.

« Écoutez-moi, reprit Loull Vraz. Croyez que j'aimerais mieux me taire. Mais je me suis engagé envers vous. Je ne pense pas que j'aie désormais longtemps à vivre; je tiens, quoi qu'il m'en coûte, à remplir mon engagement. Vous allez être édifié sur le voyage des cloches. Car les cloches voyagent, monsieur Miliau. Je le sais maintenant, et je puis vous l'affirmer en toute connaissance de cause; je n'en suis pas plus fier. »

Il n'avait, en effet, rien de triomphal, le pauvre! Ses cheveux, subitement blanchis, pleuraient sur ses joues émaciées. Poézévara, qui l'observait du coin de l'œil, assis à l'écart, lui trouvait une mine d'outre-tombe et se disait à part soi : « Ce n'est pas Loull, c'est son spectre. » Les autres aussi furent frappés du caractère étrange qu'avait revêtu depuis l'avant-veille la physionomie du sacriste.

« Voyons! fit Miliau Caïneec d'un ton qu'il s'efforçait de rendre d'autant plus gouaillieur que le reste de l'auditoire paraissait plus impressionné, — en tout cas, les chopines sont servies... Loull, à votre santé!

— Plus tard, monsieur Miliau! Je ne vous demande pour le moment que votre attention. Je n'en abuserai point. »

Et Loull entra tout de suite au vif de son récit.

Ce récit, Gabic L'Avéant l'avait retenu point par point et mot pour mot. Il me le refit avec une exactitude scrupuleuse, je dirai même avec une remarquable minutie. Ma mémoire ne vaut malheureusement pas celle de Gabic. Elle n'a su garder que les épisodes essentiels, et sous une forme assez différente de la véritable. On me pardonnera donc de reconstituer, au lieu de reproduire.

### VIII

Quand Loull eut vu s'éployer au-dessus de sa tête les deux grandes ailes inattendues de la Marie-Jeanne, il fut incontinent fixé et murmura en son for intérieur : « Que ce soit à Rome ou à Jérusalem, il est une chose certaine : c'est que nous partons. »

Tout d'abord, la cloche eut l'air de tâter le vent. Elle allait de droite et de gauche, semblait hésiter sur la direction à prendre. Puis, brusquement, elle se décida, et fila dans l'espace avec la sûreté vibrante d'une flèche. Loull fut longtemps avant d'oser regarder au-dessous de lui. L'idée qu'il voyageait à toute vitesse à mille ou quinze cents pieds plus haut que la terre lui était désagréable. Il était cependant parvenu à saisir la Marie-Jeanne par les oreilles; il s'y tenait cramponné solidement. Mais, au moindre vertige, gare!... Les grandes ailes blanches faisaient un bruit du diable, et, sous la jupe de bronze, le battant se démenait comme un possédé, secouant dans l'air des volées de sons qui croissaient d'intensité à mesure qu'on prenait plus de champ.

Décidément, il n'est que de se mettre en apprentissage à l'école de l'habitude. Au bout d'un quart d'heure de chevauchée sur sa monture d'airain, le sacriste s'était fait à cette façon assez particulière de

voyager. Au bout d'une demi-heure, il n'eût pas donné sa selle si instable pour le trône le mieux assis. Les reins de la Marie-Jeanne s'étaient comme assouplis sous le poids du cavalier. Loull eût été chez lui, dans sa maison de Plogonan, à califourchon sur une escabelle, qu'il ne se fût pas senti plus à l'aise. Ajoutez qu'il ne laissait pas d'éprouver quelque orgueil d'avoir été le premier — de mémoire de Bas-Breton — à se hasarder en pareille aventure. La confiance lui revenant, il s'enhardit à scruter du regard la distance qui le séparait du sol. Il s'intéressa dès lors aux pays qu'il voyait défiler. Il plana sur des genêts immenses, et il pensa que c'étaient les landes de la terre vannetaise... Il vit un large ruban de soie blanche, et il songea : « C'est la Loire. » Plus loin, il reconnut la Vendée à des clartés tristes de marais, endormies çà et là entre des bocages. Plus loin encore, il se trouva désorienté. Il abordait l'inconnu, n'ayant jamais su de la France que ce que lui en avaient conté, aux veillées d'hiver, les légendes bretonnes. Alors seulement l'idée lui vint que cette cloche, qui avait les ailes d'un oiseau fabuleux et le corps d'une sirène céleste, pouvait aussi bien avoir une âme, une intelligence près de qui se renseigner.

A tout hasard, il adressa la parole à la Marie-Jeanne.

« Marie-Janic, dit-il, tu es l'aïeule des cloches de

notre paroisse. La Marie-Louise, auprès de toi, n'est qu'une jeune fille, et la Corentinette, qu'une enfant. Tu es très vieille, et tes voyages antérieurs ont dû t'apprendre beaucoup de choses que j'ignore. Au nom de Dieu le Père, et de Dieu le Fils, et de Dieu le Saint-Esprit, si ce que je te demande est en ton pouvoir, instruis-moi ! Puisque, à ton premier bond hors du clocher où tu as ton nid, tu ne m'as point rejeté à terre, c'est que tu m'acceptes pour compagnon de route. Fais que de ce voyage, moi barbon, je revienne moins sot qu'un écolier. Sois mon institutrice, ô cloche, mère et grand'mère des cloches de Plogonan ! Je suis le vase vide, je suis le champ où l'on n'a rien semé. »

Ainsi parla Loull Vraz, au dire de Gabic.

La Marie-Jeanne lui répondit :

« Tu as sagement agi en m'interrogeant. Certes, Loull, tu tentes une chose inouïe. Je veux cependant t'aider à mener à bien cette entreprise. Tu en sortiras, je pense, à ton honneur, pourvu que ta persévérance égale ma bonne volonté. Quand tu rentreras à Plogonan, tu auras plus d'expérience dans l'ongle de ton petit doigt qu'il n'y en a dans la cervelle de tous les savants de l'univers. Écoute, et instruis-toi. »

Les cloches sont des bavardes. La Marie-Jeanne, en sa qualité de vieille, poussait même jusqu'au radotage la démangeaison de parler. Mais c'était un

radotage si nouveau, si intéressant ! Je vous promets que Loull ne s'ennuyait point à l'entendre. Il apprit en un clin d'œil les noms d'une foule de villes, de rivières, de montagnes dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

A tous moments on rencontrait d'autres cloches suivant le même chemin. Parfois l'air en était obscurci comme par une bande d'oiseaux gigantesques. Toutes se connaissaient et se « bonjouraient » au passage.

Soudainement on arriva au-dessus d'une vaste plaine où s'étendait une ville immense, pleine d'églises, de palais, de tours, de coupoles.

« Attention, Loull ! cria la Marie-Jeanne. Voici Rome ! »

Elle plana un instant, puis s'abattit sur une des tours comme un épervier qui fond sur une proie. Le sacriste fut d'abord étourdi de cette brusque descente, mais il reprit vite ses sens. Et il se mit à ouvrir de grands yeux, tandis que la vieille cloche de Plogonan lui expliquait avec force détails tout ce qui s'offrait à sa vue.

La porte d'un des palais s'ouvrit. Loull en vit sortir un homme vénérable, vêtu d'une longue robe blanche. Il paraissait de taille ordinaire, mais tout à coup il se mit à grandir tant et si bien qu'ayant les pieds sur le sol il avait le front dans les nuages. Les cloches aussitôt de s'attrouper autour de lui en

agitant les ailes, comme un vol de pigeons à qui l'on va jeter le grain.

« Sacriste, murmura la Marie-Jeanne, fais comme nous. Confesse tes péchés, prie, et apprête-toi à recevoir la bénédiction du pape. »

Le visage de l'homme vénérable se détachait sur l'or du soleil comme dans une auréole immense. Les cloches défilèrent une à une à portée de ses lèvres. Loull l'entendit qui chuchotait quelque chose en latin à l'oreille de la Marie-Jeanne. Puis tout s'évanouit. On était derechef en route dans l'espace, mais si haut qu'on ne voyait plus que le ciel, vaguement assombri par le crépuscule. La Marie-Jeanne glissait silencieusement, comme en proie à des pensées tristes. Loull se sentait envahi lui-même par une mélancolie étrange. Il n'osait troubler la méditation de sa monture, quelque envie qu'il eût de savoir ce que tout cela signifiait. La cloche, enfin, parla :

« Tu viens d'assister à une grande cérémonie, qu'il n'avait été donné jusqu'à présent à aucun œil humain de contempler. Tous les ans, nous sommes tenues de nous rendre à Rome, le jeudi saint, pour y apprendre de la bouche du pape, représentant de Dieu, quelles besognes, joyeuses ou funèbres, nous aurons à faire dans l'année d'après. Pour ma part, j'aurai à sonner cent dix baptêmes et quatre-vingt-deux enterrements.

« — Joli chiffre ! fit Loull, qui pensa tout de suite à son casuel.

— N'en aie point de joie, pauvre camarade ! reprit la cloche. Le premier enterrement dont je tinterai le glas, ce sera... ce sera celui de Loull Vraz ! »

Le coup était si rude, si inattendu, que le sacriste faillit tout lâcher. Mais la Marie-Jeanne veillait et replia sur lui ses ailes pour le retenir.

« N'en aie pas non plus trop grande désolation, continua-t-elle. Sur ma prière, le pape t'a accordé l'absolution plénière. Tu ne feras que traverser le purgatoire, uniquement pour avoir une idée des peines qui, sans mon intervention, t'y eussent attendu, et tu t'en iras ensuite tout droit t'asseoir dans le paradis sur un magnifique tabouret d'or. »

Si attrayante que fût cette perspective, il est à croire qu'elle touchait médiocrement le sacriste, car il se mit à fondre en larmes, suppliant la cloche de le ramener au plus vite vers sa chère Môm, dans la petite chaumine basse de Plogonan. Il voulait au moins jouir de ses derniers jours, prendre congé de ses amis, mettre ordre à ses affaires.

« Je ne demanderais pas mieux, pauvre cher Loull, répondit la Marie-Jeanne. Mais je n'en suis encore qu'à la première moitié de mon voyage.

— Votre pèlerinage à Rome n'est-il donc pas terminé ?

— Rome n'est qu'une étape. Nous sommes maintenant sur le chemin de Jérusalem!

— De Jérusalem! répéta Loull avec un accent de détresse éperdue. Et qu'allons-nous y faire, grand Dieu? »

Volontiers il se fût répandu en récriminations amères contre la cloche, qu'il accusait à part soi de l'avoir trompé. Car enfin on ne joue pas aux gens de pareils tours. On ne leur laisse pas croire qu'on les mène à Rome, alors qu'on les entraîne jusqu'à Jérusalem. Il se tut néanmoins, garda pour lui ses réflexions peu aimables. La Marie-Jeanne pouvait, en somme, le planter là. S'il voulait revoir Plogonan, revoir Mòn, il n'avait qu'un parti à prendre, et c'était de se résigner.

Il se résigna bien à contre-cœur. La cloche lisait dans sa pensée, sans qu'il s'en doutât. Fort heureusement pour le sacriste, elle avait la vertu de son âge, l'indulgence pardonnable des vieillards. Elle ne lui fit aucune remontrance, s'appliqua plutôt à le distraire de son chagrin et de sa mauvaise humeur.

« Vois, Loull, les étoiles s'allument. N'est-ce pas qu'elles sont plus belles, vues de près?... Tu ne te doutes pas qu'en ce moment nous voguons au-dessus d'un splendide lac bleu qui a nom la Méditerranée. Nous avons franchi le pays des Latins, nous passons devant celui des Grecs. Là-bas, c'est l'Égypte où vécut Moïse... »

Plus ils allaient, plus la nuit devenait noire.

Loull écoutait d'une oreille distraite les explications de son cicérone. Il songeait à la Bretagne qu'il n'eût jamais dû quitter; il songeait qu'il n'y rentrerait que pour mourir, et que Poézévara creuserait bientôt dans un coin du cimetière la fosse de son ami, puis s'en irait, comme d'habitude, boire chopine et conter des gaudrioles à l'auberge de la *Pomme d'Or*. Loull ruminait tout cela, sourd au bavardage de la cloche, qui maintenant ne l'intéressait plus. Elle n'en poursuivait pas moins. Et la nuit se faisait toujours plus noire. L'obscurité devint si profonde que les astres mêmes cessèrent d'être visibles.

« Nous sommes arrivés, dit en s'arrêtant la Marie-Jeanne. Tu vas assister au spectacle le plus saisissant que puisse contempler l'œil d'un chrétien. »

On ne distinguait rien que ténèbres.

Mais à peine la cloche eut-elle fini de parler, qu'un fracas de tonnerre ébranla tout le ciel et retentit sourdement jusque dans les entrailles de la terre. L'ombre se déchira: une grande lumière se fit. Loull oublia soudain ses préoccupations. Un flot de larmes s'échappa de ses yeux, mais ce n'était plus sur sa propre détresse qu'il pleurait. Là, devant lui, dans la lumière surnaturelle, se dressait le Golgotha. Les trois croix étaient debout sur la montagne sacrée: le Christ agonisait sur celle du milieu, tandis qu'à ses pieds priaient agenouillées les saintes femmes,

les trois Maries que célèbrent les cantiques bretons. Jean le disciple se tenait à quelque distance derrière elles. Le sang pleuvait des flancs du Christ, comme une ondée d'orage. Sa pâle figure avait une expression d'une infinie tristesse et d'une infinie douceur...

La vision ne dura que le temps d'un éclair.

Et quand elle eut disparu, des glas, des millions de glas se mirent à tinter. On eût dit que toutes les cloches de la chrétienté éclataient en sanglots. C'était à fendre l'âme...

## IX

Tel fut, d'après Gabic L'Avéant, le récit que fit Loull Vraz, le sacriste de Plogonan, aux habitués de la *Pomme d'Or*, un mémorable soir de samedi saint, l'an de grâce mil huit cent septante et quelques...

On le laissa parler jusqu'au bout sans l'interrompre.

« Miliou Caïnec, dit-il en terminant, je puis boire cette chopine à vos frais, je l'ai bien gagnée. C'est d'ailleurs la dernière que vous aurez occasion de m'offrir. A votre santé, messieurs! Demain Loull Vraz sera mort. J'aime à croire que vous lui ferez l'honneur de suivre ses obsèques.

— Il est fou! » pensèrent simultanément le buraliste, le notaire et l'instituteur.

Quant à Mainguy, le tailleur à la langue de vipère, il alla pincer le coude de Poézévara.

« A quand ta noce avec Mòn? chuchota-t-il méchamment.

... Le lundi de Pâques on enterrait Loull Vraz, mort la veille, ainsi qu'il l'avait prédit. On en conclut dans le pays que l'histoire de son voyage était véridique.

Mais ce diable de tailleur avait tout de même vu juste, car Mòn devint, l'an d'après, la courte épouse du gai fossoyeur.

## TABLE DES MATIÈRES

---

### PAYSAGES DE LÉGENDE

UNE CIME SACRÉE . . . . .	7
SAINTE TRYPHINE . . . . .	31
TERRES FUNÈBRES . . . . .	47
AU VENT DES ILES. — YANN-HE-GROK . . . . .	71

### NUITS D'APPARITIONS

CEUX DE LA « GORGONE » . . . . .	107
L'HÔTE DU CHARBONNIER . . . . .	125
L'AVENTURE DU PILOTE . . . . .	143

### ÉQUIPÉES DE PRINTEMPS

LA FOIRE GRASSE . . . . .	167
LES PAQUES DE LOULL VRAZ . . . . .	231

17777-41-26

IMPRIMERIE DELAGRAVE  
VILLEFRANCHE-DE-ROURQUE